EMMANUEL BESSON

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU PAYS DE L'ENREGISTREMENT

SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR PARISIEN

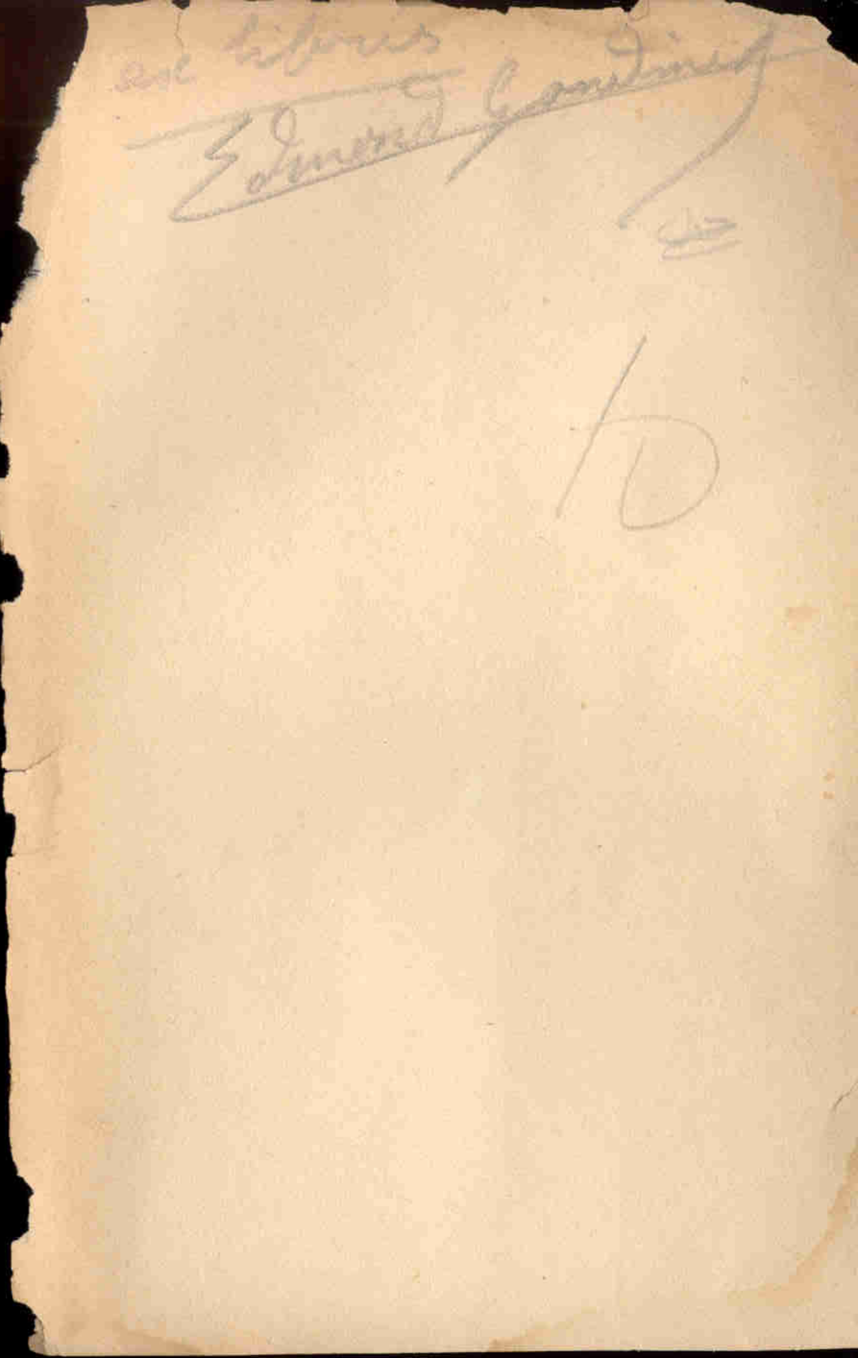
(1871-1917)

> « Nulle part, notre planète n'a réalisé la perfection. Cela n'était point dans ses conditions atmosphériques. »
>
> JEAN PSICHARI.
>
> (*Sœur Anselmine*, p. 296.)



PÉRIGUEUX
CHEZ L'AUTEUR
8, BOULEVARD DE VÉSONE, 8

1922


ex libris

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU PAYS DE L'ENREGISTREMENT

SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR PARISIEN

EMMANUEL BESSON

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU PAYS DE L'ENREGISTREMENT

SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR PARISIEN

(1871-1917)

« Nulle part, notre planète n'a réalisé la perfection. Cela n'était point dans ses conditions atmosphériques. »
JEAN PSICHARI.
(*Sœur Anselmine*, p. 296.)



PÉRIGUEUX
CHEZ L'AUTEUR
8, BOULEVARD DE VÉSONE, 8

1922

DU MÊME AUTEUR

§ 1. — *Ouvrages de droit.*

Traité pratique de la taxe sur le revenu des valeurs mobilières. Un fort volume in-8°. Paris, 1887 (Librairie du Recueil Sirey), réédition en préparation.

Les Livres fonciers et la Réforme hypothécaire. (*Ouvrage récompensé par la Faculté de droit de Paris*, concours Rossi de 1890.) Un fort volume in-8°. Paris, 1891 (Librairie du Recueil Sirey).

Les Frais de Justice. In-18. Paris, 1892-1897, 5e édition.

Un chapitre de notre histoire financière. L'Enregistrement et la Ferme générale. In-8°. Paris, 1893 (Guillaumin).

Les ennemis du livre foncier. Conférence au Congrès de la propriété foncière de 1892. Paris, 1892. *Épuisé.*

La Législation civile de l'Algérie. Étude sur la condition des personnes et sur le régime des biens en Algérie. (*Ouvrage couronné par la Faculté de droit de Paris*, prix Rossi de 1893.) Un fort volume in-8°. Paris, 1894 (Librairie générale de Droit et de Jurisprudence).

L'organisation de la famille chez les Kabyles et les Arabes algériens. (Extrait du *Bulletin de la Société de législation comparée*.) In-8°. Paris, 1894.

Le Contrôle des Finances de l'Etat. (Extrait de la *Revue politique et parlementaire*.) In-8°, Paris, 1894.

L'Arbitrage international (A propos du rescrit du Tsar). (Extrait de la *Revue politique et parlementaire*.) In-8°. Paris, 1894.

Le Contrôle des budgets publics en France et à l'Etranger. (*Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques*, concours Saintour de 1898.)

Un fort volume in-8° de 652 pages, 2e édition (1901). Paris (Librairie générale de Droit et de Jurisprudence).

Le Budget anglais *dans ses rapports avec le principe de la séparation des pouvoirs*. (Extrait de la *Revue politique et parlementaire*.)

Les Valeurs mobilières et l'impôt successoral en France au XIXe siècle. (*Mémoire présenté au Congrès international des valeurs mobilières de* 1900.) In-8°. Paris, 1900 (Paul Dupont).

Le Crédit foncier et les charges de la propriété immobilière. (*Rapport général au Congrès international de la propriété foncière à l'Exposition universelle de* 1900. In-8°. Paris, 1900.

La Vérité sur le livre foncier. (*Rapport au Congrès international de la propriété foncière à l'Exposition universelle de* 1900.) In-8°. Paris, 1900.

Petit Code de l'Enregistrement de Dalloz, en collaboration avec M. Henry Bourdeaux, Paris. (Librairie Dalloz.)

La Réforme fiscale des successions et des donations, 2e édition (1902). Un fort volume de 336 pages. (Paris, Librairie générale de droit et de Jurisprudence.)

Traité pratique de la taxe sur les paiements et sur les dépenses du luxe. Bordeaux. (Imprimerie Gounouilhou, 9 et 11, rue Guiraude.)

Traité pratique de la Contribution extraordinaire des Bénéfices de guerre et de l'impôt cédulaire sur les bénéfices commerciaux et industriels. Un fort volume in-8° de 375 pages, 4e édition. (Paris, Librairie Dalloz.)

Traité pratique de l'impôt progressif des successions en France et en Algérie. Un fort volume in-8° de 800 pages, édition de 1920. (Paris, Librairie Dalloz.)

Traité pratique de l'impôt sur le chiffre d'affaires et des taxes de luxe. Un volume de 524 pages, édition de 1921. (Paris, Librairie Dalloz.)

Supplément au traité de la Contribution des Bénéfices de guerre (commentaire des lois du 25 juin et du 31 juillet 1920). Un volume de 62 pages, édition de 1921. (Paris, Librairie Dalloz.)

Traité pratique des impôts cédulaires et de l'impôt général sur le revenu, un fort volume in-8° de 640 pages, édition de 1922. (Paris Librairie Dalloz.)

§ 2. — *Littérature.*

André Theuriet, sa vie et ses œuvres, in-12. 2e édition. (Paris, Alphonse Lemerre.)

A Camoëns. — Ode qui a obtenu, aux Jeux Floraux, un souci d'argent, in-18. (Toulouse, Douladoure.) *Epuisé.*

Roncevaux. — Ode qui a remporté, aux Jeux Floraux, une violette réservée, in-18. (Toulouse, Douladoure.) *Epuisé.*

Byron. — Ode qui a obtenu un œillet aux Jeux Floraux, in-18. (Toulouse, Douladoure.) *Epuisé.*

La Chanson de Bertran de Born, Poème, in-18, 1914. (Paris, Bernard Grasset.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE
AU
PAYS DE L'ENREGISTREMENT

AVANT-PROPOS

Ce livre, dont toutes les pages sont vécues, est l'histoire d'un rêveur égaré dans la contrée aride de l'Enregistrement. A l'exemple de son ami André Theuriet, l'auteur s'est efforcé de concilier, aux nombreuses étapes de son voyage au désert de la fiscalité, ces deux principes, d'essence irréductible : le quiétisme administratif, le terre à terre professionnel et l'âme poétique, toujours orageuse, toujours inapaisée. Une telle entreprise ne manque pas de hardiesse ; elle semble même, à première vue, toucher au paradoxe.

Nous n'apprendrons rien à personne, en affirmant que le service de l'Enregistrement, même lorsqu'il est installé au cœur de Paris, dans la

rue de la Banque, si débordante de vie et de lumière, n'a rien de commun avec cette île du Moulin-Joly où les Fermiers-généraux, ancêtres des Enregistreurs actuels, réunissaient à leurs dîners littéraires, Buffon, Voltaire, Marivaux, Fontenelle, Bernis et Diderot. La délicieuse Marquise dont Latour a éternisé le charme délicat ne mêle plus son sourire de déesse aux ombres de notre finance. C'est dire que le voyageur dont nous publions le carnet de route a eu quelque mérite de rester poète en dépit de ses fonctions plutôt prosaïques. Il faut une certaine virtuosité pour savoir répondre, comme il convient, non seulement aux ennuyeuses communications téléphoniques du cabinet du ministre, mais encore à l'appel de ces voix caressantes et funèbres qui offrent le lotus parfumé à tous les désenchantés de la vie, embarqués, à la suite de Baudelaire, sur l'océan des ténèbres.

C'est partagé entre ces deux tendances contradictoires que le voyageur mis en scène dans ce récit a suivi, sans défaillance sinon sans blessures, la route ouverte devant lui. Successivement surnuméraire, Receveur dans le causse le plus désolé de l'Aveyron, puis à l'orée des vallées pyrénéennes, sergent au 107e régiment d'infanterie, Rédacteur à la Direction de Bordeaux, Sous-chef de bureau à la direction générale de

l'Enregistrement, Chef du personnel de son administration, enfin directeur à la Rochelle, à Périgueux et à Paris, il a traversé, dans ce long pèlerinage aux décors changeants, des heures de lassitude et de doute. Mais il a tenu bon. Ces maîtres ironistes, Rabelais, Molière et Veuillot, lui ont appris à suivre, d'un regard amusé, le défilé des grands premiers rôles et des comparses de la comédie contemporaine : penseurs au cerveau creux, philosophes penchés sur l'énigme du moi et du non-moi, conférenciers pour dames, héros du foot-ball, derviches du pugilisme mondial, vers-libristes, cubistes, dadaïstes de Montmartre et d'ailleurs, disciples de Prudhomme et de Homais, niais solennels dont la pensée est prise entre deux zéros, pharisiens bien pensants, marchands du temple qui vendraient pour un denier, comme un vieux vêtement, l'éternelle parole. Sans indignation ni gestes inutiles, l'auteur a vu se dérouler cette caravane multicolore, se bornant à applaudir ou à siffler le jeu de l'acteur en scène. Il sait que la meilleure réplique aux injures de la sottise humaine et aux défis de la destinée est un large éclat de rire à la manière du curé de Meudon.

Voilà l'infaillible viatique qui a permis à cet explorateur de surmonter allègrement les fatigues et les embûches de la route. Le rire est un

poison toujours bu sans scrupule ; il est aussi, dans maintes circonstances, un cordial réconfortant entre tous. Qu'importe la trahison des hommes et des choses à celui qui plane en plein ciel, armé de son ironie meurtrière, ivre d'espace et de liberté !

Les classificateurs de nos genres littéraires reprocheront peut-être au narrateur de ces impressions de voyage de se mettre personnellement en cause et d'oublier que le moi est haïssable. Mais il serait excessif de vouloir l'accabler sous cette pensée de Pascal. Perdu dans le flot des mémorialistes passés, présents et futurs, l'auteur n'attache aucune importance à l'excommunication dont le menacent les pontifes du roman impersonnel et objectif. Pour prévenir cette critique il lui aurait suffi d'imaginer, à l'exemple du géographe de *l'Atlantide*, que le manuscrit de son livre, remis sous pli cacheté à un ami, n'était appelé à voir le jour qu'à l'expiration d'un délai déterminé. Cette fiction n'aurait pas manqué de vraisemblance. L'auteur est, en effet, à la veille de rejoindre à Adana, au fond de la Cilicie, sa fille et son gendre, commandant du génie de l'armée du Levant. Il est certain qu'après avoir entendu le divin cantique du Muezzin monter, du faîte des minarets, dans la nuit lumineuse, il ne se résignerait pas à reprendre

la route de notre brumeux Occident, même pour corriger les épreuves de son livre.

Mais cette ingénieuse entrée en matière n'a pas été retenue. Il a paru préférable au chroniqueur de l'Enregistrement de prendre contact avec le lecteur, directement et sans interposition de personnes. S'il découvre au grand jour l'intimité de sa vie, ce n'est point dans la pensée d'enrichir la culture du moi d'une variation inédite. En extériorisant les idées et les faits qui forment la trame de son existence, il a voulu offrir une leçon de choses à ceux qui tenteraient, après lui, d'unir en une synthèse harmonieuse, le réel et le rêve ; il s'est proposé, avant tout, de réconforter la volonté, parfois défaillante, des chercheurs d'absolu attardés en ce siècle utilitaire. Son but sera atteint, s'il lui est donné de montrer par quelle série de transitions et de métamorphoses un amant de l'illusoire, envoûté par le baiser de la chimère, peut se réveiller homme d'action, sans rien abdiquer de cet idéal de grandeur morale qui donne à la vie sa signification la plus haute et la rend plus noble, plus belle, plus digne d'être vécue.

Paris, le 10 avril 1922.

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIRS D'ENFANCE

Pastels anciens.— Un survivant de l'épopée napoléonienne. — Marval, pays d'étangs et de forêts. — Ami perdu. — Mirage d'Orient. — Idylle angélique. — Vendanges en Périgord. — Géologue sans le savoir. — Les yeux d'émeraude. — La ballade des Djinns. — Au jardin de l'épitomé. — Les lois de l'atavisme.

Quand je remonte le flot des jours vécus, il arrive un moment où je me heurte à un mur de ténèbres. Sur cette lourde draperie, tels des portraits de famille aux yeux vivants dans leur cadre fané, deux effigies se dessinent, nimbées d'un vague halo de mystère et d'infini.

C'est d'abord le pur visage de ma mère, d'une pâleur mate, sous sa couronne de cheveux sombres. Oh ! le délicat profil de madone italienne, avec son regard profond, son sourire souffrant et inachevé ! Toujours frémissante d'extase ou de larmes, puérile ou pensive, suivant la couleur du ciel et ses alternatives d'ombre ou de lumière. J'entends encore sa voix aux inflexions changeantes. Mon nom

d'enfant,« Emmanuel », avait, sur ses lèvres, une valeur musicale. A cet appel, modulé comme un arpège, j'accourais, les bras tendus, avec ce cri éperdu : « Maman ! Petite maman ! Aime-moi ! Toujours ! Encore ! »

A côté de ce médaillon, m'apparaît dans la brume de mes souvenirs, la figure plus accusée de mon grand-père maternel. Un petit homme aux yeux gris, aux traits mobiles, vif et aimable, un peu susceptible, mais indulgent et généreux. Ancien médecin militaire des armées du premier Empire, il avait, sous les ordres de Larrey, couru tous les champs de bataille de l'épopée napoléonienne. Elégant, presque coquet, la taille bien prise dans sa redingote, coiffé d'un immuable chapeau de feutre mou, armé d'un jonc à pomme d'or, il semblait, de son pas alerte et souple, avec sa moustache blanche aux pointes conquérantes, marcher à l'assaut d'une redoute.

C'était mon ami, mon confident. De sa parole, brève et sonore comme un commandement, grand-père évoquait, à mes regards émerveillés, les charges grandioses, les avalanches d'hommes et de chevaux, l'envolée farouche des drapeaux dans le fulgurant sillage de l'aigle.

La Russie, la plaine désolée s'enfuyant, blanche de neige, vers l'horizon illimité, toutes ces visions, encore indistinctes, mais grandies par un halo de rêve, miroitaient étrangement dans ma jeune imagination.

***

Marval se cache au fond d'un cirque de verdure. Terre celtique, de granit et d'eaux jaillissantes. Au premier plan, une immense prairie, que cerne, vers le couchant, la ligne bleue de l'étang de Trancor. Deux collines abruptes, drapées de châtaigneraies et de bruyères roses, repoussent les assauts des vents du Nord. Au centre du village, adossée au château, une vénérable église romane, à la toiture festonnée de mousse...

Nous habitions, à l'entrée du bourg, une antique maison délabrée. Le temps l'avait couverte d'une patine grise. De sa porte toujours béante sur un couloir obscur, de ses fenêtres aux jalousies décolorées par la pluie se dégageait une impression inéluctable d'ennui et de désolation. C'est là que mon père, modeste notaire de campagne, recevait sa fruste et bruyante clientèle de paysans limousins, dans un cabinet morose, aux murs blancs de salpêtre.

Je n'affrontais jamais sans un frisson de terreur ce froid caveau où mon père, silencieux et impassible, à l'abri d'une rangée de cartons verts, accomplissait un sortilège pour moi incompréhensible.

Mais, en revanche, avec quel élan je franchissais la route qui séparait notre maison du clair jardin où ma mère me donnait rendez-vous, chaque soir, pour faire ensemble une moisson parfumée de fruits et de fleurs ! Brillante de sable fin et pail-

letée de mica, la grande allée se dirigeait, entre deux bordures de fraisiers et de géraniums, vers une tonnelle de lauriers aux feuilles vernies. Au-dessus des touffes de jasmins et de myrtes, les pêchers me tendaient leurs fruits d'or et de pourpre. Au ras du sol, j'épiais le réveil des violettes. Verveines bleues et balsamines ardentes me souriaient au passage. Et quelle joie, lorsque, au détour d'un massif de rosiers, je surprenais mon ami fidèle, le chat Griselis, allongé comme une panthère, les oreilles droites, les griffes en arrêt, attentif au bruissement des feuilles.

Je terminais mon vagabondage à travers les allées baignées de soleil, par une visite à la tonnelle. Je n'y pénétrais qu'en retenant mon haleine, avec un émoi inexpliqué. Le vieux mur qui fermait le fond de ce berceau de verdure surplombait une ravine vêtue de ronces et de lierre, muette et sinistre. A l'aide d'un banc, je me hissais au faîte du mur et là, les yeux fixés sur l'étroite venelle, je me demandais vers quels pays inconnus, vers quelles régions de vertige et d'épouvante s'enfuyait cette route mystérieuse...

— « A quoi penses-tu, mon enfant ? Descends vite ! Tu vas tomber ! » Cet appel de ma mère, chanté plutôt que parlé, me réveillait de ma lourde songerie, et je m'arrachais, non sans regret, à la contemplation obsédante de la ravine enchantée.

***

Ma mère était pieuse, sans être dévote ; elle voyait surtout dans la religion une source d'eau vive où les blessés de la vie vont se laver de leurs souillures. Tous les dimanches, elle nous amenait, ma sœur et moi, à la grand'messe de dix heures. Nous prenions place sous la haute coupole romane, au pied de la chaire, à côté de l'autel de la Vierge. De cette époque date sans doute mon invincible dégoût du cérémonial liturgique. Des hymnes grégoriens, lentement psalmodiés sous les voûtes de la vieille basilique, mon âme enfantine ne recevait qu'une impression de désespérance infinie. En vain Marie immaculée me souriait à travers son voile blanc, sous sa couronne liliale. J'attendais avec impatience la fin de l'office : « C'est bien triste, maman, disais-je au sortir de ce drame ; j'ai envie de pleurer ; embrasse-moi... »

Et ma mère, accédant à ma prière : « Oui, c'est triste, mais beau. Les anges du ciel pleurent quelquefois, mon Emmanuel, et les larmes que les petits enfants, au cœur pur et aux yeux d'aurore, versent sur les pieds du crucifié, rachètent toutes les laideurs de ce monde..... »

— Le monde est donc laid, petite maman ? Oh ! je te trouve belle et mon chat Griselis est, lui aussi, bien beau...

***

Le chat Griselis était pourtant sans beauté. Dans

sa fourrure grise, rayée de noir, les moustaches au vent et les oreilles en alerte, il offrait, au plus haut degré, les attributs d'un chat de gouttière. Perfide, retors, se dérobant à la caresse qu'il venait solliciter, prompt au coup de griffe, c'était un ami peu sûr et fantasque. Mais je l'aimais ainsi. Ses yeux d'aigue-marine, striés d'or, semblaient deux gouttes d'infini. Ah ! le souple sphinx mouvant, frémissant au moindre souffle, dont la voix rauque s'éteignait parfois en râles troublants. Mes mains, zébrées d'égratignures, attestaient l'ardeur et la continuité de nos combats ; mais tout se terminait par un baiser sur le nez rose de Griselis qui, alors, défaillant de joie, s'endormait dans mes bras, avec des poses alanguies...

Ma première et grande tristesse me vint de ce cher et capricieux ami. Il devint tout à coup sauvage et inabordable, se pelotonnant dans les coins d'ombre ; puis il disparut. A mes questions inquiètes ma mère répondit que Griselis s'était rendu sans doute au sabbat, sur la lande, pour y tisser, de ses griffes acérées, les fins rayons de lune en une merveilleuse dentelle au bas de la robe de la fée Mélisande. J'acceptai l'explication, tout en m'avouant que les fées avaient des costumiers bien imprévus.

Mais, peu de jours après, à l'orée d'un taillis où je m'étais attardé à la cueillette des anémones, une vue lamentable me figea de douleur et d'épouvante. Sur un massif de ronces échevelées, accrochée aux

épines cruelles qui pointaient comme autant de javelines, une forme grise, tigrée de noir, s'allongeait tristement sous un tourbillon de mouches. Le cœur serré, je m'approchai. Un sanglot s'étouffa sur mes lèvres. Cette chose inerte et horrible, voilà tout ce qui restait de ce pauvre Griselis ! Je tentai d'escalader le hallier maudit et de délivrer mon pauvre ami de l'étreinte des ronces hostiles ; mais mon bras trop court trahit mon courage. Retenant mes larmes, je rentrai à la maison, taciturne, maussade, refusant de répondre aux questions angoissées de ma mère.

Ce soir-là, je me mis au lit sans souper et, avant de m'endormir, je priai pour ce pauvre Griselis, mon infortuné compagnon d'enfance, si tendrement aimé et à jamais regretté...



Jusqu'à l'âge de cinq ans, je vécus comme en un songe. Les châtaigneraies aux tragiques ramures, les étangs glauques et lugubres, la fuite des nuées dans un ciel tourmenté par les rafales de l'ouest, tout ce décor sévère, d'une grandeur encore impénétrable à mon âme d'enfant, m'accablait de sa mélancolie. J'avais peur de cette féerique solitude que j'adore aujourd'hui. Je ne me rassurais qu'auprès de ma mère. Il me fallait la caresse de ses bras et le sourire de ses yeux pour conjurer l'incantation de la forêt.

Mais voici qu'un monde nouveau vint ouvrir à mes regards ses radieuses perspectives. J'appris à lire presque seul, en peu de mois. A vrai dire, l'école du village n'avait jamais vu, sur ses bancs, d'élève plus capricieux. Je rêvais, inattentif à la leçon du maître, me trompant avec une inaltérable candeur, lorsque venait mon tour d'épeler les lettres de l'alphabet. Mais ces hiéroglyphes vivaient déjà, dans ma pensée, d'une vie surnaturelle et quelques livres illustrés, qui dormaient sous la poussière, m'en dévoilèrent bientôt la magique signification.

Les dimanches, au lieu de rejoindre mes compagnes de jeux, ma sœur Octavie et son amie Laure, aux yeux de violette, je me réfugiais dans le grenier de la maison et là, sans autre bruit que le battement inquiet de mon cœur, je prenais, sur l'un des rayons de la bibliothèque de grand-père, les *Mille et une Nuits* de Galland. C'était une édition de luxe. Lentement, avec amour, je tournais, l'un après l'autre, les feuillets satinés, jusqu'au moment où, sur l'écran d'une gravure hors texte, je voyais transparaître le mirage nostalgique de l'Orient : mosquées aux coupoles bleues ; minarets aigus, dressés en un geste de prière, comme des torchères géantes qui brûlent devant le trône d'Allah ; derviches tourneurs aux larges robes flottantes ; sultanes langoureuses aux petites babouches retroussées comme des coquillages, aux doigts fuselés, d'une aérienne beauté, sous leurs vaporeuses écharpes de gaze lamées d'or et fleuries de perles fines ;

célestes houris dont les yeux de velours noir versent au pur croyant, dans l'éclair d'un regard, toute l'ivresse du monde éphémère...... Ces visions imprécises, pareilles à une fumée d'opium, m'emportaient hors de moi-même, bien loin des tristes horizons terrestres, vers d'inaccessibles paradis d'or et d'azur.

Ma mère me surprit, un jour, dans le feu de ma méditation : — Que fais-tu, mon Emmanuel ? — Maman chérie, j'écoute les contes de Shéhérazade, une grande Sainte, assise dans le Ciel, parmi les séraphins, auprès de la vierge Marie...

Et, souriant de mon illusion enfantine, ma mère répondit : — Non, Shéhérazade n'a pas son trône à côté de celui de la reine des anges ; elle était mahométane. Mais aime-la quand même. N'est-elle pas, elle aussi, une fille de l'Orient, de cette terre édénique qui déroule ses collines roses et ses plaines blanches d'asphodèles, de Damas à Ecbatane ? Ce lumineux pays de Chanaan où les femmes portent des pantalons bouffants et les hommes de longues robes de soie, c'est, pour toi et pour moi, la patrie perdue, mais inoubliée. Que ne puis-je quitter, pour ce jardin de rêve, le funèbre Marval, l'amère vallée occidentale, privée de rayons et noyée de brumes ! (1)

(1) Il était réservé à ma fille, en ce moment à Adana, et sur le point de se rendre à Alep, auprès de son mari, Commandant du génie, de réaliser ce rêve de ma mère. Je livre ce fait troublant aux méditations du maître écrivain qu'est le docteur Graux, l'auteur de *Réincarné*.

Et, sur ces mots, ma mère s'esquiva, légère, avec l'eurythmie de son pas d'ombre, semblable, par la noblesse et la grâce de sa démarche, à « sainte » Shéhérazade.

De ces voyages aux palais des Mille et une nuits je revins avec un résultat positif. A force de me pencher sur le texte des contes merveilleux, pour y découvrir le commentaire des images, je finis par grouper les syllabes et former les mots. Les phrases sibyllines me révélèrent enfin leur secret. Désormais je savais lire.

Le maître d'école ne sut que penser de ce progrès inattendu et il crut à une mystification, lorsque ma mère lui démontra, de sa voix la plus musicale, que ce miracle était dû aux effluves magiques de la lampe d'Aladin.

***

Du jour où la parole des livres me devint intelligible, j'élargis sensiblement le cercle de mes excursions aux contrées de l'irréel.

Un roman, dont je ne me rappelle ni le titre, ni l'auteur, découvert lui aussi dans la bibliothèque de grand-père, offrit un nouvel aliment à ma fièvre d'exotisme. Je n'en ai guère retenu que le souvenir, enveloppé d'ombre, de fastueux maharadjahs aux turbans gemmés de tous les joyaux de Golconde et de bayadères à la peau luisante, tordant leurs corps graciles et souples dans l'ondulation serpentine de leurs danses sacrées... puis, à l'ar-

rière-plan de ce tableau, la coulée d'argent d'un fleuve démesuré, glissant majestueuse et lente, entre deux alignements de bûchers et d'escaliers gigantesques, que domine la morne tour du silence.

Oh ! ces noms évocateurs, à la résonance lointaine, où se prolonge peut-être l'écho d'une de mes vies antérieures : Delhi, Agra, Travancore, Bénarès ! Il me suffit de les prononcer pour susciter aussitôt, dans les limbes de ma pensée, les féeriques pagodes, ajourées et brodées de dentelles, qu'une gloire de feu semble soulever vers les muettes profondeurs d'un ciel de saphir.



L'image que ma chimère enfantine se faisait des houris de l'Orient, je crus en découvrir la réalisation dans l'harmonieux profil de Laure, mon exquise voisine, à la petite bouche de fraise mûre, et aux grands yeux, où errait la caresse d'un crépuscule d'été.

Nous avions le même âge et la vie ne nous avait pas encore séparés. Chaque jour, à midi, Laure ouvrait le portail de la cour, et, impétueuse, d'un seul élan, pareille à une biche effarouchée, elle s'élançait dans le corridor de ma sombre demeure, me réclamant de sa voix chantante. Sans lui répondre, je la laissais s'aventurer dans la nuit du couloir, puis, tout à coup, ouvrant une porte latérale, je me jetais sur elle, prenant un indicible plaisir à

plonger mes mains et mon front dans le flot désordonné de ses cheveux noirs. Laure se récriait, me repoussant et m'attirant tout à la fois. Et notre querelle s'achevait toujours en éclats de rire entremêlés de baisers. A ce jeu innocent, nous trouvions, l'un et l'autre, une douceur angélique.

Mais Laure me quitta bientôt pour entrer, comme pensionnaire, dans un couvent voisin. Je ne devais la revoir que dix ans après, plus délicieuse que jamais sous son manteau sombre et sa guimpe blanche de novice, mais séparée, pour l'éternité, de son ami Emmanuel.



Chaque année, au retour de l'automne, quand septembre commence à dorer le branchage des chênes, l'oncle Adolphe venait nous chercher, ma sœur Octavie, grand-père et moi, pour les vendanges de sa vigne.

C'était un gros événement. Située sur les confins de la Dordogne et de la Charente, sur un plateau calcaire incrusté de coquillages pétrifiés, brûlée par le soleil, imprégnée du parfum poivré des lavandes et des thyms, la vigne de Montouleix semblait être, par son climat et sa flore, à cent lieues du triste Marval. Ma joie était extrême de quitter les humides forêts du Limousin pour ce pays de terres chaudes.

Blottis l'un contre l'autre au fond du cabriolet,

ravis de nous sentir le visage fouetté par le souffle des campagnes désertes, bercés par le pas rythmé du cheval et la chanson de l'essieu contre la roue, nous franchissions, dans un apaisement délicieux, les vingt-cinq kilomètres qui séparent Marval de Montouleix. Voici l'étang de Trancor, plus sinistre que jamais, assoupi derrière son moulin fantomatique. Des deux côtés de la route blanche, des prés, parsemés d'énormes blocs erratiques, fuient entre des rideaux de taillis. Voici le Puy-Fromental : — Attention ! me crie grand-père ; c'est maintenant le Périgord ; ouvre l'œil et le bon !

En effet, à mesure que s'accentue le trot du petit cheval, à chaque borne kilométrique, pour ainsi dire, l'horizon paraît s'élargir, sous un ciel plus bleu, en échappées profondes. Les châtaigneraies se font plus rares. Déjà sur les talus de la route apparaissent des chicorées sauvages aux capitules indigo, des origans aux sommités roses, des chardons-Roland aux délicates orfèvreries violettes. Du sol, patiné d'une riche teinte de sanguine, une haleine ardente s'exhale. Nous saluons au passage le donjon féodal de Piégut. Ici s'accentue le contraste. Le clair feuillage des acacias et des cytises, la verdure des prairies et des vergers émettent, dans la lumineuse symphonie du paysage, leurs notes de plus en plus riches et intenses. Encore un tour de roue et nous entrons à Bussière-Badil, cité, sans gloire, qui sommeille depuis des siècles, groupée autour de son imposante basilique. D'un geste fa-

milier, grand-père me signale la justice de paix où, pendant trente ans, il rendit ses oracles juridiques. Une dernière côte à gravir. Après un quart d'heure d'escalade par des lacets inondés de soleil, nous atteignons enfin le plateau de Montouleix, terme de notre voyage.

La maison de l'oncle Adolphe n'avait rien de monumental. Grossièrement construite, avec ses murs de silex et sa lourde toiture, elle rachetait l'inélégance de son aspect par le confortable de l'intérieur et la beauté du jardin qui lui faisait face au delà de la route. Jardin merveilleux, fleuri de roses, de giroflées, de jasmins et d'asters, où les branches tombantes des pêchers, des abricotiers et des poiriers m'offraient, à portée de la main, la tentation de leurs fruits blonds, meurtris de craquelures. Liberté absolue de tout mettre au pillage. Au fond du verger, au sortir de la zone réservée aux arbres à fruits, une vigne, où bruissaient des légions d'abeilles, fléchissait sous le poids de ses grappes aux reflets de topaze et d'améthyste.



Au jour fixé pour les vendanges, dès l'aube, suivi de ma sœur Octavie, je me rendais à la vigne.

Nous coopérions au travail des vendangeurs de bien singulière façon, passant la revue des ceps et picorant, comme des grives, les grappes les plus mûres. Je me rappelle encore certains raisins am-

brés, que les métayers, dans leur patois guttural, saluaient du nom de « tchabriers », et qui fondaient dans la bouche avec une pénétrante saveur musquée. Et je ne parle ni du sauvignon, dont les grains semblent des gouttes de soleil, ni du Saint-Pierre, à la peau bleue et au parfum de framboise. Ces vignes luxuriantes, gonflées des sucs généreux de la terre, élaboraient, sous l'ardente caresse du soleil, un vin de joie et de flamme.

Fille des calcaires jurassiques, la vigne de Montouleix me réservait, en dehors de la cueillette des raisins, d'étranges énigmes, encore impénétrables à mon esprit, mais par cela même plus obsédantes. Le sol rouge où les ceps désordonnés tordaient leurs bras noueux était jonché de fossiles. Quand je me sentais las de mordre aux grappes noires ou dorées, je remplissais ma corbeille de coquillages pétrifiés aux fines stries, de bélemnites et d'ammonites en spirale.

Est-il besoin de dire que je faisais ainsi de la géologie sans le savoir? Ce ne fut pas sans émoi que j'entendis grand-père, un soir, après dîner, m'expliquer l'origine antédiluvienne de ces délicates concrétions calcaires. Nos humbles montagnes du Périgord, y compris le vignoble de Montouleix, aujourd'hui incendié par le soleil, sommeillaient donc jadis au fond des solitudes océaniques. Et j'entrevoyais, saisi de vertige, le grand drame de la création, dans sa mytérieuse épouvante.

Assaillie de mes questions, ma tante s'y dérobait

sans pitié. Reprenant l'explication de Voltaire, elle m'affirma que ces coquilles avaient été, naguère, répandues dans la vigne, par des Croisés, au retour de Palestine. Je marchais de surprise en surprise.

Je ne pus retenir un sourire et je me préparais à riposter lorsque, dans l'embrasure de la porte, auréolée par la splendeur du couchant, une silhouette de femme se profila. Jeune, vingt ans à peine ; des yeux d'émeraude aux lointains mirages, sous le débordement d'une somptueuse et noire chevelure. C'était une amie de ma tante, Alexandrine Lindau, qui venait faire à Montouleix une villégiature de quelques jours. Elle m'embrassa sans plus de préambules. Je frémis délicieusement et fermai les yeux, en sentant errer sur mon front la caresse des boucles de soie, tandis que, sur ma joue, la rose vivante de ses lèvres se posait.

Alexandrine n'avait pas eu besoin de passer par le Conservatoire pour devenir une incomparable musicienne. Virtuose du piano et du chant, elle aurait pu, sans témérité, prétendre au titre d'artiste lyrique. Il était vrai de dire, avec le poète, que sous ses doigt frêles le clavier gémissait comme un cœur qu'on afflige. Sa voix de contralto me plongeait dans une véritable hallucination. A l'incantation de la mélodie s'ajoutait, sans doute à mon insu, l'action magnétique des yeux verts. Mais l'analyse psychologique était alors le moindre de mes soucis. Instinctivement, sans m'attarder à la recherche des causes, j'obéissais aux lois de l'attraction,

m'attachant aux pas d'Alexandrine comme son ombre.

Le soir, quand les rayons bleus de la lune répandaient leur féerie dans le ciel et sur les âmes, nous prenions ensemble la route de Montbron, balayée par les souffles de l'Ouest. Les arbres dessinaient dans la brume diaphane leurs fines et mouvantes nervures. Autour de nous régnait un silence religieux. Seule, de loin en loin, la note cristalline du rossignol montait des gouffres de la nuit. Pressé contre Alexandrine, mesurant mon pas sur le sien, je sentais, à travers sa robe, la moiteur de son jeune corps. Tout à cette sensation d'une suavité inexpliquée, mais divine, je me laissais bercer par la conversation engagée entre ma jolie voisine et ma tante Adolphe. A la longue, la causerie tomba. Alors, Alexandrine, effleurant ma joue de sa main délicate: «A nous deux, maintenant, gentil page! me dit-elle; il est temps de penser àvous: je vais chanter. »

Et, dans le crépuscule fleuri de lilas, un cantique d'ardente mélancolie ouvrit jusqu'aux étoiles ses ailes lumineuses. Ma tante applaudissait. Pour moi, je me taisais, couvrant de baisers et de larmes la petite main abandonnée à mes lèvres.

—Comme il est impressionnable, ce cher enfant! fit Alexandrine; et dans un frais éclat de rire, elle ajouta: «Vraiment, je n'ai pas de chance; je suis née quinze ans trop tôt... »

Un mois après cette soirée inoubliable, j'appris

tenir cette réflexion : « Il est bien laid ! Comment peut-il écrire de si belles choses ? » Et, me tournant vers ma mère : « Redis-moi la chanson que tu murmurais tout à l'heure : mer grise, où brise la brise... »

Et, souriant de mon émoi, ma charmante maman me relut, de sa voix nuancée, la ballade des djinns. Avec un ravissement indicible, j'écoutais le cliquetis de ces rimes sonores, qui me parlaient une langue inconnue. Le sommeil s'était enfui devant la tempête des rythmes. Aussi, lorsque grand-père, ayant terminé sa partie de brisque avec le curé, ouvrit la porte du salon, je me précipitai à sa rencontre, avec ces cris vociférés : « Dans la plaine naît un bruit, — c'est l'haleine de la nuit, — elle brame — comme une âme... »

Grand-père m'interrompit : « Que dis-tu ? petit malheureux ! Des vers ! Ah ! quelle absurde musique ! Crois-moi, n'écoute pas les poètes, jongleurs de mots et moissonneurs d'herbes folles. Le plus vanté de leurs poèmes n'atteint pas à la beauté d'une simple fleur des champs. Défie-toi de ces marchands d'orviétan, qui se flattent de cristalliser dans leur verroterie fragile le rayonnement de l'infini. Quand tu voudras admirer les étoiles, ferme les livres de Hugo, ouvre ta fenêtre et regarde la voix lactée ! »

Gagné par l'exaltation de grand-père, j'étais prêt à crier : « A bas Victor Hugo ! »

Mais ma mère n'eut qu'une parole à prononcer pour apaiser mon effervescence :

— Sois juste, ne te hâte pas de maudire sans savoir. Victor Hugo n'est point mon poète ; mais toi, dont les petites mains se tendent, en un geste d'adoration, vers l'ombre surhumaine du grand Empereur, écoute ces quelques strophes...

Et, de sa voix émouvante, ma mère déclamait :

Mil huit cent onze ! O temps où des peuples sans nombre...

Avec l'ampleur des vagues venues du large les majestueux alexandrins déroulaient leurs volutes de lumière. Sous cette tourmente lyrique grand-père voulut vainement se raidir; il dut courber le front et avouer sa défaite. Malgré son mépris pour les poètes, ces brocanteurs d'épithètes et ravaudeurs de métaphores, il concéda que Victor Hugo méritait les circonstances atténuantes, pour avoir chanté, mieux que tout autre, l'épopée napoléonienne : une place lui serait réservée, à côté de Béranger, dans le paradis de la vieille garde.

Mais je n'écoutais plus. Presque endormi, les poings dans les yeux, je murmurais, inconscient : « Mer grise — où brise — la brise — tout dort... »



L'initiation poétique ébauchée par la ballade des djinns resta sans suite. Les odes de Victor Hugo furent séquestrées et, pour m'enseigner la technique des vers, je n'eus désormais d'autre maître que La Fontaine.

En revanche, grand-père me jugea digne de commencer, sous son égide, l'étude du latin. Me voilà donc à déchiffrer sans conviction *rosa*, *rosæ* et à pâlir, du matin au soir, sur les beautés de l'épitomé.

Mes débuts de latiniste furent exempts de toute allégresse. Cette langue métallique, aux contours précis, me déconcerta au premier abord ; je n'en pénétrai le charme que graduellement.

A force de vibrer sur mes lèvres, ces vocables sonores réveillèrent, au plus profond de mon organisme, les secrètes affinités de mon ascendance gallo-romaine. Il serait, certes, chimérique de faire intervenir ici ces lois de l'atavisme dont on se réclame si souvent, hors de propos ; mais on m'accordera sans doute que l'hérédité doit déposer certains éléments générateurs dans le creuset où s'élabore la formation de l'intelligence et du caractère. Il me plaît, fils pieux, de chercher dans l'influence ancestrale, dans la poussée obscure mais toute puissante de la race latine dont je suis le prolongement, la raison des progrès qu'il me fut donné de réaliser, tout enfant, dans la langue de Virgile et de Cicéron.

Mon père était un Celte, à la moustache tombante, beau parleur, d'attitude un peu théâtrale, prompt à la colère, épris de clarté, de méthode, de logique et de précision. Un Gaulois batailleur, doublé d'un subtil jurisconsulte du Bas-Empire. Quant à ma mère, elle descendait d'une longue lignée d'ancêtres aux cheveux noirs, aux yeux luisants et aux effigies modelées d'un trait ferme, avec le relief

d'une médaille. S'il faut en croire les parchemins ouverts sous mes yeux, mon grand-père maternel, le vieux médaillé de Sainte-Hélène, aurait eu pour trisaïeul Charles de Poumeyrol, né en 1675, écuyer du roi, seigneur de Peyremale et de Gandilhac dans le Nontronnais, capitaine au régiment de Condé du Poitou et, par la suite, honoré du titre de colonel des bourgeois de la bonne ville d'Angoulême. Mais je tiens ces vénérables grimoires pour chose absolument négligeable. C'est pourquoi, sans empiéter sur le domaine de la société héraldique, je me bornerai à dire de ces Poumeyrol, mes ascendants maternels, tour à tour militaires, échevins et hommes de loi, qu'ils révélaient leur origine gallo-romaine par tous les attributs de leur personnalité physique et morale, autant par la mobilité expressive de leur physionomie que par la trempe de leur caractère riche en contrastes, lyrique et moqueur, prompt à l'enthousiasme et à l'ironie. Grand-père, qui avait la plaisanterie facile, se fit un jeu de découvrir, sur la plus haute branche de son « perchoir » généalogique, un légionnaire et un curiale de Rome.

Seule, ma grand'mère maternelle, lorraine de naissance et de race, avait inséré dans la trame de mon individualité quelques éléments étrangers à ma généalogie aquitanique. Elle était originaire de ce bourg de Landange, dont les joyeuses maisons aux toits rouges et aux volets verts se groupent, à l'ombre des contreforts du Donon, sur les

bords d'un affluent de la Sarre. Son aïeul, Joseph Idatte, y avait exercé les fonctions de Maire, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Cette goutte de sang lorrain égarée dans mes veines m'explique bien des énigmes. Je lui dois, sans doute, de voir se profiler, par intervalles, à l'horizon de mes espoirs les plus sacrés, la ligne bleue des forêts vosgiennes. Le souffle amer des sapins du Donon se mêle à ma pensée. Aux heures de lassitude, il me suffit, pour oublier les brutalités de la vie, de regarder vers le Rhin et d'entendre le mystique appel de l'enchanteresse Loreley. Mais, dès que je puis me ressaisir, le rêveur redevient homme d'action et les brumes d'azur de la patrie lorraine se fondent sous les chauds rayons du ciel latin.

***

Guidé par mon instinct, je surmontai vaillamment les obstacles accumulés sur ma route par Lhomond et les autres cuistres de la pédagogie. On s'émerveilla de mes rapides progrès. Mais pouvait-il en être autrement ?

Mon professeur de latin, grand-père, ne perdait aucune occasion d'exalter l'épopée romaine et de transposer dans les événements présents la vision de ce passé surhumain. Pour lui, Napoléon, ce songeur énigmatique, dont le pâle et dur profil commande toutes les avenues de la civilisation

moderne, n'était qu'une réincarnation de César. Même génie aux profondeurs inexplorées, même volonté fulgurante, exprimée par le fixe regard d'aigle et la parole de commandement.

De toutes parts, autour de moi, à la voix évocatrice de grand-père, surgissaient dans le halo des siècles révolus des vestiges de la splendeur romaine. C'était la vieille église de Marval, avec sa coupole byzantine, son portail chargé de feuillages, et son abside harmonieuse comme la cella d'un temple antique. Sur la plus haute de nos collines, les ruines d'un camp romain émergeaient d'un linceul de bruyères. L'ombre auguste de Rome planait aussi sur cette fontaine sacrée des « Bonnes-fonts » qui, chaque année, au réveil du printemps, réunissait autour d'elle la population villageoise de dix lieues à la ronde, comme au temps des Frères Arvales.

Je respire encore la fraîcheur de cette source vive, qui miroite silencieuse dans une vasque de granit, sous la puissante ramure des chênes. Une à une, les jeunes paysannes, aux longues chevelures blondes, viennent mouiller leurs lèvres à son onde glacée, pour conjurer les incantations, trouver un mari sur leur chemin et, par surcroît, perpétuer à leur insu le culte traditionnel de la *Dea Dia*, l'antique divinité des moissons et des forêts.

Secondé par de tels collaborateurs, grand-père eut bientôt épuisé le programme qu'il s'était tracé.

L'élève devenait aussi fort que le maître. Il fut décidé que je poursuivrais mes études d'humaniste, à Piégut, dans un modeste collège tenu par un ami de la famille.

CHAPITRE II

VIE DE COLLÈGE

Ecole de pleinair. — La tour hantée. — Beauté de la forêt limousine. — Une princesse de l'Islam. — Mort de grand-père. — Première communion. — Dubut de Laforest et les Natchez. — Une saison chez Rose Printemps. — Dernière étape scolaire. — Le tonnerre de Woerth. – En route pour le baccalauréat. — Heure si douce de la prière. — Sœur Laure. — Suprême adieu.

J'avais dix ans à peine, lorsque, par une tiède soirée de l'automne de 1862, je franchis, pour la première fois, le seuil du collège de Piégut.

Ma prison avait grand air. Fiérement assise, comme une forteresse, au sommet d'un coteau, elle dominait, de ses murs blancs aux fenêtres étincelantes, l'étroite vallée où s'étagent les tristes maisons de Piégut. Une immense draperie de forêts développait sa ligne bleue à l'horizon. Au second plan de ce décor sauvage, en face du collège et sur l'autre versant de la vallée, une tour féodale, encore couronnée de créneaux et aux meurtrières béantes, surgissait.

Symbole d'énergie et de fierté, le sinistre donjon devint, dès la première heure, le confident et l'excitateur de mes jeunes rêves. Je n'avais encore entr'ouvert aucun roman de chevalerie et la féerie du moyen âge restait pour moi lettre close ; mais, par un obscur pressentiment, je devinais que l'altière demeure, battue des vents et hantée par les corneilles, avait abrité, aux âges immémoriaux, une race neuve et puissante, éprise de beauté, bien différente de la vulgaire humanité qui fréquentait les salles d'étude du collège de Piégut.

En vérité, c'était une étrange institution que celle où j'étais censé approfondir les lois de la syntaxe latine. Sous prétexte d'élargir les bases de ma culture classique, le Principal me déclara qu'il fallait « faire un peu de français » et remettre à plus tard mes entretiens avec Tite-Live. Dès lors, commença pour moi la période désolante des dictées et de l'analyse grammaticale. Du matin au soir, de sa voix cuivrée, l'excellent M. Louvat nous infligeait sa psalmodie. Plus d'une fois, mes doigts tachés d'encre laissèrent tomber la plume, tandis que mes yeux, alourdis par une buée d'ennui, se fermaient sur la page commencée.

Les dictées ne sévissaient qu'en hiver. Dès que le sourire bleu de mai rayonnait dans l'espace, nous quittions nos classes étouffantes pour l'école du plein air. Sous couleur d'arpentage, toute la pension, grands et petits, se répandait, comme une volée de moineaux, dans les prairies humides qui

enserrent la tour féodale de leur verte ceinture.

Je laissais à mes aînés le soin de planter les jalons, de manier l'équerre et de manœuvrer la longue chaîne. Assis dans un angle du pré, contre une haie de chèvrefeuilles odorants et d'églantines roses, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, je m'abandonnais à un engourdissement voluptueux du corps et de la pensée. Rien ne troublait ce doux repos, bercé par le chuchotement des feuilles et la rumeur des abeilles.

Toujours indulgent, le Principal venait me surprendre dans mon refuge de verdure, non pour me rappeler à mes devoirs d'arpenteur, mais pour me faire un cours de botanique appliquée. Oh! l'aimable science, qui m'initiait à la grâce éphémère des anémones lavées de rose, des cardamines frissonnant au moindre souffle sur leur hampe gracile, des orchis aux grappes ponctuées de pourpre et d'améthyste, et des angéliques sauvages aux éblouissantes ombelles !



Promu à la dignité d'étudiant en botanique, je me désintéressai de plus en plus de la lecture du *Selectæ*. Je n'en demeurais pas moins fidèle à ma vocation de latiniste. Depuis le *ranunculus sceleratus*, à la collerette lamée d'or, jusqu'à l'humble *viola canina* aux tendres yeux d'azur, toutes les fleurs dont j'étudiais la structure répondaient à des

vocables romains. Herboriser, n'était-ce pas enrichir d'une variation imprévue l'anthologie latine et rendre hommage à Lhomond ?

Nous eûmes bientôt fait de passer en revue les fougères, les menthes et les salicaires qui peuplent les prairies marécageuses d'où émerge la tour de Piégut. D'une voix impressionnante, M. Louvat m'annonça, un jour, que le moment était venu d'explorer la flore des hauteurs, de prendre contact avec les familles sauvages qui vibrent en plein vent et boivent les feux du soleil, accrochées aux brèches du donjon granitique. J'allais donc affronter enfin l'énigme de la tour et plonger mes regards effrayés dans le gouffre des oubliettes !

Témoin de mon exaltation enfantine, mais lui-même envahi par une obscure songerie archéologique, mon maître me rappelait au calme, d'une voix émue que je ne lui connaissais pas. Ardemment, semblables aux conquistadores d'un monde nouveau, nous gravissions la rampe qui serpente au flanc de la butte, sous une voûte d'acacias aux frondaisons exubérantes. Au sortir de cette spirale, sur un fruste entablement de granit, la tour colossale se dressait d'un seul jet ; sur ses créneaux incendiés par le soleil couchant on eût dit qu'une rouge oriflamme claquait au souffle de la brise.

Notre approche fut saluée par les rauques appels et les battements d'ailes des corbeaux qui montent la garde au faîte de la tour. Mais nul pont-levis ne s'abaissa devant nous. La porte d'entrée, drapée de

lierre, qui s'ouvre au flanc du donjon, déconcertait toute tentative d'escalade. A mon grand regret, je dus renoncer à pénétrer au cœur de la citadelle, à travers le dédale des escaliers croulants et des voûtes effondrées.

Les plantes qui vivaient dans ce site farouche avaient des formes exquises et tourmentées : asplénies aux lobes finement ouvrés comme des plumes, adiantes aux volutes noires et aux subtiles arabesques. Encore perdu dans son rêve, M. Louvat m'expliquait que la mission des capillaires est d'incruster sur les ruines leur orfèvrerie vivante, d'ajouter leur charme fragile à la morne majesté des géants du passé.

Et, d'un geste large, embrassant le cirque de verdure dont la tour de Piégut occupe le centre, le professeur ajoutait :

— Vois comme autour de nous la vie universelle semble, avec la fuite du jour, s'apaiser et se recueillir. Lorsque tu te blesseras, cher enfant, dans ta lutte contre la destinée, rappelle-toi que, pour endormir ta souffrance, il suffit de revenir vers la nature, vers la grande consolatrice, toujours secourable à celui qui sait lui rester fidèle. Aux heures de doute et de défaillance, souviens-toi de cette tour, reine des futaies éternelles, qui se dresse impassible et hautaine sous les insultes de l'aquilon !

La nuit, qui allumait ses premières étoiles sur les collines, interrompit la conférence du bon M. Louvat et nous donna le signal du départ. Je

dus rompre le sortilège qui me retenait au pied de la tour et rejoindre la caravane des prosaïques arpenteurs.



En dépit des intermèdes que me réservaient la botanique et l'arpentage, la vie de collège pesait lourdement sur mes épaules enfantines. Indifférent aux jeux de mon âge, impressionnable comme une sensitive, enclin à l'ironie et d'esprit frondeur, je m'isolais volontiers de mes camarades espiègles et bruyants. En dehors des séances d'herborisation, où je m'évadais de moi-même pour parler aux plantes, aux ruines, aux roches moussues, je me renfermais dans un mutisme presque farouche : telle une fauvette mise en cage.

Les vacances, revenues avec le mois d'août, me libérèrent de ces malsaines rêveries. Par une radieuse soirée, je fis mes adieux à l'humble collège que je ne devais plus revoir. Quelques larmes bien vite séchées, un dernier regard à la tour profilée sur l'or du couchant, et en route pour Marval, vers la liberté, l'air pur et les sources cristallines !

A la hauteur de l'étang de Trancor, une forme blanche vint au-devant de nous, d'une allure vive et cadencée. Au rythme de sa démarche, je reconnus ma mère. D'un élan fou, sans attendre l'arrêt de la voiture, je me précipitai dans ses bras, avec

ce cri extatique : « Maman ! maman ! » Aussi émue que moi, ma mère essayait vainement de m'apaiser. Oh ! comme cette voix aimée sonnait chantante et nuancée ! Je riais, je pleurais de joie, ma mère me donnait la réplique.

A l'entrée du bourg, je rectifiai mon attitude. C'est que grand'père, le chapeau en bataille, la taille cambrée, toujours alerte, apparaissait au tournant de la route. Aprés m'avoir embrassé, il inspecta ma petite personne, constatant que je n'avais pas assez grandi et que je n'effaçais pas mes épaules : « Allons, me dit-il, redresse-toi ! la tête haute, le regard droit, l'allure décidée, le pas rapide, comme si tu marchais à la conquête du monde. Ce n'est pas tout d'expliquer Cicéron à livre ouvert ; il faut devenir un homme... »

Pour réaliser ce programme, il fut décidé que je ferais une cure d'air et que, du matin au soir, j'étudierais le livre de la nature, par les sentiers perdus et les coteaux drapés de châtaigneraies, respirant à pleins poumons l'allégresse du corps et la santé de l'âme. Maman fut déléguée à l'exécution de ce plan de campagne.

Dès que le dernier appel de midi s'envolait du clocher de l'antique église, nous nous mettions en marche vers la forêt prochaine, par une route montueuse et ensoleillée, aux talus fleuris de digitales pourprées. Bientôt nous pénétrions sous la triomphale voûte de verdure. Pour la première fois, la sylve limousine, fille des plateaux granitiques, se

révélait à mes regards d'enfant, dans sa puissance et sa beauté. Autour de nous, vêtus de leurs robes rugueuses, les châtaigniers géants haussaient vers la lumière, de tout l'effort de leurs bras d'athlètes, leur ramure démesurée. Sous cet abri mystérieux, mes pas glissaient sans bruit sur le velours des mousses, dans un demi-jour que perçaient de rares flèches de soleil. Seule, au milieu de ce silence, la voix ardente d'un loriot éclatait en trilles aigus, comme pour annoncer notre arrivée aux hôtes de la forêt.

Les senteurs âpres de la futaie, l'arome des menthes et des bruyères imprégnèrent mon organisme délicat de toute leur amertume vivifiante. J'entends encore les cris de ma sœur Octavie, surprenant dans son nid de mousse une famille de champignons : ceps aux formes alourdies, coulemelles à la hampe gracile, oronges au chapeau mordoré. Pour moi, dédaigneux de ces proies vulgaires, je dépensais le meilleur de mon énergie à la poursuite des scarabées, à la cueillette des fleurs et, surtout, à l'escalade des énormes roches erratiques, qui surgissent çà et là du sol de la forêt, témoins inquiétants des âges millénaires sombrés dans la nuit du temps.

Après deux mois de ce régime, on me jugea suffisamment aguerri pour reprendre, au collège de Nontron, mes études classiques, fort négligées à Piégut. Je fus charmé de ce changement, Nontron me plut aussitôt par sa physionomie moyenageuse, avec

ses ruelles étroites achevées en escaliers, ses remparts ruinés et son esplanade ombreuse, penchée sur l'agreste vallée du Bandiat. C'est encore la beauté du paysage limousin, mais moins sévère et comme affinée par le reflet d'un ciel plus bleu. Le caractère des Nontronnais est en harmonie avec cet heureux décor : ils ont le verbe sonore, le cœur chaud et la main prompte. Race passionnée, mais spirituelle, riche en contrastes comme la nature qui l'entoure.



Le premier jeudi du mois était jour de vacances pour les élèves de la pension Couderc. Le képi sur l'oreille, sanglés dans notre tunique bleue aux parements rouges brodés de feuilles de chêne, nous nous répandions par la ville, avec la crânerie et la turbulence de soldats qui reviennent du front.

Je passais cette journée chez une amie de ma mère, Herminie Agrand. Adorable laide, au nez spirituellement retroussé,à la physionomie caressante et moqueuse. Sa chevelure crêpée commençait à se strier de quelques fils d'argent ; mais ses yeux expressifs flambaient comme deux diamants noirs. Elle avait vécu à Alger les plus belles années de sa jeunesse, en quête d'états d'âme nouveaux, essayant, malgré son scepticisme, de s'imprégner de l'ardent fatalisme de l'Islam. Puis, fatiguée de son expérience, elle s'était résignée à fixer sa tente vagabonde au bord du Bandiat, à l'entrée de la fraî-

che ravine que le château-fort de Nontron surplombe de sa masse démantelée. Sa maison émergeait d'un massif de rosiers et de clématites, dans une rumeur d'eaux jaillissantes. Une scierie mécanique, actionnée par deux roues puissantes, faisait suite à la villa. Avant de reprendre sa course vers l'ouest, le Bandiat contournait, de son flot rapide, l'étroite prairie, ombragée de peupliers, qui marquait la frontière du domaine de Précomtal.

Quel contraste entre ce paysage d'occident, tout nuances et demi-teintes, et le violent Sahel dont Herminie Agrand respira naguère le souffle de feu! Mais l'esprit imaginatif de ma grande amie savait transposer, sans peine, dans le paisible décor de Précomtal, les mirages dorés de la terre d'Islam. Lorsqu'aux approches du soir les rossignols soupiraient leurs suaves cantilènes, orchestrées par le frémissement des peupliers et le clapotis de la rivière, elle aimait à retrouver dans ces ardentes vocalises l'écho des mélopées éperdues que le muezzin clame du haut des minarets ajourés.

L'âme de l'Orient semblait s'être réfugiée dans ce merveilleux salon de Précomtal, à l'abri des lourdes portières, parmi les tapis somptueux aux chimériques arabesques, les brûle-parfums d'argent repoussé, les tentures murales où luisent les courbes yatagans, les faïences mauresques et les babouches pailletées d'or. Mon rêve des Mille-et-une-nuits se réalisait enfin. Il n'y manquait que Shéhérazade. Je sentais très bien que le rôle de la

sultane aux longs yeux de gazelle ne convenait guère à la rieuse Herminie, moqueuse, ironique et ne prenant rien au sérieux.



Sur le fond d'or pâli de ma douzième année un souvenir douloureux se profile par larges touches d'ombre : la mort de grand-père, l'irrévocable départ du confident de mes jeunes espoirs et de mes peines enfantines.

Un soir de juillet, au retour d'une joyeuse excursion dans les bois de Pot-perdu, le Principal me remit une lettre bordée d'un liseré noir. Ma mère m'écrivait :

« Celui qui t'aimait tant et que tu aimais aussi, ton pauvre vieux grand-père, a fermé les yeux pour jamais. Si, dans cette cruelle épreuve, je ne t'ai pas fait venir, c'est pour t'éviter un trop gros chagrin. Prie pour lui ! Voilà maintenant tout ce que nous pouvons faire... »

Tous les mots de cette funèbre missive tombèrent, comme un glas, dans les profondeurs de mon être. Je voulus la relire, trouvant je ne sais quelle douceur à retourner le fer dans la plaie. Mais un nuage se répandit sur mes yeux et je pleurai amèrement. Témoin de ma peine, M. Couderc me prit la main, m'embrassa et me prodigua les plus affectueuses paroles. Hélas ! mon affliction ne voulait pas être consolée.

Comment ne pas regretter celui qui, dès mon berceau, fut pour moi plus qu'un père, attentif au moindre de mes désirs, mais sachant me parler haut et clair lorsque je me trompais, n'ayant qu'une préoccupation, celle de faire de moi un homme d'honneur et un homme d'action ? Grand-père fut tout l'opposé d'un rêveur ; la mélancolie romantique n'effleura jamais ce robuste survivant de l'épopée napoléonienne. Énergique, toujours prêt à l'attaque et à la riposte, il savait tempérer ce fond de violence par un scepticisme indulgent et une générosité délicate. D'un esprit affranchi, il négligeait volontiers la religion, la musique et la poésie comme d'agréables frivolités à l'usage des femmes.

Mais ce voltairien frondeur et irréligieux avait l'âme chaude. Tous ceux qui l'approchaient rendaient justice à sa loyauté, à sa droiture irréductible. Dans sa longue carrière de juge de paix il avait su réaliser l'idéal du magistrat de village, ramenant parmi ses justiciables la paix, la concorde et la crainte du prétoire. Les audiences les plus chargées étaient liquidées — comme il aimait à le redire — en un temps et trois mouvements. Les plaideurs s'embrassaient à la barre et, au désespoir du greffier, le procès était rayé du rôle.

Grand-père mourut comme il avait vécu, le cœur ferme, l'esprit libéré de toute inquiétude mystique, indifférent à la mort et aux possibilités de l'au delà. Ce fut au cours d'une orageuse partie de brisque engagée avec son vieil ami, le curé de Marval, qu'il

s'affaissa tout à coup, frappé au cœur par un choc invisible. L'abbé voulut le relever et lui donner l'absolution *in extremis;* mais grand-père eut encore la force de sourire et de murmurer, d'une voix éteinte : « Inutile, curé ! c'est ma dernière revue d'appel..... »

Deux reliques, dont je ne me suis jamais séparé, me restent de cet ami si tendrement aimé : sa tabatière de vermeil et sa médaille de Sainte-Hélène. Ces talismans m'ont suivi dans mes étapes sans nombre, apportant, aux heures de détresse, le réconfort à mon âme blessée. A leur contact, je sens courir dans mes veines un peu de cette joie de vivre, de cette bonne humeur héroïque qui donnaient un relief si intense à la physionomie de l'aïeul disparu.

***

L'image de mon regretté grand-père était plus que jamais vivante dans mon cœur, auréolée de toute la tendresse de mes souvenirs. Et voici que dans ma douleur la religion m'apporta ses consolations et ses espérances divines. Je préparais ma première communion avec une ferveur extasiée. Mes regrets s'atténuèrent du jour où mon âme en pleurs s'ouvrit à la certitude rayonnante de l'immortalité. Qu'importe la mort, puisque, là-haut, par delà les étoiles inaccessibles, ceux que le destin sépara se rejoindront pour ne plus se quitter.

De tous mes bonheurs perdus, il en est peu dont

l'évocation me soit plus douce que celle de ma première communion. Avec une allégresse mystique, ma jeunesse, vêtue de candeur et de pureté, vit venir à elle le maître des anges. En entrant dans l'église, je ne pus me défendre d'un frisson d'inquiétude : étais-je vraiment digne de recevoir dans mon ombre le Dieu de lumière et de vie?

Mon amie Herminie Agrand, qui remplaçait ma mère dans cette solennité et qui m'observait ironiquement du coin de l'œil, me rappela à la réalité et me rendit confiance. Le front haut, l'allure militaire, je pris place à mon banc, près de l'autel fleuri de lis et de roses blanches, au moment même où sur l'assistance recueillie s'épandaient les pathétiques supplications de l'introït. Ponctuant de leurs notes d'or les graves strophes grégoriennes, des chœurs de jeunes filles chantaient l'ivresse de l'âme que l'eau lustrale a lavée de ses souillures. La vieille basilique romane frémissait tout entière aux accents de l'hymne sacrée. Et sous la voûte où errait le jour violet des verrières, parmi les nuages d'encens et les rumeurs de l'orgue, il me semblait entendre le battement d'ailes des glorieux Chérubins.

Un silence se fit. Après quelques paroles émouvantes, le vénérable archiprêtre descendit lentement les degrés de l'autel pour nous distribuer la manne du paradis. Lorsque l'hostie toucha mes lèvres, je crus que l'immensité du ciel entrait dans mon âme divinisée. Mais l'enchantement fut vite rompu. En regagnant ma place, au milieu de mes camarades

moqueurs ou indifférents, je sentis que nos tristes cœurs sont trop étroits pour contenir des félicités surhumaines. Est-il vrai que cette chair périssable, pétrie de boue et de larmes, puisse devenir le temple radieux de l'incorruptible pureté? Le pacte d'amour que je venais de sceller avec le pâle enfant de Bethléem ne s'évanouirait-il pas au premier appel de cette vie perfide dont j'entrevoyais déjà l'adorable et orageuse beauté ?

Herminie Agrand, à qui je fis part de mes cruelles incertitudes, me cribla de ses ironies les plus acérées. A l'entendre, rien de plus facile que de vivre gaiement en ce monde, tout en retenant sa place dans l'autre. Accepter la destinée comme elle vient, souriante ou tragique, sans lui demander plus qu'elle ne saurait offrir. Admirer Dieu dans ses œuvres, dans la féerie changeante des hommes et des choses, se mettre en route pour le Paradis, le pied léger, l'œil clair et le cœur confiant : voilà, mon petit Saint, concluait Herminie, tout le secret de la sagesse évangélique.

Baissant ses paupières sur un sourire mal contenu, mon exquise et dangereuse amie passa son bras sous le mien, pour me faire les honneurs de la salle à manger où nous attendait un fin menu. En dépit de ma ferveur de néophyte, je me laissai aller aux félicités peu orthodoxes de ce repas savoureux. Mais l'espiègle Herminie me rassura. D'après elle, un bon dîner fut toujours chose sainte. Qu'on se rappelle les noces de Cana, où le divin Maître, in-

dulgent à la soif des convives, mua l'eau en vin. L'essentiel est d'avoir le cœur sans malice. Aimons les joies de la vie, puisqu'elles sont un présent de Dieu.

Ce n'était point de cette aimable philosophie que pouvait s'alarmer ma foi religieuse. Semblables à un vol de libellules mordorées, les paradoxes chatoyants de mon amie amusaient mon esprit sans me convaincre.



Peu de temps après ma première communion survint un incident, minime en lui-même, mais qui devait exercer une certaine influence sur le cours de mes idées.

Un soir, vers la fin de l'étude, libéré de mes devoirs du lendemain, je me préparais à oublier, dans la lecture de Mayne-Reid et de la comtesse de Ségur, l'aridité de la version latine et le prosaïsme de l'Art poétique. Heure exquise de voyage aux pays bleus, à la suite des chasseurs de chevelures, là bas, bien loin des visages pâles et des cuistres maussades. Mais mon voisin et bibliothécaire attitré, Dubut de Laforest, au lieu de me passer le volume habituel aux tranches dorées et à la reliure rose, sortit de son pupitre un livre d'aspect plutôt misérable, aux feuillets fatigués et jaunis, avec ce titre : « Les Natchez », par le vicomte de Chateaubriand.

Une gravure étrange, signée de Staal, en illustrait le frontispice : un jeune homme en longue redingote ajustée, cravaté de blanc, nu-tête, laissant flotter sur son vaste front les boucles de sa chevelure, contemplait, d'un regard triste et profond, une immense étendue de plaines. A droite de ce personnage, sous la voûte d'un magnolia, une femme peu vêtue se penchait sur le miroir d'une source. Plus loin, dans un cercle de huttes, des sauvages empanachés de plumes fumaient gravement le calumet.

Cette entrée en matière me déplut. Les Natchez n'étaient sans doute qu'une réplique affaiblie de ces Mohicans que j'avais suivis, si souvent, sur le sentier de la guerre. La longue carabine, les mocassins, le tomahawk, tout cet exotisme de convention, dont j'avais depuis longtemps épuisé le charme, se dressait entre moi et le livre de Chateaubriand.

Mais, dès les premières lignes, je tressaillis comme sous un choc électrique. Cette histoire de sauvages débutait par une phrase musicale, ombrée de rêve et de mélancolie. Je répétai, avec un trouble dont je ne discernais ni l'origine, ni la nature, l'invocation aux forêts américaines, rythmée comme une strophe. Sans m'arrêter aux invraisemblances du récit, à la redondance risible des descriptions, je m'égarai, à la suite de René, dans les vierges solitudes où le Meschacebé épand sa rumeur éternelle.

Quelle était la raison de ce sortilège ? Lorsqu'il s'avise d'écrire en vers, Chateaubriand se révèle

comme le plus fatigant des versificateurs; il rime laborieusement, moins bien que Saint-Lambert et Delille. A ses exercices poétiques il manque les ailes du lyrisme et la splendeur de l'image. Mais ce médiocre poète est le roi des prosateurs. Nul, mieux que lui, ne sait dérouler la majestueuse période, aux vagues d'ombre ou de lumière, où les mots s'assemblent et s'organisent rythmiquement, suivant les lois mystérieuses du nombre. Il y a plaisir à s'abandonner aux larges ondulations de ces phrases si richement orchestrées, qu'emplit la magie des sons et des couleurs.

A la voix ardente et évocatrice de René, un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Je sentais s'infiltrer jusqu'au plus profond de mon être sa tristesse enchantée. Ah ! comme le cri de révolte de ce frère aîné de Manfred vibrait répercuté par tous les échos de mon âme ! A son exemple, j'aurais voulu m'enfuir loin de nos civilisations factices et mensongères, pour revenir à la nature et surprendre ce grand secret de mélancolie que la lune confie aux géants de la forêt. Je devenais romantique.

Dubut de Laforest, le futur auteur du *Gaga* et de *la Tournée des Grands Ducs*, n'aimait point Chateaubriand. A mes exclamations admiratives il répondit par des boutades ironiques où revenaient ces mots désobligeants : « Phraseur à jet continu, aigle de volière, poète pour mirliton ! » Nous prîmes feu, l'un et l'autre, au cours de cette discussion orageuse; des coups de pied échangés sous la table

soulignèrent, avec énergie, nos convictions adverses.

A partir de ce jour, Dubut ne put m'aborder sans me demander des nouvelles de Mlles Atala et Céluta : « Vont-elles t'envoyer un bouquet de sassafras ou d'hibiscus ? Tu préférerais sans doute un sachet parfumé de la faible odeur d'ambre des crocodiles ? Mico va-t-il enfin jeter le collier rouge, aux sons du chichikoué, dans l'assemblée des Sachems ? »

Ces imprudentes questions appelaient des répliques meurtrières. Nous nous précipitions l'un sur l'autre, en vociférant le cri de guerre des Séminoles. Nos hostilités n'avaient d'ailleurs qu'une brève durée. Après quelques inoffensifs horions, Dubut de Laforest me tendait la main, m'invitant à enterrer la hache de guerre et à fumer le calumet de l'amitié.

J'aimais beaucoup ce joli garçon au teint rose, et dont les yeux noirs flambaient, tour à tour, de passion ou d'ironie agressive. Louis Dubut était tout en contrastes. D'un caractère doux et caressant, il s'emportait parfois à des colères terribles. Un ciel des tropiques, balayé par de brusques rafales et dont les orages prenaient des allures de cyclone. Avec cela le cœur sur la main. Mais ce qui m'attachait surtout à ce camarade variable et séduisant, c'était son aptitude à démasquer, d'un geste rapide et sûr, les réalités vulgaires que la poésie drape souvent dans son manteau de pourpre :

— N'oublie pas, aimait-il à me redire, que, pour épanouir sa fleur divine, l'Idéal réclame autre chose que la caresse du ciel ; il lui faut un riche terreau, aux inépuisables pestilences. Le parfum de la rose a pour base un relent de charnier. C'est la loi, et ton ami Chateaubriand, malgré ses airs distingués, l'a particulièrement subie. Ce faux désespéré, qui affectait de « bailler sa vie », a pris une large part de ces joies matérielles dont la formule est inscrite au livre du bon Rabelais.

Force me fut de reconnaître que le réalisme de mon ami Dubut avait un certain fond de vérité.

Le romantisme grandiloquent de René ne pénétra jamais bien avant dans mon organisme de Latin. Tout en cédant à l'attrait de leurs phrases harmonieuses, j'ai, de bonne heure, fermé ma porte à ces dilettantes qui chantent leurs souffrances imaginaires, par besoin de pose, et pour que le monde s'occupe de leur si intéressante personnalité.



L'automne, qui estompait de sa lumière dorée les collines nontronnaises, arrêta le cours de mes effluves lyriques, en donnant le signal des vacances.

Mon père vint, lui-même, me chercher à la pension Couderc. Les nombreux volumes, aux enluminures violentes, qui attestaient mes progrès sco-

laires, furent rangés religieusement dans le coffre de la voiture qui allait m'emporter vers Marval.

La nuit se levait, fraîche et parfumée. Une lueur rose, dernier adieu du jour mourant, errait sur le talus de la route. Déjà, à l'orient, sur une tenture de velours violet, s'inscrivait le fin croissant d'or de la lune. Dans le recueillement de cette heure de rêve et de prière, tout se taisait, sauf l'adieu des angélus plaintifs et le bruissement des feuilles.

Bercé par le roulis de la voiture, je m'abandonnais à un demi-sommeil inconscient. Un brusque cahot me rappela à la réalité : « Nous arrivons, réveille-toi ! » cria mon père. Et, soudain, au tournant de la route, sous l'arche prodigieuse de la voix lactée, le sinistre étang de Trancor miroita dans sa robe d'ombre. Jamais la beauté de ce site sauvage ne s'était révélée plus intense qu'en cette nuit d'automne où tremblait l'immense palpitation des étoiles.

Bientôt les maisons de Marval se profilèrent dans la brume. Mais, à ma vive surprise, la voiture ne s'arrêta point devant la triste demeure où s'était écoulée ma première enfance. Depuis quelques mois mon père avait transféré ses minutes notariales dans une maison neuve, bâtie sur ses plans, à l'autre extrémité de la bourgade, à l'orée des taillis qui descendent de la colline de Bourland. Ma mère me fit les honneurs de cette jolie villa. Ma chambre à coucher, spacieuse et sonore, dont le parquet ciré fleurait le miel, ouvrait ses fenêtres

sur un jardin en terrasse, d'où montait l'haleine des roses.

Le lendemain, dès l'aube, je descendis au jardin pour y surprendre le réveil des fleurs et faire le dénombrement des pêchers alignés, en éventails, contre le mur de la maison. Ma sœur aux grands yeux espiègles me servit de cicérone, exaltant la splendeur des larges allées, propices aux courses folles ou aux promenades méditatives. Une tonnelle en berceau, qu'une vigne de chasselas enveloppait de son ombre, marquait la limite de notre domaine.

Autour de cet enclos, d'une grâce idyllique, le paysage austère de Marval déployait sa magnificence. A gauche, l'aride montagne du Puy-Pascaud dressait son front morose empanaché de sapins et souvent noyé de vapeurs. A droite, sur le versant opposé de la vallée, la colline de Bourland abaissait graduellement vers les lointains vaporeux de l'ouest la ligne harmonieuse de ses châtaigneraies. Entre ces deux jetées s'amorce l'océan de prairies qui, de toutes parts, cerne Marval. De la terrasse du jardin j'embrassais cette étendue illimitée, jusqu'aux horizons bleus d'où le château de Lamalignie surgit, incendié par le soleil.

***

Commencées dans la joie, ces vacances de 1866 s'achevèrent tristement. Ma mère tomba gravement

malade. Le médecin diagnostiqua la fièvre typhoïde. Pour nous préserver de la contagion, on ne vit rien de mieux que de nous interner, en quelque sorte, ma sœur et moi, chez notre voisine et amie, Rose Printemps.

Première modiste de Marval, Rose Printemps nous réserva le plus gracieux accueil ; elle mit à notre disposition les chambres les plus claires du pavillon où elle avait installé son atelier et ses magasins. Liberté absolue de circuler dans l'atelier, même de jouer avec les apprenties, Lucette et Emma, à la condition d'être « bien sage » et de modérer nos fous éclats de rire.

Ma charmante sœur Octavie, dans tout le feu de sa pétulance enfantine, se sentait attirée vers Lucette, gaie et expansive comme elle. Pareille à deux hirondelles qui se poursuivent dans un rayon de soleil, elles emplissaient le pavillon et le jardin du bruit de leurs ébats. Dédaigneux de ces jeux puérils, je m'asseyais à côté d'Emma, tout près d'elle, pour prendre des leçons de broderie et sentir sur ma joue la douceur de son haleine.

Emma n'était point belle ; mais je l'aimais pour la tendresse grave de ses yeux d'un bleu pâle comme une fleur de lin, pour la ligne harmonieuse de son cou fragile et l'eurythmie de son jeune corps. Rarement elle répondait à mes questions indiscrètes, autrement que par un sourire indulgent, me menaçant de la pointe de son aiguille lorsque je la serrais de trop près. Je me hasardais

alors, par une manœuvre savante, à glisser ma main sous les ailes blanches de la coiffe ajourée où courait l'aiguille meurtrière. Bientôt, à la faveur de l'innocent subterfuge, ma main rencontrait la sienne et, avec un long frémissement, je sentais, ô surprise ! ses doigts fuselés s'enlacer à mes doigts en une étreinte fraternelle...

Pouvais-je me méprendre sur la nature du trouble qui faisait alors battre mon cœur et trembler mes lèvres ! C'était de l'amour : les romans que j'avais dévorés en cachette ne me laissaient aucun doute à ce sujet. Un sentiment d'inquiétude se mêlait pourtant à ma découverte : que deviendrais-je si ce rayon d'extase, semblable à une aube immatérielle, venait à se transformer en passion et à embraser de son incendie le ciel de ma quatorzième année ?

Cette redoutable épreuve me fut épargnée. En fille sage, Emma continua à me sourire silencieusement de sa petite bouche entr'ouverte sur ses dents de perle, énigmatique et impénétrable, sans pousser plus loin la délicieuse leçon.

Un jour, cependant, la situation faillit s'aggraver. Les boucles blondes d'Emma ayant effleuré mon front, je m'avisai de répliquer à cette caresse irritante par un baiser à tout hasard dans le friselis de ses cheveux. Surprise de mon audace, Emma se retourna toute frémissante ; ses joues s'empourprèrent ; mais elle se ressaisit aussitôt et, d'une voix faible : « Oh ! Monsieur, y pensez-vous ? »

A ces mots, mon ardeur tomba, et, plus impassible que jamais, Emma reprit la broderie de sa coiffe.

Lorsque le soir glaçait de rose la cime boisée des collines, Rose Printemps, repoussant d'un geste théâtral les broderies amoncelées sur sa table de travail, nous déclarait que l'heure était venue de donner la réplique aux rossignols.

Autoritaire et dominatrice, Rose pouvait ne pas plaire à première vue. Sa bouche trop rouge, son nez aquilin, son large front aux contours marmoréens prêtaient à sa physionomie plus de majesté que de grâce. Mais il suffisait d'un souffle de passion pour animer cette hautaine statue. Dès les premières envolées de sa voix de contralto, ses larges yeux sombres jetaient des flammes. Secouée par le frisson lyrique, les mains jointes sur sa poitrine, dans un geste de supplication ou d'amour, elle devenait belle, d'une beauté tragique et surhumaine.

Le répertoire de cette cantatrice de village n'était point d'un choix raffiné. Les romances sentimentales, les niaiseries des cafés-concerts y tenaient une large place. Cependant il n'était point rare qu'au milieu de ces vulgarités, une rêverie de Schubert, une cavatine de Rossini nous ouvrît des échappées vers la poésie et le mystère. Peu importait d'ailleurs l'indigence du livret et de la musique. Le couplet le plus trivial se changeait en strophe aérienne au sortir de la bouche de Rose Printemps.

Je me souviens de cette phrase qui revenait dans ses vocalises, comme un leitmotiv préféré:

Sur les bords de la mer, ce soir,
Viens, ô viens avec moi t'asseoir !

Interprétées par Rose Printemps, portées sur le flot de son chant pathétique, ces deux rimes de mirliton, d'une si cruelle banalité, se transformaient en un cantique d'adoration extasiée. De cet andante, qui s'élargissait jusqu'aux profondeurs sidérales, montait un appel éperdu de serments infinis et de baisers mêlés de pleurs. Nostalgique invitation au voyage, vers la mer orageuse, vers ces îles inaccessibles que la vague berce de son rythme éternel !

Les Océanides devaient chanter ainsi lorsque, voilées d'un reflet d'aurore, elles venaient endormir, dans leurs bras blancs, l'agonie de Prométhée enchaîné.

Un instant compromise par les pénibles exagérations de Wagner, la cause sacrée du grand art fut définitivement réhabilitée à Marval par Rose Printemps, brodeuse de coiffes limousines et tragédienne lyrique.



A travers ces menus incidents de la vie de collège et de famille je parcourus graduellement le cycle des études classiques. Mes dix-sept ans venaient de sonner lorsque j'entrai en philosophie.

Je touchais à la dernière étape de cette route fastidieuse et aride où, trop souvent, la mémoire se développe aux dépens de l'intelligence. Je ne puis d'ailleurs que rendre justice à la science et au dévouement des bons maîtres qui me conduisirent au terme de ce voyage. Au premier rang de ces éducateurs de ma jeunesse s'inscrit, à peine altérée par le temps, la physionomie si vivante de mon professeur de philosophie. Nul plus que lui n'était digne de m'inculquer les principes de l'éternelle sagesse. Il s'acquittait de sa mission comme d'un sacerdoce. D'une haute intellectualité et d'un vaste savoir, sachant manier avec une certaine virtuosité la plume et la parole, fervent chrétien avant tout, il réalisait vraiment le type du docteur séraphique, venu parmi les hommes, pour rendre témoignage à la lumière.

Malgré ma répugnance pour les jongleries de la scolastique, je suivais volontiers ce maître aimé aux jardins d'Académos, pour l'entendre discourir, avec non moins d'élégance que de profondeur, sur les catégories d'Aristote et de Kant, la substance, le mode, la finalité, ces grotesques oripeaux sous lesquels se dissimule le néant de nos systèmes philosophiques. Il réussissait à percer les ombres de ce prétentieux galimatias. Avec une verve inépuisable et une ironie contenue, il nous expliquait les énigmes du moi et du non-moi, du sujet et de l'objet, du phénomène et de la chose en soi. D'un rapide coup d'épingle, il excellait à dégonfler les bau-

druches d'outre-Rhin. A la clarté de ses leçons m'apparaissaient le mensonge et la puérile vanité du philosophisme moderne :

— Croyez-en ma vieille expérience, me disait-il en guise de conclusion ; tous ces problèmes angoissants, sur lesquels Schelling, Fichte, Kant, Schopenhauer et les autres cuistres allemands ont, tour à tour, si lourdement disserté, trouvent leur solution dans les préceptes du catéchisme.

J'ai vérifié maintes fois, au cours de la vie, la justesse de cet aphorisme.

***

Les derniers mois de cette année scolaire s'enfuirent avec la rapidité d'un songe. Sans prendre garde aux sombres nuées qui s'amoncelaient sur la frontière de l'Est, j'envisageais l'avenir d'un cœur ferme, avec la robuste confiance qui venait de ma jeunesse et de mon inexpérience.

Le tonnerre de Woerth me rappela brutalement à la réalité. Sinistre prologue du drame où allait se jouer l'honneur de la patrie ! Ce fut sur ce lever de rideau que s'ouvrit à mes regards la grande scène de la vie. Au lieu d'une vision d'héroïsme et de beauté, c'était la défaite, l'invasion, la honte.

En cette heure tragique, il me fut doux de revoir la morme cité de Marval, toujours endormie à l'abri de ses étangs glauques et de ses forêts murmurantes. Le site n'avait pas changé. Indifférente à mon émoi patriotique, la nature tressaillait sous

la caresse de l'été agonisant, dans une atmosphère dorée. Lentement, avec délices, mon âme s'ouvrait au calme voluptueux de cette solitude. Un renouveau de jeunesse et de vie courait dans mes veines. Et cette allégresse physique s'avivait du sentiment de ma liberté reconquise. Désormais, je serais un homme, conscient de ses droits et de ses devoirs, dédaigneux de toute capitulation de conscience, bien décidé à réaliser, en dépit des sots et des jaloux, un idéal de beauté surhumaine. Ce n'est pas tout. Seul, en face des privilégiés de ce monde, je me poserais en défenseur des misérables, des parias et des proscrits. L'immense et tumultueuse armée des vaincus de la vie se rallierait à mon oriflamme. Et, sur les ruines de la société actuelle, j'inaugurerais, au chant des poètes, le règne de l'universel amour entre les hommes et entre les peuples!

Ma mère souriait de mon ardeur réformatrice, me conseillant de réserver aux apôtres et aux saints le soin de prêcher la croisade contre les abus sociaux et les méfaits de la civilisation. Ce qui importait, pour le moment, c'était de conquérir mon diplôme de bachelier. Après avoir doublé ce cap orageux, rien ne m'empêcherait de reprendre et même d'élargir mon programme de rénovation sociale.

Quelques jours après cet entretien, je fus convoqué à Limoges, devant les professeurs de la Faculté des lettres de Poitiers, pour subir cette redoutable épreuve du baccalauréat.

Mon père, qui m'accompagna dans ce voyage, ne vit rien de mieux, pour fortifier mon courage, que de me conduire au théâtre, le soir même de notre arrivée. On y jouait une opérette saugrenue. Mais si la pièce fut ennuyeuse, le jeu de certains acteurs ne manqua pas d'agrément. Une divette parisienne, au minois chiffonné, aux gestes menus et à la voix d'argent, retint surtout mon attention par des attitudes aux raccourcis suggestifs. Avec cela, deux larges yeux gris ombrés de cils noirs, une bouche minuscule et un rire canaille : en un mot, cette beauté du diable qui n'appartient qu'aux Parisiennes. Je ne pouvais espérer une plus souriante préparation aux épreuves qui m'attendaient le lendemain. En sortant du théâtre, je riais aux étoiles.

L'événement donna raison à mon optimisme. Je franchis sans encombre les embûches du baccalauréat. Cependant nos épreuves furent mouvementées. Sous couleur de dissertation philosophique la Faculté nous avait invités à comparer la synthèse et l'analyse, et à délimiter le champ d'application respectif de ces deux méthodes de recherches. Or, à l'heure même où je m'évertuais à distinguer les deux routes inverses entre lesquelles l'esprit humain doit choisir dans sa marche vers la connaissance, les vociférations des crieurs de journaux, annonçant la sanglante journée de Gravelotte, montaient jusqu'à nous par les fenêtres largement ouvertes.

Malgré les objurgations du Secrétaire de la Faculté, la salle d'examen devint houleuse. Laissant leur copie inachevée, les graves philosophes se précipitèrent en masse vers le balcon pour mieux entendre la tragique clameur : — Grande bataille sous Metz ! Un corps d'armée prussien anéanti !

La fortune des armes allait-elle enfin se déclarer pour nous ? C'est obsédé de cette pensée que je subis l'épreuve orale de ce baccalauréat désormais historique. A la grande joie du professeur de littérature, j'affirmai que le sublime cri du vieil Horace retentissait au cœur de tous les bons Français, ardente évocation d'énergie et d'héroïsme. Et, le vénérable président du comité, le doyen Bertereau, m'ayant demandé quelques explications sur le sujet et l'objet, sur le monde phénoménal et la chose en soi, je ne craignis pas de pousser une charge à fond contre Schopenhauer, Kant, cet athée honteux, et autres assembleurs de nuages. Encouragé par un sourire de mon juge, je terminai ma diatribe par un éloge de Victor Cousin, le chef de l'école française spiritualiste, sans ajouter toutefois que ce philosophe avait longtemps cherché le mot de la grande énigme dans les beaux yeux de Louise Colet.

Ma cause était gagnée. Tout en faisant des réserves sur la liberté de ma critique à l'égard du philosophe de Kœnigsberg, le docte M. Bertereau me remercia de mes réponses. Je fus reçu avec mention.

***

Avant de dire adieu à Limoges, je priai mon père de m'acheter, à l'étalage d'un libraire, un livre sans doute dédaigné du passant, à en juger par sa couverture défraîchie. Mais au frontispice du volume sans apparence rayonnaient ce nom prestigieux : « Lord Byron » et ce titre non moins attirant : « *Don Juan* ».

Mon père acquiesça à mon désir, non sans m'avertir qu'à son avis Byron fut un méchant homme, déconcertant de cynisme, théâtral, vaniteux et déclamatoire, en somme bien inférieur à notre national Béranger.

C'était peine perdue : la mercuriale paternelle glissa sur mon âme sans s'y arrêter. Je m'emparai du volume avec une sorte d'emportement jaloux, ne voulant rien entendre, impatient de pénétrer dans l'intimité du poète qui a trouvé de si pathétiques accents pour chanter et bafouer tout à la fois le tourment de sa vie, l'agonie de son cœur et l'infini de ses désirs.

Indulgent à mon enthousiasme, mon père m'adjura de rester fidèle à Phèdre, Pauline et Chimène. Pour toute réponse j'ouvris le livre maudit et, d'une voix tremblante d'émotion, je lus les stances divines, d'une si pure mélancolie, sur lesquelles s'achève le 3e chant de *Don Juan* :

« Ave Maria ! heure si douce de la prière et de l'amour, qui attendris le cœur du matelot errant sur la sombre mer... »

Mon père ne fut pas convaincu. Il aurait pu me répondre que Byron, usant d'une licence familière aux poètes, avait emprunté cette admirable strophe au Purgatoire de Dante. Mais il n'aurait pas eu le dernier mot ; Byron était assez riche de son propre fonds pour se permettre quelques empiètements sur le domaine du voisin. Un poète de son envergure ne saurait plagier : il magnifie, il éternise, il fait vivre d'une vie nouvelle les œuvres qu'il s'approprie par droit de conquête ; on ne plagie d'ailleurs que la beauté !

Voilà quelle eût été ma réplique. Je vouais alors à Byron un culte qui touchait au fanatisme. Et toute ma philosophie s'évaporait comme une brume légère, sous le troublant regard de Julia, de Dudu et d'Haïdée. Je refermai mon livre sur cette vision enchanteresse, déclarant à mon père que la cause était entendue et que je ne discuterais pas plus avant.



Mon retour à Marval me réserva une délicieuse surprise.

En arrivant à Châlus, avant-dernière étape de notre voyage, mon père m'annonça que nous monterions au château féodal de la petite ville, transformé en couvent, pour communiquer à l'une des religieuses un projet d'acte intéressant celle-ci. Mes instincts d'archéologue se réveillèrent. J'allais donc

voir de près la tour historique d'où partit la flèche qui transperça Richard Cœur de Lion! Avec quel dédain des hommes et des choses de la plaine le sinistre donjon, drapé dans son manteau de lierre, projetait sa masse sombre sur le fond d'or pâli du ciel occidental !

Les guerriers qui hantaient ces hautaines demeures appartenaient sans doute à la race des aigles ; ils en avaient la cruauté, mais aussi l'envergure puissante et le fulgurant regard fixé sur un idéal de vaillance et d'honneur.

Un angélus lointain exhalait sa plainte dans le crépuscule, lorsque je franchis, avec mon père, le seuil de ce couvent de rêve. Dès mes premiers pas dans l'humble parloir, aux murs blancs et aux chaises de paille, je vis que je pénétrais dans un inaccessible sanctuaire de douceur et de pureté. Nostalgique demeure que le jour mourant effleurait d'une lueur violette et où flottait l'encens des virginales prières !

Une porte s'ouvrit et, à pas lents, sous sa robe de bure, une délicate forme de femme s'approcha. Je ne la reconnus pas tout d'abord. Mais les grands yeux, baissés chastement sous leurs cils de soie, cherchèrent mes yeux, m'enveloppant de leur chaude lumière. C'était Laure, la compagne de mes jeunes ans, si tendrement aimée et à jamais perdue...

D'un même élan tout instinctif nos mains se joignirent en une caresse inachevée et douloureuse.

Elle pâlit, sa bouche frémit, et lentement, sur sa joue, coulèrent des larmes que j'aurais voulu sécher sous mes baisers.

Mais Laure se ressaisit ; avec un faible soupir, elle retira sa petite main de la mienne. De sa voix angélique elle évoqua la vision des jours enfuis, le charme aboli des extases enfantines, et me promit de me suivre, invisible mais toujours présente par ses prières, à travers les hasards de ma destinée.

Mon père interrompit notre entretien par la lecture d'un acte préparé d'avance, qui n'attendait, pour sa perfection, que la signature de Laure. La blanche main inscrivit rapidement, au bas du grimoire notarial, le nom aux consonances mélodiques. Puis ce fut l'adieu échangé d'une voix étouffée. Nous sentions que cet adieu serait le dernier.

Brusquement la porte s'ouvrit et je me retrouvai aux côtés de mon père sur le sentier qui serpente au pied de la tour, surplombant la combe sauvage où bouillonne la Tardoire. Avant de passer l'étroite planche qui a remplacé le pont-levis féodal, je me retournai vers la tour et, sous la voussure d'une fenêtre en ogive, je vis se profiler le pur visage de Laure, pareille à une sainte de vitrail, déjà irréelle et retranchée de ma vie pour jamais.

Mon père crut que j'admirais la sévère beauté du paysage. Me laissant à ma contemplation douloureuse, il fit atteler le cabriolet qui devait ramener

triomphalement dans les murs de Marval le nouveau bachelier et sa fortune.

Le ciel fourmillait d'étoiles et je rêvais encore à Laure, lorsque notre équipage atteignit l'entrée de la paisible cité.

CHAPITRE III

L'ANNÉE TRAGIQUE. CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Le glas de 1871. — Souffrance intellectuelle. — Les Allemands de Mme de Staël. — Immatérielles ondines. — Bibliothèque d'un éclectique. — De la Commune au comte de Chambord. — Heures de paresse. — Influence des beaux yeux sur une vocation. — L'Enregistrement l'emporte. — Les joies de l'économie politique. — Poème d'azur et de rayons. — Mes controverses avec Miranda. — Mort de ma mère.

Fière de mon succès, mais me trouvant trop jeune pour en poursuivre les conséquences immédiates, ma mère décida que je me reposerais une année entière, sous le toit familial, avant de reprendre mon chemin dans la vie.

Je me ralliai volontiers à cette solution, qui me permettait de méditer, à loisir, sur le choix d'une carrière et, par surcroît, de me livrer aux enchantements de la rêverie, à mes instincts de sauvagerie et de révolte.

La grande tragédie de 1871 reléguait d'ailleurs dans un lointain nébuleux mes projets d'avenir. Au lendemain de mon retour à Marval, l'annonce

officielle du désastre de Sedan sonna le glas de nos espoirs. Même aujourd'hui, à quarante-quatre ans de distance, à l'heure où se déchaîne sur nos frontières la fureur d'une guerre plus terrible encore, l'image de la tragédie de 1871 hante ma pensée avec une obsession singulière.

Les nouvelles n'arrivaient à Marval, à travers le rideau presque impénétrable de la forêt, qu'après plusieurs jours de retard, imprécises, déformées, enveloppées d'une sorte de halo qui en aggravait l'angoissant mystère. Chaque soir, je remontais la route de Pensol, toute blanche de neige, entre les taillis dépouillés de leurs feuilles, pour recevoir, le premier, des mains du facteur, le *Courrier du Centre* ou l'*Echo de Vésone*, lugubres moniteurs de la débâcle. C'est par cette voie que me furent successivement révélées les péripéties de ce drame de sang et de larmes où la France, blessée à mort, luttait pour l'honneur avec un sauvage désespoir. Je crus, un instant, que la victoire de Coulmiers, due à la vaillance des mobiles du Périgord, changerait le cours des événements ; mais ce geste héroïque du colonel de Chadois se brisa contre le mur vivant qui resserrait son étreinte autour de de Paris. L'un après l'autre, les malheureux combats d'Orléans, de Beaugency, du Mans, de Champigny et de Buzenval jalonnèrent les étapes de la défaite.

Seules, Belfort et Bitche tenaient encore, pareilles à deux îlots battus par la mer en furie.

⁂

A ma douleur patriotique s'ajoutait une souffrance intellectuelle, dont je ressens toujours la morsure.

Jusqu'alors, je ne connaissais l'Allemagne que par le livre célèbre de Mme de Staël. Volontiers, sur la foi de ce faux chef-d'œuvre, je me représentais la famille germanique comme une race de musiciens et de poètes, alliant la simplicité des mœurs au culte de la tradition, éprise d'absolu et d'infini. Et voici que ces philosophes au front ceint de nuages, ces contemplateurs qui chantent, sur le mode lyrique, le mystère des cieux et des flots, se métamorphosaient en brutes féroces, sans foi ni loi, fermées à toute pitié. Avec stupeur, je constatais que ces intellectuels formés à l'école de Gœthe, de Schiller et de Lessing, excellaient dans l'art d'organiser scientifiquement le meurtre, l'incendie et le pillage. Le vieux Goetz de Berlichingen, ce grandiose exemplaire du chevalier féodal, dormant avec son armure, regrettant la guerre plus que la vie, mais généreux et héroïque, m'apparaissait maintenant sous les traits d'un grossier soudard, égorgeur de femmes et d'enfants.

Que penser aussi de ces sentimentales Allemandes dont Mme de Staël vante « le charme tout particulier, le son de voix touchant, les cheveux blonds, le teint éblouissant » ? Il faut croire que ces immatérielles ondines avaient, elles aussi, quelque peu évolué,

puisque leur préoccupation la plus vive était, déjà en 1870, non plus de « faire de la coquetterie avec de l'enthousiasme », mais de meubler économiquement leurs salons avec les pendules et les bibelots volés en France par leurs maris ou fiancés.

La nature allemande est riche en contrastes. La douceur de l'âme germanique, célébrée par Mme de Staël, n'exclut nullement l'instinct de rapine et le goût du pillage méthodique. Encore est-il que l'illustre auteur de *Corinne*, victime de l'arbitraire impérial, traquée de ville en ville par la police napoléonienne, fut jusqu'à un certain point excusable d'exalter les écrivains allemands qui lui ouvrirent leurs salons, pendant ses années d'exil. Je voudrais pouvoir invoquer la même circonstance atténuante en faveur des snobs contemporains, romanciers, philosophes, éditeurs et directeurs de Revues, qui n'ont pas craint de se mettre à la remorque de la pensée germanique et de frapper d'ostracisme les artistes et les écrivains assez audacieux pour rester fidèles aux traditions de notre race.



Pour me reposer de ces pensées douloureuses, je me réfugiais dans la jolie chambre bleue, où, près de mon lit, j'avais installé ma bibliothèque, mes cahiers de musique et mon violon.

Tous les soirs je revenais à ce rendez-vous littéraire et artistique, avec une ferveur d'amoureux.

La séance s'ouvrait par une mélodie de Mozart.

Oubliant qu'il n'était pas aux mains d'un artiste, mon violon soupirait alors, de sa voix la plus argentée, la sérénade de *Don Juan* sous le balcon d'Elvire. Je n'exagérais pas l'intransigeance patriotique jusqu'à proscrire les *Noces de Figaro* et la *Flûte enchantée*. Je hais Wagner, moins en raison de sa nationalité que de l'ennui accablant de ses récitatifs. La romance de Chérubin m'enchantera toujours, alors même que les pédants affecteraient de classer cette vocalise de rossignol parmi les manifestations de l'art germanique.

Mais je ne m'attardais point, outre mesure, à la magie de cet intermède musical. L'âme régénérée et comme retrempée dans le flot mélodique, je me tournais vers l'humble bibliothèque où m'attendaient les auteurs aimés.

Au premier plan, sans doute surpris de se voir si près l'un de l'autre, *Don Juan* de Byron et *Les Odeurs de Paris* de Veuillot occupaient la place d'honneur. En dépit des objurgations paternelles, je restais fidèle à cette adorable Haïdée, au front gemmé de sequins et aux longs yeux de gazelle, qui recueille dans son île les naufragés de la vie. Mais, mon instinct d'exotisme satisfait, lorsque la fille de Lambro, penchée sur ma bouche mourante avait versé sa vierge clarté aux ombres de mon être, je quittais les bords de l'Hellespont pour les rives de la Seine. Je donnais la parole au maître ironiste Veuillot.

Je ne suis ni dévot, ni même religieux, et je me

classe dans le groupe des incroyants mystiques, à la suite de Jules Soury et de mon regretté ami Le Dantec. Cependant Louis Veuillot fut toujours un des confidents intimes de ma pensée. Ah ! la haute figure de catholique et d'écrivain ! Quelle fougue dans le polémiste, quelle probité dans l'ouvrier de lettres, issu du filon le plus pur de notre race gauloise ! Avec quelle puissance d'expression le génial écrivain des *Odeurs de Paris* a su fixer, en une suite de gravures à la pointe sèche, les ridicules et les tares de la société parisienne des dernières années de l'Empire ! Admirables médaillons, où la netteté du trait, la précision du contour et la plénitude du modelé haussent la satire jusqu'à la beauté de l'œuvre d'art. J'aime tout en Veuillot : son esprit, sa passion avivée d'ironie meurtrière, son lyrisme de chrétien. Dans la galerie de nos écrivains en renom je cherche vainement un maître digne de lui être comparé.

Byron et Veuillot ne suffisaient pas à mon éclectisme. Aux côtés de ces deux chefs de file se rangeaient, sur les rayons de ma bibliothèque, les *Méditations* de Lamartine, *les Histoires grotesques* d'Edgard Poe et la *France Nouvelle* de Prévost-Paradol. Quelques volumes dépareillés de Shakespeare disparaissaient entre d'imposants manuels de botanique et d'archéologie. Dante répliquait par des invectives brûlantes aux douloureuses ironies de son voisin, le poète des *Reisebilder*. Armé de sa claymore étincelante, Rob-Roy échangeait des

invectives avec le bailli Jarvie, tandis que, de sa voix flûtée, l'exquise Parisienne des *Fleurs du Mal* m'offrait, pour y mourir, d'une mort extatique, ses « divans profonds comme des tombeaux ».

⁂

Ces rêveries s'enfuirent comme des feuilles mortes au vent de la défaite. Avec une morne stupeur, notre petite cité limousine apprit la reddition des forts de Paris et le défilé de l'armée allemande par l'avenue des Champs-Elysées. Les chênes de nos futaies vibraient sous l'haleine du printemps lorsque furent signés les préliminaires de ce traité douloureux qui consacrait, tout à la fois, la mutilation de la Patrie et le principe de nos futures et imprescriptibles revanches.

Un dernier degré dans la honte restait à franchir : il le fut par la Commune de Paris. Les saturnales parisiennes eurent un écho inattendu dans nos villes ouvrières et Limoges ne fut pas la moins prompte à subir la contagion. Mais, dans les campagnes, que vivifie l'âpre senteur des forêts et des bruyères, une sourde imprécation monta de toutes parts contre les misérables qui outrageaient, sur leurs tréteaux, la France blessée à mort.

Au plus fort de mon indignation contre les hommes de la Commune, je me demandais parfois si toute pitié devait être refusée par l'histoire aux acteurs de cette émeute criminelle. Au lendemain des convulsions qui secouent périodiquement son

fragile organisme, l'humanité, brutalement réveillée de son rêve, cesse de croire à la beauté de vivre. La civilisation, le progrès lui apparaissent, sous le jour cru de la réalité, comme de vains oripeaux jetés sur la laideur du monde. C'est alors que se formule le sinistre geste nihiliste. Impuissant à découvrir le sens de la vie, le but de cette comédie où le rire alterne avec les larmes, Manfred proclame la faillite de nos certitudes, le néant de nos espoirs sacrés et prophétise l'embrasement final où doit sombrer cette misérable planète errante sur la route bleue de l'infini.

Ces ingénieuses explications des attentats de la Commune traversaient mon esprit, sans s'y arrêter ni me convaincre. Il suffit, me disait ma mère, d'aimer le beau et le bien, pour donner un but à la vie. En fusillant les otages, en incendiant nos musées et nos monuments, les forcenés de la Commune n'ont pas seulement méconnu les lois divines et humaines; ils ont insulté à la Beauté. Ce sacrilège leur ferme à jamais l'accès du temple grandiose où officient Manfred, Lara et Childe-Harold, ces grands-prêtres du nihilisme romantique.



Au moment où cette lame de fond, chargée des scories de la populace parisienne, déferlait furieuse contre ce qui restait de la patrie, une aube radieuse se leva dans le ciel battu par la tempête.

Semblable à la colombe de l'arche, le manifeste

du comte de Chambord apportait à la France les paroles attendues. Je me tournai vers ce père, qui ne revendiquait qu'une dictature, celle de la clémence. Il m'était doux de répéter, dans le silence de ma pensée, la dernière phrase de ce message de vie : « La parole est à la France et l'heure est à Dieu ! »

Je sais que cette proclamation, d'une si superbe facture, eut pour rédacteur un des maîtres ouvriers de notre langue, Louis Veuillot. Mais cette collaboration ne pouvait que rehausser la noble personnalité de Henri de Bourbon. Ce prince, qui symbolisait le principe de la monarchie de droit divin, s'honorait lui-même et restait logique, en attachant à sa fortune le grand écrivain catholique.

Déterminée par des raisons de sentiment, mon adhésion juvénile à la cause du comte de Chambord n'eut qu'une durée bien éphémère. Du jour où le prétendant, avec une intransigeance qui ne manquait pas de crânerie, demanda à la France d'amener le drapeau tricolore, le drapeau de mon aïeul, le drapeau d'Austerliz et d'Iéna, je reléguai non sans regret, parmi les collections de mon musée historique, la photographie du comte de Chambord, à côté de celle du prince impérial. Stoïquement, je m'arrachai à l'incantation de ces altières patriciennes, duchesses, marquises et dames d'atour que je voyais déjà errer, fleurs vivantes, dans le décor des résidences royales, entourées d'une cour de musiciens et de poètes.

Fuyant ces dangereuses sirènes, je revins à mes premières amours, à cette ardente Manon Phlipon, si grande par l'esprit et le cœur, qui, au moment de courber sa tête blonde sous la hache révolutionnaire, salue encore la Liberté et lui offre le dernier battement de son cœur.

Il est vrai que, sur les conseils de ma mère, je m'appliquais à dégager, par un large éclectisme, l'accès de ma cité future. La république de mes rêves était ouverte aux savants, aux artistes et aux poètes : seuls, les marchands d'orviétan et les rhéteurs en étaient rigoureusement exclus. A la décevante et stérile déclaration des droits de l'homme je substituais l'ineffable loi d'amour, promulguée par le Christ, où se réalise le juste équilibre des droits et des devoirs. Et ma ferveur enthousiaste pour Mme Roland, cette touchante Iphigénie de la Révolution, ne m'empêchait nullement d'offrir le tribut de mon admiration et de ma pitié à Mme Elisabeth, l'ange de la famille royale, hostie pure et sans tache, sacrifiée elle aussi à la férocité de l'insatiable Moloch.

N'en déplaise aux doctrinaires qui envisagent la conquête jacobine comme un bloc intangible, je me refusais et je me refuse encore aujourd'hui à souscrire aux atrocités de la Terreur. Je n'ai que haine et mépris pour Robespierre et Saint-Just, pour ces bourreaux sanglants qui hurlaient : fraternité ! en décapitant leurs victimes.

***

La paix était signée, la Commune vaincue. Un doux renouveau descendait du ciel bleu sur la nature et sur les âmes.

Jamais la forêt n'avait vibré plus voluptueusement sous l'immense baiser de l'azur. Partout des profondeurs verdoyantes montait la sourde palpitation des feuilles et des ailes. Délivré du cauchemar qui m'avait, depuis dix mois, si douloureusement obsédé, je reprenais, en compagnie de ma sœur, l'exploration du paysage Marvalais. Nous errions des journées entières, dans la solitude impressionnante des bois, sur le velours des mousses, heureux de vivre, heureux surtout de rêver.

Mon caractère méditatif se serait accommodé de la continuation indéfinie de cette existence, d'une monotonie délicieuse, qui recevait toutes ses nuances de la couleur du ciel et de la magie changeante des horizons. Mais la trêve dont je jouissais, depuis mon retour du collège, touchait à sa fin. L'heure était venue d'ouvrir les yeux sur le monde réel et de choisir une carrière.

Mon père me pressait d'entrer, à son exemple, dans le notariat, situation de tout repos, honorable, lucrative, à la portée des intelligences moyennes, n'exigeant ni culture d'esprit intensive, ni dépense excessive d'énergie.

Ce tableau enchanteur, où mon père avait groupé harmonieusement, d'une main savante, les beau-

tés du tabellionnage, n'eut aucune prise sur ma volonté. Non ! jamais je ne consentirais à me rendre aux foires et aux marchés de village, pour quêter, parmi les paysans qui viennent y vendre leur bétail, les actes productifs de loyaux honoraires. Cette inévitable promiscuité était au-dessus de mon courage. Une seule carrière tentait mon envie, celle de médecin. Rien ne se serait mieux adapté aux affinités de mon être que cette science créée par Isis, jadis l'apanage des héros et des prêtres, et qui aujourd'hui ouvre à ses sectateurs l'accès des Instituts et des Parlements.

A son tour, mon père m'opposa un refus formel. Il m'accordait que le personnage de Diafoirus, popularisé par la comédie de Molière, n'était pas dénué de tout prestige. Mais, cette réserve faite, il ne voyait entre la médecine moderne et l'antique cabale qu'une nuance à peine sensible. Quel besoin de grossir le nombre de ces chercheurs de chimères ? Un simple remède de bonne femme, une infusion dorée de tilleul versent la joie et le repos aux organismes fatigués, bien mieux que les barbares ordonnances du codex.

En guise de conclusion, mon père m'accorda une prorogation de délai de huit jours pour découvrir une nouvelle et acceptable orientation de ma vie.

Mon embarras était extrême : aucune carrière ne me tentait, en dehors de la médecine. L'armée m'aurait souri ; mais mon individualisme protestait d'avance contre le dogme de l'obéissance passive,

contre cette discipline aveugle et brutale qui fait du soldat un automate dans la main de son chef. D'humeur frondeuse, je me serais classé parmi ces révoltés que guettent les conseils de guerre et les bataillons d'Afrique.

Le monde de la pensée, le journalisme, la littérature, la poésie ouvraient sans doute devant moi l'infini de leurs perspectives. Mais pourrais-je aborder jamais à ces îles entourées de brisants ? Je savais d'avance avec quelle vigilance les accès de cette terre promise sont surveillés et défendus par les privilégiés qui en exploitent les richesses. C'est dans les milieux intellectuels et esthétiques que la lutte pour la vie s'organise sous sa forme la plus perfide et la plus implacable. Je me voyais déjà, dans l'immense cité, seul, abandonné de tous, réduit à faire antichambre à la porte de l'éditeur en renom, assiégeant les salles de rédaction, obligé de m'enrôler dans un clan littéraire de Montmartre ou de Montparnasse et de solliciter l'investiture de l'une de ces antiques vestales qui entretiennent le feu sacré sur l'autel académique.

Un souffle de colère commençait à gronder dans mon âme et je me demandais si la vraie solution ne serait pas de m'embarquer à l'insu de tous, sur un de ces vaisseaux-fantômes, qui cinglent dans la brume, sur des mers désolées, à la recherche des Atlantides disparues. Mais les douces paroles de ma mère dissipèrent bien vite l'obsession de ce rêve d'opium :

— Il est, me dit-elle, une carrière recommandable entre toutes, par la qualité de son recrutement, la science et la distinction de son personnel : c'est l'administration de l'Enregistrement. Elle a, sans doute, perdu quelque peu du prestige qui l'entourait au temps des fermiers généraux. Le clair sourire de la Pompadour ne traverse plus les rêves d'avancement des directeurs et receveurs de notre siècle sans beauté. Mais, en se démocratisant, la grande famille de l'Enregistrement est restée fidèle à ses traditions. Les dilettantes et les lettrés y sont toujours en honneur : témoin Gondinet et André Theuriet, le délicat poète du *Chemin des bois*. Pourquoi ne pas t'engager à leur suite dans cette avenue bien tracée et peu fatigante, où ne circulent plus les fastueux équipages des traitants, mais qui, par une pente insensible, conduit à une médiocrité dorée ?

Je demandai à réfléchir. D'instinct, j'ai la haine de ce qu'on est convenu d'appeler, par euphémisme, l'esprit administratif. Mais un incident imprévu fit taire mes scrupules et décida ma vocation.

A quelques jours de là je fus invité par le receveur de l'Enregistrement du bureau voisin à venir déjeuner chez lui, avec mon père. Ainsi admis à pénétrer au cœur de la place, il me serait facile de me livrer à une enquête personnelle sur cette contrée de l'Enregistrement, qui m'apparaissait comme une île perdue dans les embruns d'une mer inexplorée.

L'accueil cordial du jeune receveur me parut

d'un bon augure. Il me félicita de mon choix pour l'administration à laquelle il se flattait d'appartenir.

— On n'y devient point millionnaire, me dit-il ; mais on y gagne honorablement sa vie, l'esprit libre et dispos. Les laborieux peuvent, dans l'exercice de leurs fonctions, trouver l'emploi de leur activité ; les paresseux y suivre la ligne du moindre effort ; les esprits aventureux y satisfaire leur passion d'exotisme. Moi qui vous parle, ajouta mon interlocuteur, je suis né sous le ciel des tropiques à Saint-Paul, dans l'île de la Réunion. Après y avoir débuté et m'y être marié, j'ai entrepris mon tour de France. Mais mon bureau actuel n'est qu'une des étapes de mon périple mondial. J'espère bien, plus ou moins prochainement, faire escale en Algérie, puis au Coromandel et à Taïti, pour revenir, chargé d'années et léger d'argent, à mon point de départ.

La voix chaude et pénétrante de Mme Magistral acheva le miracle si bien commencé par le plaidoyer de son mari. Elle m'engagea vivement à suivre leur exemple, à chercher, au delà des océans, des paysages inconnus, des états d'âme nouveaux. Si jamais les hasards de l'Enregistrement me conduisaient jusqu'à Saint-Paul, elle se ferait une joie de me guider, à travers les forêts de bambous et de goyaviers, vers cette ravine de Saint-Gilles dont Leconte de Lisle, son compatriote, avait chanté le calme voluptueux.

Je ne me lassais pas d'écouter et de regarder

Mme Magistral, vraiment jolie, dans le feu de son discours, avec son visage ambré, sa lourde chevelure noire et ses larges yeux où se réverbérait le miroitement de la mer australe. Sous le charme de sa parole et de son regard, la nostalgique *Invitation au voyage* de Baudelaire déroula, au plus profond de mon être, sa lente phrase musicale : « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble... »

C'en était fait. L'Enregistrement tenait sa proie. Que Baudelaire en assume toute la responsabilité !

Le soir même de cette entrevue sensationnelle, j'annonçai à ma mère que je me faisais inscrire pour le prochain concours d'admission au surnumérariat. Dès à présent, j'allais étudier éperdument les matières du programme de l'examen : le droit civil, le droit administratif et l'économie politique.

Avec l'ardeur passionnée que je dépense dans l'exécution de mes projets, je me mis aussitôt à l'œuvre.

*
* *

A partir de ce jour, Byron et Lamartine cédèrent la place à Wolowski, Bastiat et Joseph Garnier. Je m'engageai courageusement dans le dédale des sciences économiques et juridiques et descendis aux catacombes.

Fermée à tous les bruits extérieurs, ma retraite studieuse devenait parfois singulièrement vivante. A certains jours, la porte de mon cabinet s'ouvrait

brusquement et, telles deux fauvettes effarouchées, ma sœur et son amie Odette faisaient irruption dans ma thébaïde, au grand scandale de Demolombe et de Troplong. L'heure de la promenade avait sonné. Reléguant mes doctes compilations dans l'ombre d'où elles n'auraient point dû sortir, je prenais, avec mes rieuses compagnes, la route des châtaigneraies qui enveloppent de leur ombre la bastide de Glénor, habitée par la famille d'Odette.

En vérité, c'était une étrange demeure que cette ferme de Glénor, avec son aspect de forteresse ruinée, ses murs tapissés de lierre et percés de rares fenêtres aux baies cintrées. Au centre du rustique bâtiment, une cour entourée d'une galerie et toute fleurie de roses servait de vestibule au salon. Avant d'en passer le seuil, je retenais mon haleine, attendant qu'un arpège de piano ou une vocalise m'eût annoncé la présence de la fée qui régnait dans ces sombres murs.

Mon attente était rarement déçue. Au bruit de mes pas la musicienne quittait son piano et, me permettant d'effleurer de ma bouche ses doigts fragiles, me souhaitait la bienvenue.

C'était la sœur d'Odette ; rarement elle venait à Marval, craignant d'offenser ses petits pieds aux aspérités de la route et de s'égarer dans les ténèbres de la forêt. Je l'appelais Miranda, du nom de l'héroïne de *la Tempête.* Elle réalisait, en effet, sous sa forme la plus expressive, l'idéal de beauté virginale que Shakespeare a mis en scène dans son

émouvante féerie : une blonde au pur et aristocratique profil, avec des attitudes de déesse. Ses fins cheveux de soie, dont elle aimait à dénouer le flot, lui faisaient un manteau de lumière. Sous de longs cils, ses grands yeux gris, changeants comme la vague, se nuançaient de tous les reflets de son âme mouvante. A la magie du regard s'ajoutait celle d'une voix pathétique dont elle savait se servir avec une maîtrise à rendre jalouse l'ombre de la Malibran.

Après un léger intermède musical, emprunté, malgré mes protestations patriotiques, à Wagner, Gluck, Weber ou Flotow, nous laissions ma sœur et Odette à leurs questions de rubans et de dentelles, pour gagner ensemble, d'un pas furtif, le vieux parc aux allées profondes. Dans cette oasis de fraîcheur et de silence nous reprenions, sans jamais l'achever, notre rêverie dialoguée sur l'inépuisable thème que l'amour et la poésie offrent aux cœurs de vingt ans.

Rarement nous tombions d'accord, surtout en esthétique et en littérature ; mais nos controverses les plus vives s'achevaient en un sourire. Nos mains, l'une à l'autre enlacées, protestaient, par une douce pression, contre les blasphèmes de notre bouche. Je sentais alors que je n'avais plus qu'à me rendre, corps et âme, à mon adorable ennemie.

Un soir, notre conférence en plein air fut particulièrement mouvementée. Seuls, sur la terrasse du parc, à l'orée d'une charmille, nous évoquions les

dames du temps jadis, les ombres charmantes ou tragiques dont les poètes chantèrent la beauté. Toujours paradoxale, Miranda s'attardait, avec une complaisance malicieuse, au lumineux cortège de Lucrèce Borgia, de Marguerite de Valois et des autres princesses de la Renaissance. Elle eût volontiers choisi l'une d'elles pour son héroïne : malheureusement ces délicates effigies se sont usées dans la circulation ; à force d'être maniées par les historiographes, ces cuistres, elles n'offrent plus que des traits indistincts.

Ecartant, non sans regret, l'image affolante de Ligéia, l'exquise morphinomane du conte de Poe, Miranda conclut :

— De tous les types de femme qu'enfanta l'imagination des poètes, je n'en vois qu'un dont l'âme soit à l'unisson de la mienne ; c'est Emilia Galotti de Lessing. Qu'elle est noble et touchante, cette reine du pur amour, qui, pour ne pas trahir son secret et profaner son corps de vierge, s'offre au poignard de son père ! Comme il sonne délicieusement cet adieu à la vie exhalé de sa bouche mourante : « Je suis la rose qui se brise avant d'être effeuillée par la tempête... ! » — Mais vous souriez, méchant ! Je le vois, vous ne pardonnez pas à mon héroïne la nationalité de Lessing, un rustre Saxon, je vous l'accorde.

Et les yeux de Miranda s'emplirent de ténèbres ; j'y voyais errer toute la mer orageuse :

— Pourquoi, reprit-elle, parler de patriotisme

dans le temple de la Beauté? C'est un sacrilège. Je prends mon bien où je le trouve et je ne querelle pas sur son origine le rossignol qui chante dans la forêt du Harz. Vous préférez sans doute à Emilia Galotti cette petite bourgeoise parisienne qui apparut, un jour de juin, au poète de la *Bonne chanson* « en robe grise et verte avec des ruches » ? Prenez garde ! Je juge irrévocablement un homme sur son idéal féminin...

Nous avions franchi le seuil de la charmille. Debout, dans l'encadrement du portique de verdure, les doigts croisés sur sa poitrine, Miranda se taisait, perdue en un rêve mystique. Pareille à une vierge byzantine, sous le nimbe de ses cheveux d'or fin, elle semblait attendre l'heure indicible où les Séraphins glissent dans l'ombre étoilée, sur leurs ailes silencieuses. Ses yeux cherchèrent mes yeux ; sa main descendit vers la mienne et voici que, sur ma joue, je sentis la caresse de ses cheveux...

Ici mes souvenirs s'obscurcissent. De ce doux passé crépusculaire je n'ai gardé d'autre vestige qu'une boucle blonde et cette stance jaillie de mon cœur d'amoureux et de poète :

Il est des mots sacrés que nulle ombre n'efface,
Des serments infinis qu'on ne dit qu'une fois
Et des ivresses où l'amour demande grâce,
Dans l'immense unisson des âmes et des voix !

***

Le destin jaloux me réveilla de mon rêve. A

l'heure même où je m'attardais aux douceurs idylliques de la charmille de Glénor, ma mère mourait, emportée par un mal qui ne pardonne pas.

Elle projette encore son ombre sur ma vie cette nuit tragique du 31 août 1871 où, penché sur le chevet de ma mère, étouffant mes sanglots, j'assistai impuissant à sa douloureuse agonie. Pâle d'une blancheur de cire, ses yeux grands ouverts sur une vision de mystère et d'épouvante, ma chère malade semblait repousser, du geste spasmodique de sa main, la houle qui montait lentement vers elle. Pendant deux longues heures elle résista à la mort, implorant le secours des anges de lumière, avec des gémissements inarticulés. Mais, aux premières lueurs de l'aube, ses bras amaigris retombèrent et une expression de sérénité infinie immobilisa son visage exsangue. J'approchai une rose de sa bouche : elle eut encore la force de sourire et de murmurer mon nom...

Soudain, son cœur cessa de battre, sa respiration s'éteignit, ses yeux flambèrent d'un éclat plus vif, puis s'emplirent de ténèbres. Je compris que c'était la fin.

On m'entraîna hors de la chambre mortuaire. Ma sœur essaya de me consoler ; mais ma souffrance était de celles qui ne veulent pas être apaisées. A travers mes larmes, la vie m'apparaissait maintenant comme un désert aride. Je me sentais isolé, perdu dans ce monde hostile, sur cette scène où s'agitent fébrilement les éphémères acteurs de la vie.

Cette sensation de détresse s'accrut lorsque, à la suite du cercueil fleuri de violettes, j'entrai dans l'église romane où semblait déjà peser l'éternel sommeil de la tombe. Des profondeurs du sanctuaire montait la grave mélopée du *Dies iræ*, clamant la fin des mondes et le néant des joies humaines. Mais, par degrés, l'hymne de désespérance s'éteignit et des voix pures de jeunes filles évoquèrent, dans le demi-jour de la nef, un long frémissement d'infini et d'aurore. Les vitraux allongèrent leurs flammes mystiques, et, dans le rayonnement des cierges, je crus voir, entouré d'un radieux cortège de formes blanches, ma mère qui me tendait les bras, debout sur le seuil de l'inaccessible paradis.

Dans cette échappée sur le monde invisible n'y avait-il que le mirage de mon imagination ? Je ne m'arrêterai point à cette explication impie. Je crois que, dans les grandes commotions morales, le principe immatériel de l'être peut se dégager de ses liens terrestres et arriver au bord de l'impénétrable secret. Oui, je reverrai cette mère si tendrement aimée, qui prie pour moi dans le ciel et dont les restes sacrés reposent là-bas, dans l'humble cimetière de Marval, sur la colline de Puy-Pascaud, en face d'un lumineux horizon de prairies. Il me suffit de reporter mes regards vers cette terre bénie où dorment, l'un près de l'autre, mon aïeul et ma mère, pour que le dogme sublime de l'âme immortelle impose à mon intelligence sa conso-

lante certitude. Raison fragile, que Büchner et ses disciples ne comprendront jamais, mais qui répond au besoin impérieux de mon cœur.

CHAPITRE IV

SURNUMÉRAIRE DE L'ENREGISTREMENT

Stage à Rochechouart. — Dernier adieu. — Le félibre Hardy. — Aphorismes de bureaucrate. — Enregistrement et poésie. — Ode à Châteaudun. — Encore Dubut de Laforest. — Nomination à Limoges. — Vie d'étudiant. — Le bon Directeur Magnaud. — Premier intérim. — André Theuriet et mon ascendance lorraine.

Le foyer familial, si étroitement groupé autour de ma mère, se désagrégea au lendemain de sa mort.

L'oncle Adolphe et ma tante reprirent le chemin du Périgord, pour s'installer à Bussière-Badil. De mon côté, je fis mes préparatifs de départ. Dans le but de fortifier la théorie par la pratique, il avait été convenu que j'accomplirais mon stage de néophyte en Enregistrement à la conservation des hypothèques de Rochechouart. Seule, ma sœur Octavie, promue aux fonctions de surintendante, resta fidèle à Marval.

Au moment de franchir le seuil de la paisible maison qui fut si douce à mes jeunes ans, je reçus du facteur une lettre dont l'écriture fine et aristo-

cratique ne m'était pas inconnue. C'était un mot de Miranda. Celle qui venait d'éclairer la première étape de ma route du rayonnement de sa beauté blonde m'envoyait, du bout de ses doigts de fée, un troublant adieu :

« Vous partez, Ariel, m'écrivait-elle ; vous laissez à son château romantique la pâle recluse de Glénor. Que deviennent-ils, ces serments infinis qu'on ne dit qu'une fois ? Mais je n'offenserai pas notre amour d'un doute sacrilège. Mon âme douloureuse gardera toujours le reflet des extases enfuies. C'est lorsqu'elle agonise, que la rose exhale son parfum le plus enivrant. Oubliez-moi ! Déchirez ce pastel où l'or de mes cheveux verse une lueur d'aube affaiblie. Ne pensez plus à cette charmille enchantée où s'échangèrent les mots sacrés que nulle ombre n'efface. Et, plus tard, quand vous serez las d'errer par les chemins de la vie, si le hasard vous ramène vers la chartreuse de Glénor, ne craignez pas de frapper à ma porte. Encore souriante sous sa couronne de cheveux blancs, Miranda sera heureuse de vous revoir et de vous chanter une ariette du temps passé...... »

Je ne suis jamais revenu à Glénor. Mal résignée au rôle de princesse au bois dormant, Miranda s'est depuis longtemps mariée. Comme dans les contes de fée, rien ne manque à son bonheur. Mais, à l'époque lointaine où s'attardent mes souvenirs, j'associais volontiers une idée d'éternité au premier frémissement de mon cœur. Que m'importaient alors le temps et l'éloignement ? Notre amour sor-

tirait grandi de cette épreuve. Lorsque la vie aurait souri à mon courage, je reviendrais bien vite offrir mes espoirs, mes succès, mes couronnes, toute la floraison de ma jeunesse à l'unique aimée, à cette ensorcelante Miranda qui me laissa lire, un soir, au fond de ses yeux d'opale.

Ma rêverie amoureuse se poursuivit, à loisir, rythmée par le mouvement de la voiture qui m'emportait vers Rochechouart, à travers la campagne déserte. La nuit tombait lorsque, franchissant l'étroite vallée de la Graine, nous arrivâmes à hauteur des premières maisons de la petite cité, en face du château majestueux qui se dresse en surplomb à l'extrémité d'un promontoire de granit. Mon voyage touchait à son terme. Notre véhicule s'arrêta bientôt devant la porte cintrée d'une maison de modeste apparence : c'était la pension Hardy, un collège libre, où les jeunes gens de la région achevaient de vagues humanités. En sa qualité de vieil ami de la famille, le directeur de cette institution m'offrait le vivre et le couvert.

Ma chambre d'étudiant s'ouvrait sur un clair horizon de prairies ; les souffles de l'ouest y faisaient refluer une odeur vivifiante de tilleuls et de genêts. Dans cette souriante retraite, il me serait doux, au sortir des séances d'Enregistrement, de reprendre le fil de mes songeries et d'écouter la voix d'or des poètes aimés.

Quant à la table de mon hôte, où ma place fut désormais marquée, elle se caractérisait par un

réalisme des plus séduisants. Telle que l'envisageait l'excellent M. Hardy, la gastronomie se haussait aux proportions d'une œuvre d'art. Rabelaisien sincère, il estimait qu'entre les joies de l'esprit et celles d'un menu délicat il y avait, non pas antinomie, mais simple question de degrés et de nuances. De même que se cristallise en un sonnet — celui d'Arvers excepté — l'essence d'un rêve lyrique, de même un verre de Château-Latour condense, pour les initiés, dans son parfum de violette et sa robe veloutée, tout un poème d'azur et de lumière. C'est ainsi que nous avons quelque chance de saisir, en sa réalité concrète, une parcelle d'infini. Les anciens, nos maîtres, ne s'y étaient point mépris : une coupe fleurie de roses était, à leurs yeux, le symbole le plus expressif de la sagesse.

Ce fut sous l'égide de cette indulgente philosophie que je pris contact avec l'Enregistrement. J'avais besoin de ce viatique. Ma première entrevue avec le bureau des hypothèques où allait s'accomplir mon stage me laissa une désolante impression. Tout en m'assurant de sa bienveillance, le Conservateur, petit homme aux gestes menus, d'ailleurs cordial et d'une droiture éprouvée, me déclara que la vertu fondamentale d'un Enregistreur était la résignation, l'effacement.

— Ici, me dit-il, nous n'avons que faire des héros. Il n'y a pas de grands hommes dans nos rangs; l'Administration supérieure ne tolérerait pas cette

infraction aux principes d'égalité qui sont la loi de notre démocratie, et elle aurait raison. Si vous avez encore quelque illusion à cet égard, je vous conseille de laisser ce bagage encombrant à la consigne.

Après ce prologue, débité d'une voix blanche, le Conservateur me présenta au personnel du bureau, me recommandant de soigner mon écriture, d'éviter toute rature ou surcharge non approuvée et d'étudier, dans ses registres, ce style administratif qui laisse si loin derrière lui, par sa clarté, sa précision, sa méthode, les façons d'écrire incohérentes de nos prosateurs modernes. Dans l'Enregistrement on garde, paraît-il, la grande tradition des écrivains du XVIII[e] siècle ; les instructions et circulaires qui sortent de la plume de nos chefs de bureau, purs chefs-d'œuvre de sécheresse élégante, sont un fin régal de lettrés.

Sur ces mots, le Conservateur me tourna les talons. L'heure de sa promenade était venue. Affublé d'un imperméable, armé d'un gros bâton avec lequel il décrivait de larges moulinets, il se précipita dans la rue, tout ému d'avoir retardé d'une minute sa sortie journalière.

On a de la méthode dans l'Enregistrement.



Malgré ce début peu encourageant, mon initiation aux mystères de la fiscalité ne me coûta point une

trop forte déperdition d'énergie cérébrale. Mon père m'avait déjà inculqué les axiomes généraux de cette science. Je connaissais la théorie, tout au moins à vol d'oiseau ; la pratique me devint promptement familière.

Témoin de mes progrès, le Conservateur me prit à part pour m'annoncer, confidentiellement, que je pourrais devenir un bon employé, à une condition toutefois : diviser ma journée en sections numérotées rigoureusement, et suivre l'itinéraire ainsi réglé, sans dévier d'une ligne, ni m'égarer dans les chemins sous bois. Jeter au feu les romans et la poésie. Ne lire que le Code annoté et le *Journal officiel*. Faire sa promenade hygiénique à heure fixe. Fendre du bois dans la cour. Se coucher à neuf heures du soir. Savoir se contenter de peu. Tout est là.

A ces aphorismes inédits et non sans valeur je faillis répondre par un fou rire ; je dus m'imposer un effort héroïque pour garder ma gravité. Mais je laisse à penser en quels termes les conseils de mon vénéré chef furent commentés, le soir, autour de la table du père Hardy. Mon hôte était un prestigieux causeur. A la fois spirituel et lyrique, prompt à l'ironie comme à l'enthousiasme, il n'avait pas son pareil pour tendre, d'étoile à étoile, suivant l'expression de Rimbaud, la chaîne d'or de ses improvisations. C'est dire avec quelle verve il flagella, sur le dos de mon infortuné maître, qui n'en pouvait mais, la Bureaucratie et son peuple de

fossiles. Il espérait bien que, dans cette triste géhenne, je reprendrais le voyage de Dante, guidé par la Muse au pur sourire.

Mais, tout en m'encourageant à rester poète, en dépit des forces coalisées de l'Enregistrement, du Timbre et des Hypothèques, mon interlocuteur ne me cachait pas qu'après le passage de Hugo, il voyait bien peu de gerbes à glaner dans le champ de la production poétique. A peine, de loin en loin, quelque bleuet échappé à la faucille du moissonneur. La poésie se meurt ; le romantisme l'a étouffée sous le flot de sa grandiloquence et, en ce moment, les symbolistes lui portent le coup de grâce. Nos esthètes contemporains n'ont, en effet, que pitié pour les tardigrades qui s'obstinent à envelopper leurs vers de clarté et d'harmonie. A leurs yeux, le lyrisme, le rythme, ne sont que puérils exercices d'écoliers. Soyez inintelligible, faites rimer extase avec Oise, Gutenberg avec lumière et Waterloo avec chapeau. Surtout, appelez l'hiatus à la rescousse : à ce compte-là votre étoile brillera au firmament poétique des temps nouveaux.

Et, se cambrant, avec un geste théâtral, Hardy déclamait de sa voix cuivrée :

Il va à Aarau, au haut du Hohenberg...

— Voilà, mon jeune ami, si je ne me trompe, un vers bien frappé sur l'enclume symboliste : qu'il vous serve de modèle ! Les éditeurs ne vous parleront plus que chapeau bas et les Revues les plus

inaccessibles imprimeront vos poésies en première page.

Dans l'ardeur de son réquisitoire contre les éphèbes du symbolisme naissant, Hardy m'engageait à orienter mon essor vers le parc enchanté où la Muse romane tient sa cour d'amour, entourée de ses félibres. Initié à tous les secrets de cette merveilleuse langue provençale, qui chante si mélodieusement sur les lèvres de Mireille et de Françonnette, Hardy avait apporté une précieuse contribution à l'œuvre de Mistral et de Jasmin. Mais je me récusai, ne me sentant pas assez de souffle pour affronter, à sa suite, la région orageuse où planent, à larges coups d'ailes, les lyriques du gai-savoir.

Mon hôte n'acquiesça point à cette fin de non-recevoir :

— Un jour se lèvera, me dit-il, où, fatigué d'errer à la poursuite des chimères, tu reviendras au pays natal, vers les forêts où dorment nos fontaines cristallines. C'est alors que la Muse romane, aujourd'hui délaissée, te sacrera son élu. A tes attributions de Directeur des Domaines tu réuniras celles de majoral d'une école félibréenne. Ce sera la vengeance de Mireille. Et, à ton tour, créateur de rythmes et d'images, tu chanteras les rêves de ton automne en cette langue au doux parler, où tout est lumière, musique et parfum.



Ainsi vivifié par son alliance avec la poésie, le

stage que j'accomplissais au bureau de Rochechouart m'entraînait parfois bien loin des frontières de l'Enregistrement. Aux graves exhortations des circulaires officielles se mêlaient, comme un air de flûte ou de mandoline, les sérénades sensuelles de Verlaine.

Je versifiais éperdument. Au grand scandale du Conservateur, je fleurissais de mes arabesques poétiques les imposants registres de la propriété foncière. Entre deux déclarations de successions, odes et élégies venaient s'ébattre avec l'impudence d'une bande de moineaux francs.

Un jour, le paisible fonctionnaire eut un sursaut de surprise indignée : dans le dossier ouvert devant lui apparaissait, épinglé à un acte de vente, un sonnet où la Beauté, rédemptrice de la douleur, murmure au poète :

Joins ta bouche à la mienne, emplis ton triste cœur
De ma vierge clarté ! Que mon baiser vainqueur
Affranchisse à jamais ton âme de ses voiles !

Mon chef ne lut pas plus avant : « Ces vers, me déclara-t-il, sont d'une immoralité inconsciente ; Crébillon ne les eût pas désavoués. Je vous invite, une dernière fois, à laisser votre lyre à la porte de mes bureaux. Qu'adviendrait-il de moi, je vous le demande, si, par une distraction toujours possible, mon expéditionnaire reproduisait, dans un état hypothécaire, vos sadiques élucubrations ? »

Je ne me serais pas pardonné d'attrister cet excellent homme, que 'aimais sincèrement, par

l'intransigeance de mon attitude. La muse cessa de m'accompagner au bureau des hypothèques et le front de mon chef se rasséréna. Il n'eut cependant pas le dernier mot. Décidé à affirmer, au grand jour, ma vocation de poète, j'adressai au directeur de l'*Union* une ode patriotique, où j'exaltais l'héroïsme de Châteaudun, la ville martyre, victime des atrocités prussiennes. Mon envoi resta sans réponse et je commençais à désespérer, lorsque mon ami Hardy, brandissant triomphalement le dernier numéro de l'*Union*, envahit, un matin, mon cabinet de travail, réclamant, avec son exubérance habituelle, le trouvère qui fleurissait dans l'ombre. Et, de son index tendu, me montrant mon ode, insérée en première page :

— J'ai lu vos strophes, dit-il ; elles ont du souffle, de l'emportement lyrique ; mais soyez plus sévère dans le choix des images ; que la métaphore soit toujours neuve ; qu'elle sonne et brille comme une médaille fraîchement frappée. La poésie n'est pas seulement une musique, nuancée de l'allegro à l'andante ; elle est encore et surtout une peinture. Croyez-en ma vieille expérience : des images ! encore des images ! Il faut que le fleuve du rythme roule, dans ses flots, calmes ou furieux, des paillettes d'or et des gemmes lumineuses.

Mon ode était loin de satisfaire à toutes les exigences de cette théorie ; elle n'en fut pas moins accueillie avec faveur. Du jour au lendemain, je fus promu à la dignité de poète d'arrondissement.

On m'invita au banquet annuel de la Chambre des notaires et aux soirées de la Sous-Préfecture. Heureux de mon succès, le Conservateur me concéda que j'avais su noblement réparer mes premières imprudences de langage et m'assimiler, dans mes vers, les formes de style déposées dans les circulaires de l'Administration.

Surgies des profondeurs du passé, des ombres amies, depuis longtemps muettes, retrouvèrent leurs voix pour me souhaiter la bienvenue dans le monde des lettres. Mon ancien camarade de collège, Dubut de Laforest, qui se préparait à entrer dans l'administration préfectorale, ne fut pas le dernier ni le moins cordial à me féliciter de mes débuts. Il venait, lui-même, de publier dans l'*Union* une extraordinaire chasse au blaireau, aussi mouvementée et féconde en péripéties qu'une battue dans les jungles du Gange. Le malheureux blaireau des châtaigneraies périgourdines prenait les proportions d'un tigre du Bengale. Tous les romanciers réalistes — et Dubut de Laforest ne fait pas exception à la règle — ont l'imagination grossissante et le tempérament lyrique. Ce sont des poètes morts jeunes.

Ainsi déterminées par des affinités intellectuelles autant que par le souvenir de notre amitié de collège, les appréciations encourageantes de Dubut de Laforest n'en avaient que plus de prix à mes yeux. Le futur auteur de *Mademoiselle Tantale* était vraiment qualifié pour souhaiter des jours

tissés d'or et de soie à mon premier né poétique.



Mon stage touchait à sa fin et le temps du concours approchait.

J'envisageais sans émoi cette échéance, me plaisant à évoquer, en un décor de pastorale galante, les charmantes Egéries de la Ferme générale. L'Enregistrement ne m'apparaissait qu'à travers une buée transparente où semblait se jouer le pinceau magique de Watteau.

Les assises du concours s'ouvrirent, par une chaude journée du mois d'août 1872, au lycée d'Angoulême, sous les ombrages des remparts de Beaulieu, en face de la riante vallée de l'Anguienne aux lignes fuyantes, estompées d'une vapeur dorée. De ce radieux paysage se dégageait une impression de paix et d'harmonie. Sous le doux ciel de la Charente il est bien difficile, même aux plus pessimistes, de se refuser à la joie de vivre. Je subis, à mon insu, cette influence réconfortante et, avec une juvénile résolution, je me présentai devant mes juges.

Ma confiance ne fut point trompée. Le comité d'examen me déclara admissible et, deux mois après, en m'adressant mon brevet de surnuméraire, l'Administration centrale m'informait que, classé en tête de ma promotion, je pouvais choisir ma résidence « dans toute la France ».

A ne prendre conseil que de moi-même, j'aurais opté pour Paris. La Ville-Lumière se profilait alors

dans mes rêves comme un Eldorado fabuleux, où le travail donne la main au plaisir, où les éditeurs s'empressent au-devant des poètes et les jolies femmes sourient aux surnuméraires. J'y aurais vécu de la vie de Verlaine, loin des groupes et des chapelles académiques, en rossignol sauvage, bien décidé à monter au Parnasse par une voie autre que celle du passage Choiseul.

Avec raison, mon père jugea que je n'avais ni la sagesse, ni l'endurance voulues pour m'aventurer, riche de mes vingt ans et de mes illusions, sur l'orageuse mer parisienne. Aurais-je la force de résister au dangereux appel des sirènes montmartroises? Cette épreuve me fut épargnée.

Par déférence au désir de mon père et pour ne pas trop m'éloigner de ma sœur, dernière et souriante image d'un passé que je ne reverrais plus, je me résignai à accomplir à Limoges mon temps de surnumérariat.



Je ne pouvais, certes, rêver une résidence mieux en harmonie avec ma passion archéologique.

Fièrement assise sur le bord de la Vienne au flot clair, dans un site grandiose de forêts et de roches granitiques, la noble cité féodale, par ses rues tortueuses, ses vieilles maisons en bois, ornées d'arcades à colonnettes, et sa cathédrale, pur joyau de l'art ogival, évoque, avec une intensité frémissante, la splendeur des siècles d'héroïsme et de foi.

J'avais plaisir à errer par les étroites venelles, fraîches et obscures, qui semblent monter à l'assaut de la colline où s'érige, dans la lumière du ciel, l'église Saint-Michel, brodée de dentelles gothiques. J'aimais aussi à prendre contact avec cette robuste population limousine, qui, à travers les âges, a gardé la trempe fine et résistante de ses origines. Sans doute, les artistes émailleurs d'autrefois ont quelque peu dégénéré : les ateliers d'orfèvrerie fondés par saint Eloi décorent surtout des services de porcelaine. Mais, pour s'être modernisés, les Lémovices n'en affirment pas moins encore les qualités essentielles de leur race : un sens esthétique affiné, le goût des luttes oratoires, un individualisme plutôt intransigeant, mais enveloppé d'esprit et de bonne humeur. C'est toujours la terre « franche et courtoise » que célébrèrent à l'envi les troubadours du XIIe siècle. Il ne faudrait point en conclure que le Limougeaud est dénué de toute combattivité ; au contraire, il se montre volontiers frondeur et agressif, mais par surabondance d'énergie et richesse de tempérament, sans amertume ni rancune. Les invectives se croisent, les colères flamboient, mais les âmes restent généreuses ; c'est assez d'un bon mot, d'une répartie spirituelle pour que tout rentre dans l'ordre.

Le modeste restaurant où je prenais mes repas me permit d'étudier, sur le vif, ces traits fondamentaux du caractère limousin. La pension Chastain réunissait à sa table des représentants des

diverses classes de la bourgeoisie limougeaude : voyageurs de commerce, chefs de bureau de la Préfecture, employés des postes, industriels, officiers retraités. On y faisait bonne chère, à peu de frais.

Le soir, à l'heure du dessert, lorsque la vénérable bouteille de médoc, offerte à tour de rôle par les convives, versait la joie dans nos verres, le président de la table, ancien capitaine d'infanterie coloniale, donnait la parole aux orateurs, aux poètes et aux artistes lyriques. La rafale se déchaînait. Les chants patriotiques alternaient avec les hymnes révolutionnaires. Tandis que le groupe des commis-voyageurs dénonçait le spectre du jésuitisme en robe courte, le réveil du cléricalisme, la conjuration des sacristies, mon voisin, jeune homme glabre, au profil pensif de premier consul, démontrait, impassible sous le flot des invectives, que le seul moyen de régénérer le pays serait de lui donner un maître. Ce qui importe, s'écriait-il, c'est de rompre avec le romantisme révolutionnaire, avec cette puérile chimère de l'égalité et d'encadrer toutes les énergies nationales dans une rigide armature...

A ce point de son exposé, mon ami Fournieux, devenu aphone, se voyait réduit à battre en retraite, sous le choc des communards, groupés autour de leur porte-parole, le photographe Soudier. Les interpellations et les défis crépitaient dans l'atmosphère surchauffée. La cacophonie devenait telle

que le réfugié Polonais Alexiéwitz, jusque-là silencieux, se levait, à son tour, pour attester, de sa voix gutturale, que le seul régime approprié au caractère français serait celui du knout.

Pour moi, je me taisais, laissant gronder autour de mon front la tempête oratoire. A ceux qui me pressaient de sortir de mon mutisme ambigu je répondais froidement que nos projets de réformes sociales, les révolutions politiques, les prédications humanitaires, toute cette mise en scène prestigieuse organisée à leur profit par les constructeurs de la Cité future n'étaient que purs mirages. Les acteurs qui se sont distribué les premiers rôles de ce drame de sang et de larmes multiplient vainement leurs gestes pathétiques : ils n'empêcheront pas notre misérable planète de sombrer, un soir, aux gouffres d'où elle est sortie. Science, progrès, civilisation, vocables menteurs, rêveries illusoires ! Tout est vanité, ignorance, néant !

Cette variation imprévue sur les sentences de l'Ecclésiaste fut fraîchement accueillie par mon auditoire. On me traita de nihiliste et les applaudissements d'Alexiéwitz aggravèrent ma confusion.

Mais mon voisin Fournieux vint à mon secours. Toujours impassible sous son masque napoléonien, il expliqua, de sa voix bien timbrée, que le nihilisme est la maladie des grandes âmes, la névrose des ascètes, épris d'infini, qui cherchent une certitude dans ce monde des apparences. Au fond, le

blasphème du nihiliste est un acte de foi, une adoration de l'absolu.

Cette plaidoirie courageuse resta sans écho. Le bon capitaine Houtin protesta, du haut de sa présidence, nous engageant à prêcher nos théories subversives aux canaques de la Nouvelle-Calédonie ou aux cynocéphales de Guinée. Le clan des commis-voyageurs fit chorus. A partir de ce jour, je me vis classé irrémissiblement dans la catégorie des réactionnaires et des cléricaux. Et mon cléricalisme parut d'autant plus dangereux qu'il affectait la forme de l'athéisme.

Seul, Alexiéwitz m'encouragea à persister dans ma théorie : « Nitchevo ! Nitchevo ! rugissait-il ; rien n'arrêtera la course au néant de ce monde maudit, j'en jure par Tolstoï ! »



Située dans le quartier le mieux aéré de Limoges, sur un plateau qui domine la verdoyante vallée de la Vienne, la Direction n'avait point l'aspect d'une bastille. On accédait aux bureaux par un jardin fleuri de roses, empli d'un frémissement d'ailes et de feuilles. Par la porte entr'ouverte je pouvais, sans quitter ma table de travail, boire l'haleine des fleurs et suivre dans l'azur la fuite des nuées. Sur un angle de mon pupitre, entre deux traités d'Enregistrement, le chat de la Direction sommeillait dans sa robe de velours noir strié d'or.

Bienveillant et paternel sous des dehors un peu

brusques, le Directeur Magnaud ne dédaignait pas de corriger lui-même mes premiers essais et d'en assurer la mise au point. Dans le début, sa revision fut meurtrière. De mes rapports les plus patiemment élaborés c'est à peine si quelques paragraphes échappaient aux ciseaux de cet inflexible censeur.

Un jour, las de redresser mon argumentation chancelante et d'émonder les fioritures de mon style, il me demanda si, par hasard, je ne sacrifiais pas sur l'autel de la Muse. J'ai l'habitude de prendre mes responsabilités et, sans hésiter, je répondis affirmativement à la question insidieuse de mon chef.

M. Magnaud éclata :

— Malheureux enfant, s'écria-t-il, je vous plains, en toute sincérité. Apprenez que la poésie ne saurait vivre à l'ombre de ce mancenillier qu'est l'Enregistrement. Il faut choisir entre la science du droit, faite d'abstractions inintelligibles, et l'art d'enchâsser des pierreries fines dans l'or des strophes. Résignez-vous donc à construire vos rapports en fruste et solide prose ; chassez l'oiseau importun du lyrisme, expulsez les images, sacrifiez les épithètes et n'ouvrez votre esprit qu'à la logique, à la clarté. Et si, vraiment, la musique du rythme est une nécessité de votre organisme, que cette harmonie se fasse sentir moins dans l'arrangement des mots que dans celui des idées !...

La philippique de mon chef eut des résultats

immédiats. Mes travaux juridiques, allégés de tout ornement, sévères comme une démonstration de géométrie, trouvèrent grâce devant la censure directoriale. La splendeur du syllogisme en soi me fut enfin révélée.

Chaque soir, lorsque les feux du couchant empourpraient la vallée de la Vienne, le bon Directeur, comme nous l'appelions, descendait dans mon cabinet, pour la signature. Le front plissé, les yeux luisants sous ses sourcils en bataille, un rictus amer au coin de la bouche, il accomplissait silencieusement cette tâche mécanique. Mais, son paraphe apposé sur la dernière lettre, ses regards se rassérénaient et, sous prétexte de parfaire notre éducation professionnelle, il lui arrivait parfois d'improviser un lunch, où les fusées d'un Cliquot véridique dissipaient les brumes de l'Enregistrement.

Libéré de toute contrainte, le « bon Directeur » se révélait bientôt sous un aspect inattendu : philosophe sceptique et enclin à la satire, mais prompt à s'enflammer pour les nobles causes, et ne craignant pas de mettre sa voix chaude à l'unisson de son âme généreuse. Périgourdin de naissance, il n'avait pas impunément respiré cette flamme subtile qui flotte sur les causses ensoleillés et sur les falaises crayeuses de la Dordogne (1).

(1) Le fils de mon ancien et vénéré Directeur, le Président Magnaud, — le « bon juge », — a continué noblement la tradition paternelle.

Je l'entends encore m'expliquer, avec une verve ironique, les mystères de l'avancement hiérarchique :

— Deux chemins s'ouvrent devant vous, disait-il. Le premier est celui de l'arrivisme. Les pèlerins qui s'y engagent doivent faire preuve d'une extraordinaire souplesse dorsale et s'entraîner au jeu des courbettes savantes. L'arriviste est d'ailleurs bon prince ; il ne parle qu'avec attendrissement du devoir professionnel, de la conscience dans le travail, du dévouement aux intérêt de l'Etat, ces vénérables débris de la préhistoire. Il recommande surtout la pratique de ces vertus aux concurrents qu'il veut évincer. Quant à lui, allégé de tout scrupule encombrant, il s'avance avec grâce sur la corde raide, souriant aux spectateurs qui applaudissent sa virtuosité d'équilibriste.

Et mon Directeur concluait :

— Pour vous, mes jeunes amis, la seule voie à suivre est celle des hommes de cœur, des laborieux et des modestes, qui s'efforcent de marcher, le front haut, sans abdication ni déchéance, vers le but que leur assigne la destinée. Cette route est semée d'obstacles; on n'y progresse que péniblement. Qu'importe! Vous saurez aller de l'avant, par la pluie ou le soleil, de tout l'élan de votre jeune courage, opposant votre clair sourire aux cabales des méchants et des jaloux. Indépendant de toute coterie, dédaignant de prendre le mot d'ordre de la fédération centrale des arrivistes, vous n'avancerez que pas à

pas; mais, lorsque vous atteindrez les cimes de la hiérarchie, aucune ombre ne se mêlera à votre joie; toutes les mains se tendront vers vous dans un applaudissement unanime. Et si, trahis par la fortune, vous ne franchissez pas l'étape suprême, sachez tomber noblement, sans regret, et que votre dernier effort soit un geste de beauté!

Ces maximes, bien démodées aujourd'hui, sonnaient au plus profond de mon âme, me révélant la grandeur de l'humble devoir simplement accepté et vaillamment accompli.

***

Presque au sortir de cet entretien mémorable, l'occasion me fut enfin offerte de fortifier, par une leçon de choses, mes modestes connaissances théoriques en Enregistrement.

La saison des vacances et des intérims battait son plein. Le receveur de Saint-Sulpice-les-Feuilles ayant obtenu un congé de trente jours, le Directeur me désigna pour le remplacer. Cet incident de ma vie administrative, bien peu important en lui-même, n'en devait pas moins influer sur l'orientation de mon avenir.

Le titulaire du bureau de Saint-Sulpice était originaire de la Lorraine annexée; dans ses yeux bleus errait le lointain reflet de ces lacs mystérieux que les sapins de la forêt vosgienne enveloppent de leur ombre éternelle. Bien souvent, il avait suivi,

en touriste, les vallons où s'enfuient les vifs affluents de la Sarre. Le joli hameau de Landange (1), berceau de mon aïeule maternelle, entrevu au hasard d'une excursion, lui laissa une délicieuse impression de fraîcheur et de paix. Il ne me parlait qu'avec émotion de l'humble bourgade, alors annexée à l'Allemagne, mais restée française de race et de cœur :

— Vous le voyez, mon jeune camarade, me dit-il entre deux sourires, nous sommes compatriotes. Une tige de votre ascendance maternelle a fleuri à l'ombre du Donon. C'en est assez pour que, sur la toile de fond de vos rêves, se projette, par intervalles, la lueur bleue du clair de lune lorrain.

Très fier de ma qualité de Lorrain annexé, dont jusqu'alors j'avais négligé de me prévaloir, je me vis naturellement conduit à prononcer le nom d'André Theuriet, le délicat poète, qui a écrit, dans le silence de son cabinet de chef de bureau, de si jolies idylles sur les forêts de l'Argonne.

Engagé sur ce terrain, notre dialogue prit une ampleur inattendue. Le poète du *Bleu et du Noir* honorait mon interlocuteur de son amitié. Il ne tenait qu'à moi de marcher sur ses traces. Après avoir plané dans le plein ciel du lyrisme, je pouvais revenir à mes livres de droit et, à l'exemple de

(1) Landange, devenue Landingen, sous la domination allemande, dépend du canton de Lorquin, Cercle de Sarrebourg : le trisaïeul maternel de l'auteur, Joseph Idatte, était, en mars 1747, Maire de Landange. (V. ci-dessus, p. 35.)

Theuriet, me préparer à subir les épreuves qui ouvrent l'accès de l'Administration centrale à Paris. Les élus de ce concours n'ont à regretter ni leur temps ni leur peine. A l'abri de leurs agréables fonctions, sous le regard paternel de leurs chefs, ils donnent libre carrière à leur imagination créatrice. Théâtres, Revues et salons mondains se disputent leurs chefs-d'œuvre. Ces privilégiés ne quittent le ministère que pour entrer à l'Académie ou à la Cour des comptes.

Ce tableau suggestif décida de ma vocation. Je promis au receveur de Saint-Sulpice de me souvenir de ses conseils et, le moment venu, de tout mettre en œuvre pour faire la conquête de Paris.

CHAPITRE V

DE MON PREMIER BUREAU A LA CASERNE DU 107e

Bureau de début : Rieupeyroux. — La beauté du causse. — Un tour de boulevard. — Mise en non-activité. — Deuxième étape : Menigoute. — Rabelais et la joie de vivre. — Fugue à la Rochelle. — Hallucination océanique. — Sous les drapeaux. — Le beau langage des chambrées. — Amitiés régimentaires. — Petite guerre. — Galons de sergent. — Adieux au 107e.

Un matin, en arrivant à la Direction, je trouvai, sur ma table de travail, un pli officiel à mon adresse. C'était l'avis de ma nomination, en qualité de Receveur d'Enregistrement de 6e classe, au bureau de Rieupeyroux, dans l'Aveyron.

Pour un stratège qui méditait la conquête de Paris, je ne choisissais pas, il faut en convenir, la voie la plus directe.

Peu m'importait. Je me sentais heureux de prendre rang dans l'armée laborieuse des receveurs et surtout de voir des pays nouveaux. Sans m'attarder à des commentaires pour le moins oiseux, je bouclai ma malle et, par une claire matinée d'été, je pris, en

gare de Limoges, le train qui devait me déposer à Rodez. Sans protecteurs, sans amis, mais confiant en mon étoile, je voyais, avec allégresse, s'ouvrir devant moi la route hasardeuse de la vie. J'eus toujours la passion de l'inconnu et de l'aventure. Ce qui me charmait surtout dans mon odyssée administrative, c'était de m'enfuir vers des sites inexplorés, d'emplir mes yeux de leur magie changeante, d'enrichir de quelques clichés inédits l'album de mes souvenirs.

J'arrivai, le soir même, à Rodez et, dès le lendemain, je me présentai à mon nouveau directeur, qui me réserva un accueil encourageant. Ce fonctionnaire, d'une imposante stature, à la physionomie franche et énergique, au parler bref, avait toute la prestance d'un officier de cavalerie. D'ailleurs bienveillant, sachant apprécier les laborieux et les modestes, toujours prêt à encourager les bonnes volontés : sa sévérité ne s'exerçait qu'à l'encontre des paresseux et des négligents.

En me remettant mes lettres de service, le Directeur ne me cacha point que Rieupeyroux n'avait rien d'une résidence édénique : triste bourgade, me dit-il, privée de verdure et de sources vives, en qui se synthétise la laideur hostile du causse. Pas de distractions, peu de société : « Vous n'en travaillerez que mieux ! » conclut M. Delmas.

***

Après une accablante journée de voyage par le

steppe qui entoure Rodez de son immensité désolée, je fis mon entrée à Rieupeyroux. Elle n'eut rien de sensationnel.

Mon prédécesseur, qui ne m'attendait pas, me reçut plutôt fraîchement. Cependant la transmission des pouvoirs s'accomplit suivant le rite habituel et, le 8 juillet 1874, j'inaugurai mes fonctions de receveur.

Le bureau d'Enregistrement était installé chez un médecin de la localité dans une vaste pièce, bien aérée. Par les deux fenêtres ouvertes sur la campagne je découvrais un site sévère, qui ne manquait ni de grandeur, ni de pittoresque.

Blotti et comme écrasé sous sa lourde carapace de toitures schisteuses, au fond d'une fauve ravine qui garde encore la trace des dernières convulsions cosmiques, Rieupeyroux n'offre pas à ses habitants la magie des horizons bleus et des fuyantes perspectives. Point de forêt à proximité. Des bouquets d'arbres au ton violent émergent seuls, comme des îlots, de cette terre couleur de sang, qui semble rougeoyer sous l'action du feu intérieur. En face de ma fenêtre, la montagne de la Chapelle dressait fièrement sa pyramide de neuf cents mètres dans un reflet d'incendie. L'ardente lueur ne s'apaisait qu'à la nuit tombante, lorsque le crépuscule répand sur le causse désert sa jonchée de jacinthes et de volubilis. Apre paysage de pierres, où aucune masse de verdure ne contrarie le jeu de la réfraction et dont le riche coloris se dégrade,

d'heure en heure, par toutes les nuances du prisme.

Malgré sa monotonie, ma tâche professionnelle n'avait rien de rebutant. J'excellais, paraît-il, dans ce travail d'analyse juridique auquel se ramènent l'enregistrement des actes et la perception des droits. A travers les débordantes périphrases de la prose notariale, pareil au chasseur qui bat les fourrés, je m'ingéniais à serrer de près et à démasquer les combinaisons des contribuables aux abois. Je ne faisais point de riches captures ; mais je me donnais du mouvement, je tenais ma curiosité en éveil. Vaincre l'ennui, c'était déjà, à mes yeux, un très appréciable résultat.

Les habitants de Rieupeyroux ne s'offensaient point de mon active vigilance. Il jette son feu, disaient-ils d'un air entendu, son zèle se calmera de lui-même. Notaires, huissiers, greffiers et médecins vinrent à moi, la main largement tendue et le visage éclairé d'un bon sourire. Simples, cordiaux, optimistes avec une pointe d'humeur rabelaisienne, ces francs compagnons semblaient s'être donné le mot pour réagir contre mes goûts contemplatifs et m'orienter vers le réel de la vie. Leur petit vin de Cunac, aux tons de rubis, où flambait l'ardeur généreuse des causses jurassiques, expliquait à ces puissants positivistes, mieux qu'une dissertation philosophique, le secret de la grande énigme. On y découvrait sans peine cette « quadruple racine » que Schopenhauer et Hartmann ont vainement cherchée aux gouffres de l'inconscient.

***

Le soir, sous le frémissement des étoiles, je faisais, en compagnie de mon ami, le docteur Cabernac, ce qu'il appelait un tour de boulevard.

Nous prenions le sentier qui contourne l'escarpement de la Chapelle et, au sortir d'une série de lacets, après une escalade laborieuse, nous arrivions au sommet de la butte. Un moulin, qui n'était point, hélas ! celui de la Galette, y profilait sur l'azur ses lourdes ailes immobiles. Là, mon ami Cabernac laissait parler ses souvenirs d'étudiant.

Ancien interne des hôpitaux, il avait exploré, sous toutes ses latitudes, l'océan parisien, rapportant de ce voyage de circumnavigation une riche moisson d'expériences personnelles. Musicien et lettré, il avait fréquenté les caveaux de Montmartre et les cénacles littéraires du quartier latin. Maintes fois, dans le salon éclectique de Nina de Callias, cette charmante Egérie des Parnassiens de 1869, il s'était mêlé au flot des poètes, romanciers, journalistes et politiciens en mal d'arrivisme. Il y avait connu Leconte de Lisle, Valade, Henri Cros et Verlaine. Ses théories littéraires ne s'accordaient point avec les miennes. Non seulement il approuvait les audaces réformatrices du pauvre Lélian, mais encore il ne voulait y voir qu'une timide entrée en matière, une simple préface de la révolution de demain. Et comme je le pressais de préciser sa pensée, il ne me cacha pas que le vers libre, affranchi des grossières

verroteries de la technique traditionnelle, serait le mot d'ordre des aèdes futurs. Réduite à son essence pure, la poésie planera dans les hauteurs du ciel, immatérielle, impondérable et invisible, ne revélant sa présence que par le léger glissement des ses ailes : une émission radio-active, quoi !

Voyant qu'il n'arrivait pas à me convaincre, Cabernac me proposait de faire un peu de musique. De sa voix de fausset il excellait à détailler, avec la virtuosité d'un ténor de café-concert, les chansons ineptes ou narquoises que l'actualité parisienne va ramasser dans le ruisseau. Ces refrains canailles, auxquels semble se mêler un relent de pipes et d'alcool, égrenaient sous les pures étoiles leurs vocalises blasphématrices. Je ne parvenais pas toujours à surmonter mon dégoût et, pour mettre fin à mon supplice, mon ami s'attaquait au répertoire classique. Nous revenions à Rieupeyroux, réglant notre pas sur le rythme des marches triomphales de la *Fille du régiment*, de l'*Etoile du Nord* et de *Tannhaüser*.

Rieupeyroux avait, bien avant Paris, rendu justice à Wagner.



L'automne touchait à sa fin. Le ciel se couvrait de voiles funèbres et le vent glacé du plateau central hurlait dans la vallée pierreuse.

Je n'envisageais pas sans effroi une saison d'hiver dans cette Sibérie, quel que fût l'attrait de la bête

hombrée et des variations mélodiques du docteur Cabernac.

N'ayant pas encore droit à mon changement, je me fis mettre en non-activité, sous prétexte de pousser plus à fond mes études de droit.

Après une longue année d'absence, il me fut doux de revenir à Marval et, surtout, de revoir ma sœur bien-aimée.

L'hiver m'y avait devancé. Sur les prés et les bois la neige répandait lentement son duvet de cygne. Vêtue de cette hermine éblouissante, la campagne limousine, d'ordinaire sombre et tragique, rayonnait d'une beauté surnaturelle. On eût dit un site lunaire, immobile, muet, d'une teinte morte de vieil argent, que trouaient, çà et là, de brusques éclats de lumière.

Ne me sentant pas le courage d'affronter cette solitude boréale, je me bornais à l'admirer derrière ma fenêtre, à proximité de la cheminée où riait un feu de bois. Désœuvré avec délices, je partageais mon temps entre la fréquentation des poètes, la musique et la songerie. Je rendais à l'imagination la place usurpée momentanément par la statistique et l'économie politique. L'homme d'action, le philosophe positiviste d'antan s'effacèrent devant le créateur de chimères.

Rêver est un besoin de mon âme. Une fois de plus, je fis voile vers les îles d'or de l'irréel.

Dès qu'elle se trouvait en règle avec ses devoirs de surintendante de la maison, ma sœur venait me

rejoindre pour reprendre notre dialogue inachevé de la veille. Elle était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son esprit. Tendre et ironique, incertaine entre la raillerie et l'enthousiame, elle savait, d'un mot, exalter les choses les plus humbles ou ridiculiser les idoles consacrées par la sottise des foules.

Ma sœur s'était trompée de siècle. Je me la représentais volontiers assise dans la célèbre chambre bleue, entre l'incomparable Arthénice et Julie d'Angennes, donnant la réplique à Segrais, Voiture et Benserade.

Trop intellectuelle pour verser dans le romantisme, elle vouait à Chateaubriand une inimitié particulière. A ce faux désespéré elle ne pouvait pardonner ni son mysticisme théâtral, ni ses descriptions grandiloquentes de contrées qu'il n'avait jamais visitées. Elle ne voyait en lui qu'un imitateur d'Young, d'Hervey et autres romanciers anglais dont les traductions de Le Tourneur avaient popularisé en France, vers le milieu du XVIIIe siècle, les ennuyeuses déclamations. On retrouverait sans peine, me disait-elle, dans les *Funérailles d'Arabert* du poète Jerningham la source de cette mélancolie que René a si largement épanchée dans son œuvre.

Et, sans égard à mes protestations, ma sœur affirmait que Chateaubriand aurait dû écrire, au frontispice de ses romans, ces mots comme sous-titre : « Invitation au sommeil ».

Mon père intervenait parfois dans le tumulte de

nos improvisations ; mais nous avions bientôt fait de le mettre en fuite par l'exubérante fantaisie de nos propos, si éloignés du sobre style notarial.



J'attendis la fin de cet hiver de 1874, pour solliciter mon rappel à l'activité.

Les hirondelles annonçaient le retour du printemps lorsque l'Administration me notifia ma nomination de receveur au bureau de Menigoute, dans les Deux-Sèvres.

Menigoute est une des plus riantes bourgades de la Gâtine. J'y arrivai, aux premiers jours du printemps. Déjà, de toutes parts, montait la chanson des feuilles et des ailes et les massifs d'arbres fruitiers frémissaient sous la neige de leurs fleurs.

Une féerique chapelle collégiale, aux délicates dentelles gothiques, réveilla mes instincts d'archéologue. Dans la lecture de ce poème de pierre, je viendrais parfois, entre deux séances d'Enregistrement, oublier la fuite des heures. Mais je n'eus pas besoin de ce dérivatif pour pardonner à mes fonctions de receveur.

Installé sur la place de Menigoute, dans l'ombre mouvante d'une allée de platanes, emplie, du matin au soir, de parfums, de reflets et de murmures, mon bureau me conquit immédiatement. C'était un délicieux cabinet de travail. J'exilai, dans un couloir adjacent, les archives impures de l'Enregistrement et, à la place qu'elles laissaient vacante, j'ali-

gnai pieusement les volumes dépareillée qui me suivaient dans mes voyages. Baudelaire, Verlaine, Edgar Poe, Henri Heine et Shakespeare furent préposés à la surveillance de ma caisse. Avec de tels collaborateurs ma tâche journalière se dégageait de ses ombres professionnelles, pour s'auréoler d'un reflet d'infini. Rien ne m'était plus doux que de m'isoler dans ce discret asile dont nul contribuable ne troublait, à partir de midi, le religieux recueillement.

Je ne sortais guère de ma retraite que pour descendre vers les prairies onduleuses et coupées de haies vives où la Vonne serpente, presque immobile, entre ses deux rives herbues. Ce paysage idyllique, où la verdure, l'eau et la lumière fondent harmonieusement leurs nuances, aurait tenté le pinceau de Corot ou de Millet. J'en rapportais toujours une vivifiante impression de paix et de sérénité.

Lorsque le temps ne se prêtait pas aux excursions et que l'averse, chassée par le vent de l'ouest, crépitait sur ma fenêtre, j'ouvrais ma bibliothèque, pour m'entretenir avec le poète aimé. De plus en plus je délaissais mes études juridiques, fermant les yeux à la splendeur aveuglante du style administratif. Au plus léger battement d'ailes d'une strophe aérienne, je repoussais mes livres de droit, je congédiais Demolombe, et l'imagination rentrait en scène, avec Clélia Conti, Aziyadé et Ligéia, mes trois compagnes préférées.

J'étais, d'ailleurs, largement éclectique dans le choix des confidents de ma pensée.

Tout en réservant ma prédilection aux lyriques qui planent dans les hauteurs de l'absolu, j'avais inscrit Rabelais sur la liste de mes amis intellectuels. Lorsque les cantilènes des *Fleurs du Mal* gémissaient trop douloureusement dans mon âme, je demandais à la lecture de Gargantua et de Pantagruel le calme qui m'avait fui. En dépit de ses bouffonneries et de ses obscénités immodérées, j'aimais cette langue savoureuse et robuste, chargée de toute la sève généreuse de notre terroir gaulois, venue jusqu'à nous à peine vieillie. Tout me délectait en Rabelais : sa verve jaillissante, sa puissance satirique, son optimisme philosophique, même son idéal politique et social. Volontiers je me serais retiré, à la suite de Jean des Entommeures, dans cette aristocratique abbaye de Thélème où, sous l'égide d'un bon tyran, l'élite pourra, loin des foules grossières, se hausser à la contemplation de l'incorruptible beauté.

La fréquentation de Rabelais exerça sur le cours de mes idées une heureuse influence. Elle me libéra de l'hallucination romantique. Les dernières ombres de cette fantasmagorie littéraire s'effacèrent de mon esprit, sous le clair regard du curé de Meudon, comme la brume aux feux du matin.

Je m'habituai, dès lors, à contempler sans émoi ni vaine colère le spectacle mouvant de la vie. Certes, je n'ignorais pas que ce drame s'achève plus

souvent dans les larmes que dans le rire. Mais, sans me voiler le côté sombre de l'existence, l'optimisme rabelaisien enveloppait cette tragédie de sa lueur dorée; sous son action fortifiante, mes doutes, mes angoisses, mes blasphèmes contre la destinée se tournaient, par degrés, en un hymne à la vie.

Mon séjour à Menigoute fut, à ce point de vue, une vraie cure intellectuelle.

***

Un jour vint cependant où, malgré le charme de cette vie de dilettante, je me sentis à l'étroit dans mon abbaye de Thélème.

Je n'avais pas encore vu la mer, sauf dans les estampes où elle apparaît comme figée en une série de lignes parallèles et immobiles. La poésie des infinis océaniques restait pour moi lettre morte. Aussi me tardait-il de saluer l'immensité mouvante, de perdre ma faible voix dans le chœur des vents et des flots.

L'océan est à quelques heures de Menigoute. Après avoir mis en règle mes paperasses et prévenu mon Directeur, qui m'engagea paternellement à ne pas faire de folies, je pris à Niort un billet d'aller et retour pour La Rochelle.

La nuit tombait quand j'arrivai à la Rochelle sous un ciel d'orage. Tout sommeillait déjà dans cette ville fantomatique, enveloppée d'ombre et de silence. De rares réverbères projetaient une lueur

rouge et clignotante sur les bassins à flot situés entre la gare et le port d'échouage. Partout une senteur accablante de goudron, de charbon et de marée. Ma curiosité impatiente était déçue. Au lieu du glorieux miroir où transparaît la pure floraison des étoiles j'avais devant moi une lagune morte, aux eaux noires et huileuses, d'où s'exhalait, par intervalles, un râle sourd, pareil à la respiration d'un monstre endormi.

C'était donc là cette tragédie de la mer que tous les poètes ont chantée, de Camoëns à Byron ! Avec un haussement d'épaules, je rentrai à l'hôtel, renvoyant à une heure plus propice la suite de mes opérations.

Le lendemain, dès l'aube, je repris mon excursion. Franchissant les écluses qui séparent les bassins de l'avant-port, je me dirigeai vers la tour Saint-Nicolas, dressée toute blanche sous sa couronne de créneaux, au seuil de la haute mer, comme pour commander le jeu des marées et surveiller l'approche de la tempête. La jetée qui, du pied de cette tour, projette vers le large sa tentacule géante, m'offrait, à l'abri d'un clair rideau de tamaris, un observatoire incomparable.

Après bien des années, mon esprit garde encore l'éblouissement de cette vision.

Précédée d'un souffle léger, la mer infinie venait vers moi des profondeurs de l'ouest, à peine frémissante sous sa robe somptueuse. Une teinte de fleur de pêcher errait sur l'abîme, et, dans les loin-

tains violets où se perdait la jetée, les barques de pêche ouvraient leurs ailes dorées, comme un vol de mouettes. Aucun bruit, aucune voix ne troublait cette solitude, sauf le friselis de la houle montante. Mais, même en cette heure d'apaisement, la vague alanguie obéissait à son rythme sacré. J'avais enfin devant moi la mer innombrable, l'antique berceuse, grave dans son sourire et folle en sa fureur, qui emporte en son éternel cantique la plainte de l'humanité.

Au plus fort de ma contemplation, une main se posa sur mon épaule. Je me retournai et quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître mon ami Jules Fournieux ! Il n'avait point changé ; son visage au profil napoléonien rayonnait toujours d'énergie et d'intelligence. Entré, depuis mon départ de Limoges, dans l'administration des Contributions indirectes, il débutait à la Rochelle.

Charmé de cette rencontre inespérée, je retardai de quelques heures mon retour à Menigoute. Guidé par mon ami, j'explorai toute la côte océanique, depuis la promenade ombreuse du Mail jusqu'aux escarpements qui surplombent la digue de Richelieu. Mais la mer, indifférente à mon secret désir, dormait sous son voile d'azur, déroulant ses lentes volutes avec un léger froissement d'étoffe de soie. Un instant, au souffle d'une brise plus forte, je crus que les puissances de l'abîme allaient surgir de leur sommeil. Les verts et les rouges du couchant s'exaspéraient ; un lac de sang, aux durs éclats,

envahissait les abords de la plage. Etait-ce le prélude de la ruée des vagues et des nuées? L'ordonnateur de la tempête se préparait-il à secouer sur le gouffre ses frénétiques oriflammes ?

Cette joie me fut refusée. Le jour acheva doucement son agonie dans son manteau de feu.

Il était écrit que la féerie des éclairs et des écumes ne me serait pas encore révélée.

Je n'en revins pas moins à Menigoute l'âme illuminée de ma vision incomplète, heureux d'avoir respiré le souffle de l'infini, la rumeur des écluses, la senteur poivrée des algues et des christes-marines. Le clapotement de la houle contre les jetées se prolongeait dans ma pensée comme une phrase musicale. Il est tout naturel que l'imagination d'un Fromentin et d'un Bouguereau se soit éveillée dans cette antique cité Rochelaise qui, du haut de ses remparts gazonnés, contemple la magie changeante des plaines océaniques. Et, dans la fougue de mon enthousiasme, j'inscrivis cette Venise occidentale au nombre des étapes futures de ma carrière administrative.

Je me promis d'y revenir, un jour, en qualité de Directeur départemental.

***

En attendant la réalisation de ce vœu, je dus, pour la seconde fois, interrompre ma fonction de Receveur.

Le sursis que l'autorité militaire m'avait accordé pour faire mes études de droit touchait à sa fin. L'heure était venue de souscrire mon engagement conditionnel d'un an et de quitter le bureau pour la caserne. L'Administration, toujours maternelle, me réinscrivit sur les contrôles de la non-activité et, en novembre 1875, je partis de Menigoute pour rejoindre, à Angoulême, le 107e régiment d'infanterie, auquel j'étais affecté.

Ce changement de situation s'accordait avec mon humeur aventureuse et mon patriotisme. A peine remise de ses blessures, la France se voyait menacée d'une nouvelle agression. L'Allemagne, qui ne nous pardonnait pas la promptitude de notre relèvement, préparait, dans l'ombre, une attaque brusquée contre nos frontières. Au moment où l'horizon se chargeait de ces lourdes nuées, j'étais fier d'être appelé à remplir mon devoir de soldat et je franchis, sans le moindre regret, la grille de la caserne Saint-Roch où, désormais, devait évoluer ma destinée.

Après un bref colloque avec l'adjudant de semaine, je fus conduit au magasin d'habillement pour subir le cérémonial laborieux de l'essayage et de l'immatriculation. En moins d'un quart d'heure ma métamorphose fut accomplie. Me voilà en pantalon rouge, l'ample capote bleue serrée autour de la taille, par le ceinturon, avec les deux plis réglementaires, le képi crânement incliné sur l'oreille et la moustache conquérante. Dès cet instant, je

me sentis lié, corps et âme, à mes nouveaux devoirs.

Mon régiment, qui revenait d'Afrique, se composait d'éléments quelque peu disparates. Des Parisiens blagueurs et ironiques, indisciplinés, mais débrouillards, y coudoyaient des Corses peu sociables. Des Gascons du Gers et du Lot, aux gestes de ténors et à la voix accentuée, s'y rencontraient à côté d'habitants du Pas-de-Calais, flegmatiques et sentencieux. Enfin, brochant sur le tout, un groupe de vieux rengagés, de briscards à l'impériale rébarbative, ajoutait à cet ensemble sa note pittoresque.

Malgré la diversité de ses origines, ce monde bariolé vivait en bonne intelligence sous l'autorité du colonel Béhague. Entre gradés et soldats régnaient une confiance et une harmonie, sans doute exemptes de toute familiarité, mais prenant leur source dans des sentiments d'estime et d'affection réciproques. Le 107e d'infanterie formait vraiment une famille, animée d'un même esprit, bien dans la main de ses chefs et prête à marcher au premier signal.

Répartis entre les compagnies du régiment au point de vue du service général, les engagés conditionnels de 1875 formaient un peloton spécial d'instruction, sous les ordres du capitaine Helloy, assisté de deux lieutenants et de plusieurs sous-officiers d'élite. Grand, sec, maigre, tout d'une pièce, le visage osseux, avec sa longue moustache blonde, sa voix métallique, son geste saccadé, le capitaine ins-

tructeur évoquait l'image du héros de Cervantès. Dans ses yeux gris, aux durs reflets, erraient alternativement les mirages d'un rêve lointain et les brusques éclats d'une volonté tendue vers l'action immédiate.

Dès le point du jour, au chant du clairon, nous descendions dans la cour de la caserne pour répondre à l'appel et appliquer, sur le terrain, la théorie de l'école du soldat. Le terrible regard du capitaine, froid et incisif comme la lame de son sabre, s'attachait à tous nos mouvements. Dans nos exercices, quels qu'ils fussent, la précision mécanique, l'automatisme étaient de rigueur. Cette discipline physique eut bientôt fait de redresser ma taille, d'élargir ma poitrine, d'accélérer mon allure; elle m'apprit à porter haut la tête et à écarter, par mon air décidé ou même par un vigoureux coup de coude, le passant croisé sur le trottoir. Un tel résultat n'est pas de ceux qu'on dédaigne. La rudesse militaire à laquelle je m'entraînais ainsi, cet art d'intimider et, au besoin, de bousculer son adversaire reçoit journellement dans la vie civile d'intéressantes applications.

La journée se terminait par une manœuvre sur la claire et vaste esplanade du champ de mars devant les grilles de la caserne. Une ou deux fois par semaine, cet exercice était remplacé par une marche militaire à travers la banlieue d'Angoulême. Clairons en tête, le régiment défilait, jusqu'à cinq heures, sur les routes poudreuses qui descendent vers

les vallées de la Charente et de l'Anguienne Sac au dos, notre lourd chassepot sur l'épaule droite, blancs de poussière et fumants de sueur, nous marchions, d'un pas alerte et cadencé, sans trop nous inquiéter du nombre des kilomètres, heureux de cette saine fatigue qui fouettait le sang de nos veines et dilatait nos poumons.

Quelquefois, pourtant, nous rentrions à la caserne, fourbus, les pieds meurtris, hypnotisés par une idée fixe, celle de nous laisser tomber sur notre couchette pour y dormir d'un sommeil de plomb. Mais, à peine arrivés, brusquement, comme par miracle, nous sentions se raviver notre vitalité défaillante. En un tour de main, la tenue était rectifiée. Shako en tête, gantés de blanc, la capote strictement ajustée, nous franchissions, impeccables, la porte de la caserne, sous le regard inquisiteur de l'adjudant de semaine. Et, comme une promenade dans les rues désertes d'Angoulême manque de charme, même sous la lueur des étoiles, nous passions au restaurant, puis dans les brasseries et au café-concert, les dernières heures de notre scénario journalier. Une fraîche bière de Munich emportait notre lassitude dans les flots de sa mousse ambrée.

Ajouterai-je que de jolies divettes, d'humeur peu farouche, nous encourageaient, par leurs œillades, à narguer la mélancolie et à jouir de la minute éphémère ? Auprès de ces cigales errantes, descendues pour la plupart de la butte Montmartre, les engagés

conditionnels se reposaient volontiers, à la manière des héros antiques, des fatigues du noble métier des armes. Mais.... chut !



Il est de bon ton, dans certains milieux, de décrier la dégradante promiscuité régimentaire et ce fut là, dans les premiers jours de mon incorporation, mon appréhension dominante. Avec mon éducation de plante de serre chaude pourrais-je me plier jamais aux grossièretés de la caserne ?

A ma grande surprise, je reconnus bientôt qu'il n'y avait rien de fondé dans cette inquiétude. Certes, les pioupious du 107e ne parlaient pas le langage des conférenciers à la mode ; leur argot, fleuri de gauloiseries, aurait scandalisé les belles madames de nos salons mondains. Mais, faut-il l'avouer ? Cette langue, franche et savoureuse, me plaisait par sa hardiesse même. Les facéties de la chambrée, assaisonnées de gros sel et dénuées de pruderie, achevèrent la guérison déjà commencée par Rabelais.

Dans la famille militaire, tout est — du moins je me l'imagine — droiture et irréductible loyauté. Les rivalités jalouses qui travaillent les organismes civils sont ici, paraît-il, chose inconnue. Aussi les amitiés formées à l'ombre du drapeau sont-elles d'une qualité et d'une trempe exceptionnelles. Pures de tout mobile intéressé, fondées sur la seule affinité des caractères, elles résistent à l'épreuve du

temps. Pour ma part, je reste fidèle à ceux de mes camarades de rang dont je sentis alors le cœur battre à l'unisson du mien.

Dans cette galerie d'amis dispersés, mais toujours proches de ma pensée, la première place revient à Charles Prévôt, qui marchait coude à coude avec moi, dans nos exercices et nos manœuvres. Fils d'un honorable négociant de Limoges, Prévôt avait du sang lorrain dans les veines. Son père était né à Nomény, à deux pas de la frontière, sur le coteau qui domine la Seille, non loin de Landange, patrie de mon aïeule maternelle.

Probité intransigeante, exquise délicatesse, telles étaient les lignes directrices de la personnalité de Charles Prévôt. Intraitable sur les questions de principe, rebelle à toute habileté que sa conscience eût désavouée, mon ami n'avait pourtant rien d'un censeur farouche ou d'un philosophe désabusé. Joyeux compagnon au sourire clair, il ne se refusait nullement aux réalités savoureuses de la vie. Avec cela très cocardier, le premier à endosser sa capote et à boucler son ceinturon, lorsque, dans la cour noyée d'ombre, sonnait le chant de flamme du clairon. Je me reprocherais d'omettre dans cette rapide esquisse les goûts littéraires de mon ami. Son *Historique du 95e territorial d'infanterie*, paru quelques années plus tard, mérite, par la sûreté de ses informations, la clarté et la précision élégante du style, d'être proposée comme modèle aux historiographes de notre armée. C'est une œuvre qui res-

tera ; elle honore tout à la fois le talent d'écrivain et le chaud patriotisme de mon ancien camarade Prévot.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis notre incorporation au 107e lorsque nous fûmes, l'un et l'autre, par une rayonnante journée de mai, promus au grade de caporal. Les gros galons de laine rouge cousus aux manches de nos vareuses étaient, je l'accorde, peu esthétiques; ils n'en resplendissaient pas moins, à nos yeux, d'une indicible beauté. Première étape vers la conquête du bâton de maréchal.

Alternativement caporaux de semaine, d'ordinaire ou de consigne, nous rivalisions d'entrain dans les corvées que comportent l'entretien d'un régiment et la toilette de sa caserne. Avec une gravité olympienne, quand sonnait l'heure de la soupe, je présidais au rassemblement des gamelles devant la porte de la cuisine, tandis que, de son côté, Prévôt activait, de la voix et du geste, le nettoyage de la cour du quartier.

Rien, dans ces vulgaires incidents, ne rebutait notre courage. Le pur sourire de la Patrie magnifiait nos tâches les plus humbles.



La saison des grandes manœuvres approchait. Tous les matins, dans la fraîcheur de l'aube, nous nous rendions, à deux kilomètres d'Angoulême, sur

le plateau jurassique des Chaumes de Crage, pour y répéter le thème de nos batailles imaginaires. Ce n'étaient que déploiements en tirailleurs, assauts par vagues successives, bonds rapides, défilements derrière les obstacles, puis l'apothéose de la charge à la baïonnette, éperdue, furieuse, dans une rafale de hurlements. Les commandements nécessaires à l'exécution de la manœuvre incombaient, à tour de rôle, aux engagés conditionnels; les caporaux, métamorphosés en lieutenants, entraînaient leurs sections à l'attaque de la position ennemie. Pour accentuer l'illusion et aussi la confusion, des cordeaux tenus par deux hommes figuraient le front des unités absentes. Il leur arrivait souvent, à notre grande joie, de s'enchevêtrer les uns dans les autres, à tel point que le capitaine Helloy, ne s'y reconnaissant plus, se voyait contraint de rompre le combat et de faire sonner le rassemblement.

Cette période de mon volontariat, en m'offrant une image réduite de la guerre, exaltait mon instinct le plus intime. J'aurais voulu passer de la fiction à la réalité. Quand donc se lèverait-elle, sur notre frontière de l'Est, la revanche réparatrice ? En attendant cette heure, ne devais-je pas rester au régiment, me réengager pour cinq ans, en un mot, chercher ma voie dans le métier des armes ?

Ces questions me laissaient perplexe et mon trouble s'accrut, lorsque, à la suite de l'examen de fin d'année, je fus promu sergent, avec mon ami Prévôt.

Le capitaine Helloy, à qui je m'en ouvris, me conseilla paternellement de renoncer à mon projet. Tout en accordant que j'avais des chances d'atteindre au grade d'officier, il ne me cacha point que je rencontrerais toujours, en travers de ma route, les concurrents issus de la Polytechnique ou de Saint-Cyr. Certes, l'intrépidité, la volonté et l'intelligence ont raison de bien des obstacles, mais, dans le militaire autant que dans le civil, ces précieuses qualités ne donnent tous leurs fruits qu'à l'abri d'une protection influente : là comme ailleurs, il faut du piston pour avancer.

— Vous n'ignorez pas, conclut mon excellent chef, que Bonaparte attendit, pour sortir de l'ombre, que la belle Mme Tallien l'eût désigné, du bout de son éventail, à Barras et à Fréron. Restez dans l'Enregistrement et ne grossissez pas le nombre des traîneurs de sabre ! La plume est une épée à qui sait s'en servir. Si vous aimez l'ivresse de la lutte, vous pourrez, dans l'administration comme dans l'armée, affirmer votre humeur combattive et marcher contre l'ennemi.

Déconcerté par cette sortie imprévue, je renonçai aux perspectives illimitées que m'ouvraient mes galons de sergent.

Le jour du départ était venu. Dans une dernière revue, le colonel Béhague nous fit ses adieux au nom du régiment, dont nous avions partagé la vie et les travaux. Une fois encore, notre peloton défile devant nos chefs, de son pas le plus alerte.

Nos armes sont réintégrées au magasin, les feuilles de route délivrées. Les mains se tendent, les adieux se croisent. Un salut militaire à l'adjudant et au sergent qui gardent la porte du quartier. Et me voilà rendu à la vie civile, heureux de ma liberté reconquise, mais emportant du 107e un souvenir ému, presque reconnaissant.

Rien ne saurait effacer la pure lumière que mon année de volontariat a projetée sur ma route parfois assombrie. J'ai gardé la passion de l'armée, refuge des fortes vertus qui sont dans le sang de notre race et qui, momentanément déprimées, renaîtront plus vivaces que jamais, à l'heure marquée par le destin.

CHAPITRE VI

SOUS L'ÉGIDE DE CLÉMENCE ISAURE

DE BORDEAUX A PARIS

Bureau de La Barthe-de-Neste. — Enchantement de la montagne. — Intervention de Clémence Isaure. — Rédacteur à Bordeaux. — Les soirées du Directeur. — Sonnet subversif : Ollé ! Ollé ! — Francis Jammes enfant. — Fête du printemps et de l'amour à Bussière-Badil. — Concours pour la Direction générale. — En marche vers Paris.

Ma sœur n'attendait, pour se marier, que mon retour du régiment. Son fiancé, qui appartenait à la docte corporation de la basoche, avait été agréé par mon père en la double qualité de gendre et de successeur. La douce compagne de mon enfance, qui semblait destinée par son esprit aux jeux intellectuels de l'hôtel de Rambouillet, se résigna à chercher sa voie dans le notariat, comme moi dans l'Enregistrement. Se contenter de l'à peu près, adapter ses rêves les plus généreux aux exigences de la réalité, n'est-ce pas tout le secret de la science du bonheur ?

Quelques jours après la célébration de cette fête, je reçus de mon administration un ordre de

service me rappelant à l'activité, au titre de Receveur de 5e classe, à La Barthe-de-Neste, dans les Pyrénées.

Cette nomination m'éloignait du nid familial; mais elle n'en fut pas moins accueillie avec joie. J'étais blasé sur la farouche beauté des châtaigneraies limousines. Entre les deux tours qui gardent l'entrée du port de la Rochelle, la mer lumineuse m'était apparue. Seule, la montagne, ceinte de forêts, de glaciers et de torrents, m'offrait encore l'attrait de l'inconnu.

Je hâtai mes préparatifs de départ et, la veille de Noël, par une journée blanche de neige, je pris l'express d'Agen, première étape de mon voyage. Je ne me séparai point de ma sœur sans un serrement de cœur. Avec elle, je laissais à Marval la meilleure partie de moi-même, le clair sourire des jeunes ans, l'immatériel glissement d'ailes des songeries enfantines. Notre baiser d'adieu fut mouillé de larmes. Je compris que le livre dont nous avions tourné ensemble les premiers feuillets se fermait pour jamais.

Cette vague de tristesse glissa sur mon âme, sans s'y arrêter. A mesure que le train m'emportait vers les régions ensoleillées du midi, je sentais se réaliser l'accord harmonieux de ma joie et de ma souffrance. Les brunes languedociennes, à la peau mate et aux doux yeux, entrevues de la portière de mon wagon, m'attestaient que l'heure n'était pas encore venue de renoncer à la beauté

de vivre. J'aurais volontiers ralenti mon voyage, pour franchir le seuil des mas agenais et saluer cette troublante *Françonnette* que Jasmin a si délicatement idéalisée. Mais je ne fis à Agen qu'une halte à peine suffisante pour me permettre une rapide excursion dans le vallon de Vérone où, à l'exemple de Scaliger, le poète des *Papillotes* aimait à se retirer.

J'arrivai à La Barthe dans la nuit. Sous le ciel fleuri d'étoiles, les montagnes développaient confusément leurs masses sombres. Drapé d'un impénétrable manteau de ténèbres, le pic du Midi se refusait à mon admiration. Mais, le lendemain, au premier signal de l'aube, je courus à la fenêtre de ma chambre à coucher, pour surprendre le réveil des Pyrénées.

Mon attente ne fut point trompée. Jamais plus grandiose tableau ne s'était offert à ma vue. Entre deux lignes de sommets aux puissantes assises, la vallée d'Aure ouvrait, devant moi, sa trouée lumineuse, laissant entrevoir, par cette échappée, les silhouettes bleues, presque diaphanes, des cimes lointaines qui s'échelonnent sur la frontière. A droite, surgissant d'un seul bloc au-dessus des escarpements chaotiques qui lui servent de piédestal, le pic du Midi, vêtu de neige immaculée, profilait sa pyramide vertigineuse. Vivement éclairé par les feux de l'aurore, le colosse étincelait dans l'immensité bleue, nimbé de pourpre et d'or, dans sa sauvage et inaccessible beauté.



C'est dans ce cadre merveilleux que la bourgade de La Barthe, bercée par la chanson de la Neste écumeuse, poursuit le cours de ses paisibles destinées. Les maisons n'y sont point agglomérées au mépris des lois de l'hygiène ; elles se distribuent en trois îlots distincts, séparés par de larges étendues de jardins et de prairies.

Mon bureau était agréablement installé dans le quartier de Mour, sur les premières déclivités du plateau de Lannemezan, à l'orée du canal de la Neste. De ma chambre, je dominais, comme d'un observatoire, le panorama de la montagne, aux aspects changeants et aux teintes chatoyantes. C'est surtout du haut du promontoire de Lannemezan, près des sources de la Baïse, que je voyais se développer ce tableau, dans sa tragique grandeur. Rangés en bataille, sous leur armure d'acier, les pics alignaient de l'ouest à l'est leur armée formidable. On eût dit une mer ameutée par la tempête et roulant vers l'extrême horizon ses vagues déchaînées.

Cette scène sublime, que je ne me lassais pas de contempler, s'adoucit, au retour du printemps. Sous la tiède haleine de mai, les sources, grossies par la fonte des neiges, chantèrent aux creux des gorges. Laissant tomber leur manteau d'hermine, les montagnes déployèrent leurs vivantes houles de

verdure. Seuls, de loin en loin, quelques sommets, inaccessibles à la magie du renouveau, dressaient un front casqué d'argent. Le pic du Midi était de ce nombre. Sa géante silhouette gardait sa blancheur impolluée et presque irréelle.

Bien qu'elle fût isolée du monde par le rempart de ses montagnes, La Barthe n'était point à l'abri des orages politiques. L'incident parlementaire du seize mai y eut sa répercussion. Mais ce fait divers, dont j'aurais pu m'alarmer, n'exerça aucune influence fâcheuse sur mon avenir administratif. Au moment même où certaines personnalités, dont je refusais de subir les directions, me menaçaient du froncement de leur sourcil olympien, je me vis appelé à franchir le premier échelon des grandeurs bureaucratiques. Et ce résultat, je le dus, moins à mon faible mérite professionnel qu'à la Poésie, toujours adorée dans le sanctuaire de ma pensée.

La Muse vint elle-même me prendre par la main pour me diriger, divine Ariane, dans le dédale de l'avancement hiérarchique.

Le hasard ayant mis sous mes yeux le programme de la fête de Jeux-Floraux de Toulouse, je m'étais décidé à tenter la chance du concours, par l'envoi au secrétariat de l'Académie d'une ode à Camoëns. Dans une suite de strophes où errait le grand souffle de l'océan austral, j'évoquais la physionomie tourmentée du poète des *Lusiades*, emportant avec lui, de rivage en rivage, le mal de

l'infini et ne revenant dans sa patrie que pour mourir à l'hôpital :

Le malheur a toujours couronné le génie !
L'hôpital étouffa ta brûlante agonie ;
On dit qu'au bord du grand sommeil, sentant venir
L'ombre à travers l'ardent mirage de la fièvre,
Tu laissas errer sur ta lèvre
Un chant qui s'éteignit dans ton dernier soupir.

Pour qui ce large andante, à cette heure incertaine
Où tes jours écoulés, comme une mer lointaine,
Devant ton œil terni refluaient tour à tour ?
Etait-ce un long adieu de ton âme brisée
A la mystique fiancée
Qui, seule, t'enivra de son fatal amour ?

Pour qui ce dernier cri de l'âme qui s'envole,
Toi de tous méprisé, toi que rien ne console,
Toi qu'ils auront laissé souffrir et mourir seul,
Toi l'éternel jouet d'un éternel orage,
Toi qui ne laisses en otage
Que ton génie, hélas ! pour payer ton linceul !

Mais ta gloire a vécu ; dans ton ciel solitaire,
Tu règnes, dédaigneux des bruits de cette terre ;
Qui pourrait affronter ton farouche océan ?
Nouvel Adamastor, roi d'une autre tempête,
Ton ombre immense se projette
Sur les flots du passé, jusqu'à nous, O géant !

L'ode dont nous détachons ces quelques strophes fut agréée par Clémence Isaure. La reine du gai-savoir me décerna un souci d'argent. Mon opuscule, tiré à part, eut un succès inespéré. Les quotidiens de Bordeaux lui consacrèrent des lignes élogieuses en bonne place et André Theuriet me remercia, en termes affectueux, de l'exemplaire que je lui avais dédié.

Theuriet n'ajoutait pas et j'ai appris depuis que, armé de mon ode, il s'était rendu chez le chef du Personnel de l'Administration pour recommander ma candidature au poste de Rédacteur près d'une direction. Précisément une vacance dans le cadre des Rédacteurs venait de se produire à Bordeaux. Le titulaire de cette Direction crut devoir faire le voyage de Paris pour consulter, dans le cabinet du chef du Personnel, la liste des candidats en présence. Mon nom fut prononcé. Il paraît que le Directeur de Bordeaux, un peu défiant, réclamait quelques références sur mon aptitude à discuter les problèmes juridiques en un style sobre, précis, clair et méthodique : « Mais c'est un poète ! se serait récrié le chef du Personnel ; un lauréat des Jeux-Floraux, sacré par Clémence Isaure. Après avoir chanté le géant Adamastor, roi des ondes sauvages, il saura, n'en doutons pas, célébrer dignement le sombre génie de la Fiscalité ! »

Peu de jours après cet entretien, je reçus du Directeur de Bordeaux une lettre qui, malgré sa sécheresse, fit battre mon cœur éperdument : « Demandez de suite un congé, Monsieur, pour vous présenter devant moi et accomplir, sous mon autorité immédiate, votre stage préparatoire aux fonctions de Rédacteur. »

***

Non sans regret je dis adieu à ce cirque de montagnes, où les premières chutes de neige blan-

chissaient déjà quelques sommets. L'année passée à La Barthe s'était enfuie avec la rapidité d'un songe. De cette cure d'altitude je revenais les muscles plus forts, la volonté moins instable. L'énergie, la persévérance, le sens pratique, telles seraient désormais, me disais-je, les lignes directrices de mon programme d'action.

Le Directeur de Bordeaux m'accueillit avec condescendance. Après m'avoir fait remarquer que sa direction était une des premières de France, il me soumit à un interrogatoire serré sur ma famille, mon origine, mes ressources personnelles, mes études de droit et mes travaux littéraires. Il avait la plus grande estime pour les poètes. Les *Saisons* de M. de Saint-Lambert et les *Epîtres* de M. de Fontanes résumaient, à ses yeux, l'essence du lyrisme. Mais, tout en m'engageant à marcher, dans la mesure de mes modestes moyens, sur les traces de ces sublimes poètes, il ne me cacha point que j'aurais rarement, dans mes fonctions de Rédacteur, l'occasion de recevoir la visite de la Muse.

Comme entrée en matière, mon chef me remit le dossier d'une instance devant le tribunal, en m'invitant à consacrer ma soirée à l'élaboration du mémoire contenant l'exposé des moyens de l'Administration et la réfutation de la thèse adverse: « L'essentiel, me dit-il avec un bon sourire, est d'être précis et lumineux, de poser les principes et de faire rayonner les conséquences. Sachez

organiser la poussière des arguments autour des axiomes juridiques, qui jouent le rôle de centres d'attraction. En un mot, que votre travail soit digne d'être inséré dans les annales de Dalloz. Allez ! »

Rentré à l'hôtel, je me préparais, après un frugal repas, à étudier le dossier que m'avait confié mon nouveau Directeur, lorsque trois coups furent discrètement frappés à ma porte. C'était un de mes camarades de promotion, le contrôleur Gérard, qui venait me souhaiter la bienvenue. Nous sortîmes ensemble et cette promenade, qui devait se limiter à la durée d'une cigarette, nous conduisit au Grand-Théâtre. On y jouait l'*Africaine* et cette musique, d'un accent si profond, me plongea dans un ravissement indicible. Les phrases mélodiques de cette œuvre grandiose, orchestrée par la rumeur des vagues océaniques, m'apportaient le commentaire musical de mon ode à Camoëns.

Minuit sonnait quand je revins à l'hôtel et c'est en murmurant l'air du mancenillier que je m'attaquai au redoutable dossier qui, sur l'angle de la table, attendait mon retour. Heureusement, la question n'était pas d'une complexité exceptionnelle. Je me fis un jeu de dégager, dans une large vue doctrinale, les sommets dominants de ma thèse, d'appliquer les principes aux faits de la cause et, chemin faisant, de tordre le cou aux objections. Vers les quatre heures, je formulai mes conclusions, et je m'endormis enfin, doucement bercé par la chanson nostalgique de Sélika.

Le Directeur me sut gré de mon exactitude. Il loua mon écriture et, après avoir parcouru mon chef-d'œuvre, l'adressa, le soir-même, à la Direction Générale. Plusieurs jours s'écoulèrent. Le manuscrit ne revenait pas et j'envisageais déjà les pires éventualités. D'une voix grave, le Directeur affectait de me prémunir contre les mirages d'une déplorable facilité. La censure de la Direction Générale, me disait-il, se montre justement sévère pour les improvisations juridiques ; elle n'épargne que les œuvres patiemment recuites au creuset, où la richesse du fond s'allie à la sobriété de la forme.

Je commençais à m'alarmer de ces aphorismes tendancieux, lorsque, un matin, le Directeur vint à moi, la physionomie avenante, m'annonçant que mon mémoire était sorti intact de l'épreuve, sans retouche, ni rature. Mon sort fut aussitôt fixé. Sans désemparer, l'excellent chef me proposa officiellement à l'Administration pour remplir auprès de lui les fonctions de Rédacteur. Huit jours après, je recevais l'avis de ma nomination.



La Direction était alors située à proximité du jardin public, dans un des plus riants quartiers de Bordeaux. Par la fenêtre de mon cabinet, ma vue plongeait sur une verdoyante perspective de parcs et de jardins. Je ne pouvais rêver une installation mieux en rapport avec mes goûts. L'En-

registrement et la poésie y trouvaient également leur compte.

Mes attributions, aussi variées qu'intéressantes, s'analysaient essentiellement dans la préparation de la correspondance et du contentieux de la Direction. A ce titre, j'étais chargé d'élaborer les mémoires qui, dans les procès relatifs à l'Enregistrement, remplacent les plaidories d'avocats. Ce rôle de défenseur du Trésor s'adaptait, mieux que tout autre, à mon tempérament combattif. Et, lorsque je me sentais fatigué par la lourde atmosphère du prétoire, je prenais congé des hommes et des choses du Palais, je quittais mes manches de robin pour administrer le domaine public et défendre contre tout empiètement ces plages radieuses qui enserrent de leur écharpe dorée le littoral de la Gironde. Des vénérables dossiers domaniaux montait un âpre parfum d'immortelles de mer et de pins sylvestres et, dans le bruissement de leurs feuillets jaunis, je croyais entendre la lointaine rumeur des vagues ruées à l'assaut de la dune.

Se refusant au travail de première main, mais passé maître dans l'art de mettre en valeur son personnel, le Directeur me laissait une large initiative. D'ordinaire, il se montrait le plus tolérant des censeurs. Parfois cependant, pour me tenir en haleine, il refusait son approbation à tel ou tel mémoire sans préciser le point vulnérable. J'acquiesçais avec une respectueuse déférence et, huit jours après, je lui remettais le même travail, surchargé de ratures,

de renvois et d'interlignes. Mon factum était alors déclaré excellent. Avec le plus encourageant sourire, mon chef me félicitait d'avoir si bien tenu compte de ses conseils.

Je me suis souvent demandé si ce compliment, peu mérité, ne se nuançait pas d'une discrète ironie. Mon Directeur ne manquait ni d'esprit ni de pénétration; mais son exquise bienveillance d'homme du monde répugnait aux explications orageuses. Dès le début, il m'avait averti qu'il ne m'infligerait jamais le moindre reproche, sauf à se séparer de moi, du jour où il ne serait plus satisfait de ma collaboration.

C'était là, on ne saurait en disconvenir, la meilleure des méthodes de gouvernement. Un chef doit savoir imposer son autorité, sans fracas, par le seul prestige de son esprit ou de son caractère.

A cette qualité primordiale mon Directeur ajoutait des mérites d'un autre ordre. Très mondain, portant beau, d'une tenue impeccable, ce haut fonctionnaire ne perdait aucune occasion de représenter dignement son administration. Dans les solennités officielles, au 1er janvier, le 14 juillet, le jour de la Fête-Dieu, il endossait l'uniforme réglementaire des directeurs : tunique verte à neuf boutons d'argent, brodée de feuilles et d'épis de blé, pantalon de casimir blanc et chapeau à plumes noires. Sous ce costume chamarré, la main posée sur la garde dorée de son épée, mon chef ressemblait vaguement à un officier des anciens gardes-françaises.

Assurément, il y avait dans cette figuration un peu de panache; mais l'amour du panache est une vertu bien française, et nous applaudirons toujours aux tirades héroïques de Cyrano.



C'était surtout dans ses dîners officiels que mon aimable chef affirmait son génie de la représentation. A ces solennités, d'ordinaire glacées et lourdes d'ennui, il savait donner l'attrait d'une féerie.

La salle à manger prenait l'aspect d'une serre et la table disparaissait sous des guirlandes de roses et d'orchidées. Autour de cette corbeille de fleurs, les plus jolies femmes de la haute société bordelaise exaltaient la beauté du décor par l'enchantement de leurs yeux noirs et de leurs épaules blanches.

Peu ou point de fonctionnaires parmi les convives, mais des armateurs, des officiers, des professeurs de la Faculté des lettres. En ma qualité d'enfant de la maison, j'étais de toutes ces fêtes et je me voyais souvent désigné par les lois du protocole pour offrir le bras à une piquante Madrilène, mariée à un négociant des Chartrons. En Espagnole qui se respecte, Quita était brune comme la nuit; sous le casque de sa chevelure sombre, des yeux de velours éclairaient un visage mat, d'une pâleur ardente, soulignée d'accroche-cœurs plaqués aux tempes. Un rêve mystique ou un sourire cruel erraient tour à tour sur sa physionomie changeante.

Et je m'oubliais à arrêter mon regard, plus qu'il ne convient, sur la rose vivante de sa bouche.

Il était vraiment méritoire d'observer les règles de la neutralité auprès de cette madone sensuelle et extatique.

L'Espagne offrait à notre entretien un thème inépuisable. Nous avions l'un et l'autre, pour des raisons peut-être différentes, mais au même degré, la passion de cette terre de soleil et de volupté. J'aimais à suivre Quita dans ces villes presque orientales, dont les coupoles blanches jaillissent, fleurs aériennes, des noirs massifs de chênes-lièges et de pins parasols. Indifférent aux coups d'œil malicieux de nos voisins de table, je m'égarais avec elle dans les rues aux rampes rapides qui s'étagent autour de la Puerta del sol, chargées de miradores et de balcons, toutes bourdonnantes de clochettes et de guitares.

A ce tournant de notre causerie, un orchestre de harpes et de violons, se mettant à l'unisson de notre pensée, soupirait la *habanera* de Carmen: « Non, ce n'est pas cela, me dit-elle de sa voix profonde ; seule, la guitare de nos flamencos sait rendre la plainte de la chair, le cri déchirant de l'amour qui délire. Je demanderai à votre Directeur d'inscrire sur le programme de sa prochaine soirée une malaguenia andalouse, au rythme fou, avec accompagnement de castagnettes : ollé ! ollé ! »

La dernière coupe de champagne bue, je recon-

duisais au grand salon la charmante Quita, respirant avec délices le parfum subtil qui montait de sa chair en fleur, heureux et troublé de sentir se presser contre moi son corps de jeune déesse. Sur une estrade encadrée de verdure, des chants et des danses, interprétés par des artistes du Grand-Théâtre, terminaient la soirée. Puis la parole était donnée aux poètes. Le Directeur m'invitait à dire une de mes odes; mais mon répertoire manquait de variété. Les poésies amoureuses ayant été sévèrement proscrites par la censure directoriale, je me voyais réduit à exalter la grandeur plus qu'humaine des poètes et des héros de la légende. Mon poème de Roncevaux, couronné par Clémence Isaure, avait presque toujours les honneurs de la séance et Quita n'était pas la dernière à applaudir aux fulgurants coups d'épée du paladin Roland.

Un soir, cependant, l'orage fut sur le point de se déchaîner.

Sur la suggestion de Quita, je demandai la permission d'intercaler, comme intermède, entre deux chansons de geste, un simple sonnet, cristallisant en ses quatorze vers l'état d'âme d'un jeune poète qui, sur le seuil de la vie, pleure ses illusions perdues. On s'empressa d'acquiescer à mon désir et, dans un silence religieux, je déclamai ce sonnet sans art, où se répercutait l'écho douloureux de mon cœur:

BAISERS DE SPHINX

Nuit d'amour, rêve éclos sur deux lèvres de femme
Et doré par un chaud rayon de volupté,
Hymne où vibrait la voix et des sens et de l'âme,
Hélas! de votre ivresse il ne m'est rien resté.

Je la revois encor, dans ce soir enchanté,
Offrant, grave et muette, à mon désir de flamme
La langueur de son corps, blond comme un fruit d'été,
Et le frisson sacré de sa chair qui se pâme.

Ah! je ne savais pas qu'elle traitât l'amour
Comme un colifichet dont la mode est d'un jour;
Mais, quand je défaillais sous sa lente caresse,

Elle, retenant mal un sourire moqueur,
Avec un geste las, de ma bourse en détresse
Retirait mon dernier louis d'or et... son cœur.

Cette lecture inattendue fit courir dans l'assistance une houle de rires mal étouffés et d'éventails froissés. Très rouge, mon Directeur restait muet de surprise. Mais voici qu'au milieu de ce silence impressionnant, pareil aux vocalises d'or d'un rossignol, ce cri jaillit, rythmé par des battements de mains: «Ollé! ollé! » C'était Quita, la capiteuse Madrilène, qui donnait le signal des applaudissements. Une tempête de bravos souleva l'auditoire; les vertus les plus farouches se rassurèrent et je dus bisser ma « nuit d'amour ».

Indulgent à mon audace, le bon Directeur se borna à me prier de rayer ce sonnet du programme des soirées que le Cardinal honorerait de sa présence.



Revoir la suave Quita, entendre la musique de sa voix veloutée, tressaillir sous la caresse de ses grands yeux, c'en était assez pour transformer les dîners de mon Directeur en un rêve des mille et une nuits. Il n'en est pas moins vrai que ce mirage de la vie mondaine, malgré sa séduction, me laissait plutôt indifférent.

Aux représentations officielles, aux fêtes de gala, je préférais de beaucoup les soirées passées librement avec mon ami Gérard, au Grand-Théâtre, aux Folies-Bordelaises ou même dans la fraîcheur silencieuse du Jardin public. Avec ses pelouses d'émeraude, ses rivières et ses massifs de verdure, ce parc m'offrait la paix souriante d'une oasis. J'y rencontrais souvent M. Jammes, un des receveurs de Bordeaux, à l'heure où il faisait sa promenade quotidienne, précédé de son jeune fils Francis.

A peine âgé de treize ans, Francis Jammes n'avait certes aucune prétention au titre d'enfant sublime ; il se contentait d'ouvrir ingénument ses yeux éblouis à la magie des formes et des couleurs. Mais je ne doute pas que le poète qui a chanté, d'une voix si pure, la mélancolie des angélus, le deuil des primevères et l'église vêtue de feuilles, n'ait transposé dans les œuvres de sa maturité les jeux d'ombre et de lumière, les murmures et les parfums que les arbres du jardin

public de Bordeaux versèrent à son âme d'adolescent.

***

Deux années s'écoulèrent ainsi à Bordeaux, partagées entre mes attributions de Rédacteur, les soirées de la Direction et les fugues estivales sur la Côte d'argent.

Sans autre souci que de jouir de l'heure présente, je me laissais vivre, attendant, sans impatience, la visite de cette fée capricieuse qui distribue l'avancement administratif.

Un événement bien imprévu vint changer l'orientation de mes idées.

Au cours d'un congé passé à Bussière-Badil, chez ma tante maternelle, je remarquai, dans une soirée intime, une jeune fille au front pur, aux regards emplis d'un jour grave et doré.

Lorsque Louise me souriait de ses yeux profonds, tout un printemps rayonnait sur mon âme. Vers elle mon adoration montait comme l'encens d'une prière. Et ce rêve d'amour se magnifiait d'une ardente vision d'héroïsme. L'oncle de Louise, le capitaine de frégate Larret-Lamalignie, avait écrit avec son sang une des plus glorieuses pages de la tragédie de 1871. Commandant du fort de Montrouge, il s'était tué d'un coup de revolver, pour ne pas subir l'opprobre de la capitulation. Presque sous la dictée de Louise, je fis revivre, dans une ode, l'effigie surhumaine de cet émule de Beaure-

paire : l'ombre légère de ses cheveux errait sur la page blanche où mes strophes évocatrices déroulaient, l'une après l'autre, leurs volutes de flamme. Ajouterai-je que, par une transposition permise aux amoureux et aux poètes, ce fut le radieux profil de ma bien-aimée qui s'inscrivit de lui-même, dans ces deux stances, consacrées à la fiancée de Larret :

Il revoit, dans le clair-obscur de sa pensée
Pour la dernière fois, sa douce fiancée
Au front pur, au nimbe d'or fin,
Ses longs regards, changeants et bleus comme les vagues,
Ses doigts frêles, gemmés de symboliques bagues,
Sa démarche au rythme divin...

Et, sur le seuil de l'ombre, un hymne de lumière
L'appelle : O bien-aimé, sois tendre à ma prière !
Ne pars pas ! Endors tes douleurs
A mes genoux, et bois, en cette heure tragique,
Héroïque vaincu, le dictame magique,
De mes baisers et de mes pleurs !

Louise aimait à redire ce douloureux poème, à soupirer, de sa voix cristalline, la plainte de l'amante inconsolée. Elle était adorable dans l'interprétation de ce rôle qui semblait créé pour elle. Secoué d'un frisson tragique, le marbre s'animait : Psyché s'éveillait à la vie. Je sentis que cette forme divine réaliserait, seule, l'inaccessible idéal dont je n'avais encore rencontré, aux carrefours de ma jeunesse, que des ébauches inachevées. Mon parti fut vite pris. Je n'eus plus qu'un désir : associer ma destinée à celle de Louise, la prendre pour ar-

bitre de ma destinée, être l'élu de sa tendresse, mêler à mon ombre le doux reflet de sa clarté. Je fis demander sa main par ma tante : ma candidature fut agréée et le mariage fixé au 31 mai 1880.

Un grand mois nous séparait encore de cette fête si impatiemment attendue. Je l'employai à régler, une fois pour toutes, mon arriéré de gratitude envers Clémence Isaure. Mon ode à Byron venait d'obtenir, aux Jeux Floraux, un souci d'argent. L'Académie avait, par surcroît, distingué mon éloge de Montalembert.

Cédant à la trop flatteuse insistance du comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel des Jeux Floraux, je me rendis à Toulouse et, le 3 mai, dans la salle des Illustres, en présence d'un gracieux auditoire de jeunes et jolies Toulousaines, je fis mes adieux à la Poésie. Mon ode à Byron, d'un tour un peu romantique, eut les honneurs de la séance.

Mais il me tardait de déposer cette gerbe de fleurs aux pieds de ma fiancée, dont le regard, plus lumineux encore que celui d'Haïdée, me révélait une forme de poésie inédite.

Par une ardente journée de mai, toute pavoisée d'azur et de rayons, le vénérable curé de Bussière-Badil bénit notre union devant le maître-autel de l'antique église abbatiale. Mon ami Jules Fournieux assistait, comme témoin, à cette fête du printemps et de l'amour. Jamais la rose mystique dont le soleil incendiait les pétales de pourpre au-

dessus du portail de la basilique n'avait brillé de plus de feux.

Parée, pour la circonstance, d'un manteau de verdure et de fleurs, la majestueuse église semblait, sous sa sombre robe de pierre, frémir d'une vie mystérieuse et surnaturelle. Dans les fumées de l'encens flottant sous la forêt des ogives je croyais entendre l'harmonieux planement d'ailes de l'ange qui descendait du ciel, pour sceller, au livre de vie, le serment éternel de nos lèvres et de nos cœurs.

***

Il était écrit que la Gironde ne marquerait qu'une des multiples étapes de mon voyage bureaucratique.

Voyant que je l'oubliais, Paris vint à moi. Moins d'un an après mes débuts dans l'emploi supérieur, l'Administration m'admit à concourir pour la conquête du titre de Rédacteur au Ministère. Je résolus de tenter l'aventure.

J'arrivai à Paris par une glaciale soirée d'hiver, dans un décor tout blanc de neige. Ce premier contact avec la merveilleuse cité fut dénué d'enthousiasme. Bordeaux m'avait habitué aux perspectives grandioses. Je ne retrouvais point les larges aspects de la Garonne dans cette rivière sans vaisseaux qui glisse, muette, sous la délicate armature de ses ponts éclatants de lumière. Certes, rien n'est à comparer à la féerie du boulevard parisien. Un provincial, fût-il de Bordeaux, ne saurait ré-

sister à la magie de ces avenues dorées, qui roulent, entre les nobles façades des monuments, des palaces et des théâtres, leurs tumultueuses vagues humaines. Mais, somme toute, cette mise en scène prestigieuse m'apparaissait comme la répétition, agrandie et transposée, d'un tableau déjà admiré.

L'heure n'était pas encore venue où je verrais, suivant l'expression du noctambule Rimbaud, des cortèges de Mabs en robes rousses et opalines monter à l'assaut de la butte sacrée, et où j'entendrais les bacchantes de Montmartre sangloter sous la lune.

Le lendemain, je me rendis à la Direction Générale. Vingt candidats étaient inscrits pour le concours. Après une brève entrevue avec le Directeur Général, nous entrâmes en loge. Du matin au soir, pendant vingt-cinq jours, je pâlis sur les épreuves, sans trop m'effrayer des difficultés, mais sans illusion sur la qualité de mon travail. Je savais très bien que, dans un concours de cette nature, où l'art de l'improvisation tient une large place, les candidats les mieux doués risquent de tomber en route.

Je revins à Bordeaux, quelque peu sceptique sur mes chances de succès. Un mois s'écoula sans nouvelles. Mais, à la caserne du 63ᵉ de ligne, où j'accomplissais, à Limoges, une période de vingt-huit jours, mon ami Prévot m'apporta le pli officiel qui renfermait l'arrêt de mes juges. O surprise ! J'étais

reçu et, qui plus est, classé le premier sur la liste des élus. Le Directeur Général m'annonçait que je serais attaché au Bureau central, sous ses ordres immédiats.

CHAPITRE VII

AU PALAIS DE LA BUREAUCRATIE

L'hôtel des Pyramides. — Médaillons d'André Theuriet et d'Ernest Boulanger. — Le style administratif et la revanche du lyrisme. — Derniers survivants du Parnasse. — L'oasis de Passy. — L'apothéose du cheval noir. — Pèlerinage à Eaubonne. — Dubut de Laforest. — Paul Verlaine et le cénacle symboliste.

Ce fut un jour de Vendredi-Saint, le 2 avril 1882, que je reçus l'investiture de Rédacteur à la Direction générale de l'Enregistrement.

L'Administration centrale, aujourd'hui réfugiée place Vendôme, était alors installée au n° 192 de la rue de Rivoli, à l'angle de la place des Pyramides, dans l'immeuble maintenant occupé par l'hôtel Régina.

Rien, dans l'aspect de cette demeure, ne suscitait l'idée d'une sinistre bastille fiscale. Les balcons ajourés qui circulaient autour de l'édifice permettaient, aux heures d'accalmie, de suivre le mouvement de ce carrefour si affairé où défilent, de leur pas vif et rythmique, les poupées parisiennes, aux

doux yeux, tour à tour espiègles ou passionnés. Au delà de la rue, presque en face de ma fenêtre, se développaient les masses de verdure du jardin des Tuileries.

Dans ce discret asile, où les bruits extérieurs venaient mourir, pareils à la rumeur lointaine de la mer, notre petite famille administrative accomplissait, sous l'égide d'un Directeur général équitable et bienveillant,son évolution bureaucratique. Le travail y était joyeux, mais intense. Les chefs, sous-chefs et rédacteurs, dont le bourdonnement emplissait cette ruche laborieuse, méritaient vraiment d'être comparés aux diligentes abeilles qui cristallisent le suc et le parfum des fleurs dans l'or d'un rayon de miel.

Ma première visite fut pour André Theuriet.

Le délicat poète, qui se refusa toujours aux hochets administratifs, s'était arrêté au grade de chef de bureau. Pour reconnaître ses dons de styliste et son talent descriptif, l'Administration, qui a le sens des harmonies, le préposa au service du timbre et de la comptabilité.

Theuriet me reçut de fort bonne grâce, sans exubérance ni vaines démonstrations, avec cette simplicité affectueuse et sincère qui ne trompe jamais.

Sur le point de doubler le cap de la cinquantaine, le poète gardait encore, sous ses paupières tombantes, dans ses yeux expressifs, la flamme de la jeunesse. Mais, au premier abord, il ne se manifestait point sous les traits du poète idyllique, chantant la

joie de vivre sur sa flûte aux lentes modulations cristallines. C'était plutôt le rude bûcheron des forêts de l'Argonne, au visage accentué et empreint d'une certaine rudesse. Le front large, à peine effleuré par la griffe du temps, le nez busqué, la moustache tombante sur la barbe en pointe saupoudrée de givre, la bouche habituellement contractée en un sourire amer : telles m'apparurent les caractéristiques de cette physionomie plutôt tourmentée.

Rien qu'à le voir, je devinais que Theuriet avait, maintes fois, mesuré d'un regard attristé l'abîme qui sépare les rêves d'un poète de la dure réalité. Il avait dû, lui aussi, prendre sa part de la douleur du monde et le baiser divin de la Beauté n'avait, sans doute, pas suffi à calmer le battement de son cœur.

La main largement ouverte, Theuriet me fit asseoir auprès de lui et, de sa voix chaude et prenante, me félicita de mon succès. Il m'interrogea avec intérêt sur ma jeunesse, mes fréquentations, mes lectures, mes essais poétiques. Son accueil devint encore plus cordial lorsqu'il apprit que sa Lorraine, si tendrement aimée, avait jadis abrité l'enfance de mon aïeule.

— Puisque nous sommes compatriotes, me dit-il, laissez-moi vous donner un conseil d'ami. Gardez-vous d'avouer que vous faites des vers. Si le cœur vous manque pour rompre avec la Muse, enveloppez votre amour d'un nuage impénétrable. Pour gravir les échelons administratifs et atteindre aux

postes de choix, le poète fourvoyé dans la bureaucratie n'a qu'un parti à prendre : briser sa guitare et écrire en prose.

Je souriais ; mais Theuriet reprit :

— Les paroles désenchantées que me dicte mon amitié n'arrivent pas, je le vois, à vous convaincre ; plutôt que de voir les laideurs de la vie, votre imagination voguera toujours vers les paradis de l'irréel. Je vous loue, mais je vous plains. Les élus de la Muse savent mal se défendre contre les reptiles des bas-fonds. Dédaigneux de l'intrigue, indifférents aux cabales, ils poursuivent, à larges coups d'aile, leur voyage à travers les plaines infinies. Croyez-en toutefois mon expérience personnelle : si haut que s'élève votre essor, ne perdez pas la terre de vue. Sachez répliquer, du bec et de l'ongle, aux hypocrites et aux sots. Il est beau d'être applaudi ; mieux vaut se faire craindre de vos ennemis, les tenir en respect et leur faire sentir la pointe cruelle de votre plume.

Je restai sceptique. Au moment même où il s'érigeait, sans trop de conviction, en philosophe pessimiste, André Theuriet corrigeait les épreuves d'un nouveau recueil de vers, *Le livre de la payse*. Les bonnes feuilles, rangées sous un presse-papier, attendaient le bon à tirer du poète. Theuriet surprit mon regard indiscret et, avec un fin sourire :

— Mon exemple ne prouve rien, me dit-il ; comme tous les vieillards, je reviens à mes premières amours, aux féeries de la jeunesse enfuie. Ces poè-

mes, tardive floraison de mon automne, ne sauraient compromettre une carrière qui touche à sa fin.

Une énergique poignée de main clôtura notre causerie. Encore sous l'impression de ce gracieux accueil, je me présentai au cabinet de mon chef immédiat, l'Administrateur Boulanger, chargé du contentieux et héritier présomptif du Directeur Général.

*
* *

Lorrain comme Theuriet, mon chef n'avait avec le poète du *Chemin des bois* d'autre affinité que cette communauté d'origine.

Grand, fortement constitué, M. Boulanger portait tous les attributs de l'homme d'action. La rêverie n'obscurcissait jamais l'émail gris de ses yeux froids et perçants. Son front large annonçait un esprit pénétrant et avisé plutôt que la haute intellectualité d'un penseur. Sa voix sonnait, comme un commandement, brève et impérative. Autoritaire, exigeant de ses collaborateurs le don de leur personnalité, sans pitié pour les paresseux et les faiseurs, mais sachant récompenser les laborieux et les modestes, M. Boulanger se mettait peu en quête de popularité : il se contentait d'être une force.

Sans se lever de son fauteuil, d'un geste vif, il m'indiqua un siège. En peu de phrases lapidaires, il précisa l'objet de mes attributions et le concours qu'il attendait de moi. Je serais chargé de la préparation des travaux législatifs intéressant l'Ad-

ministration et, accessoirement, je coopérerais à l'instruction des pourvois ou des défenses devant la Cour suprême. Il voulut bien agrémenter cet exposé de quelques conseils. A ses yeux, la caractéristique essentielle d'un bon rédacteur était l'esprit de généralisation et de synthèse. Savoir resserrer, comme en une lumineuse fresque murale, les principes dominants qui déterminent l'orientation de la thèse à démontrer, descendre de ces sommets théoriques aux applications particulières, voilà, déclarait M. Boulanger, tout le secret de ma méthode. Quant aux qualités du style, elles tiennent en trois mots : clarté, précision et sobriété :

— Je sais, ajouta M. Boulanger, que vous écrivez des vers à vos moments perdus, et ce n'est point moi qui vous en ferai un grief. Je comprends, j'aime la poésie ; elle est le refuge des intelligences que blesse la lumière trop vive de l'abstraction. Mais ce n'est pas ici, au milieu de nos cartons poudreux, que vous pourrez entendre utilement sa voix consolatrice, et soupirer, à ses genoux, la romance de Chérubin.

Notre entretien prit fin sur ces mots. Jugeant qu'il pouvait désormais, sans compromettre son autorité, atténuer la sévérité officielle de son accueil, mon chef se leva, me tendit la main et, d'un pas rapide, me reconduisit jusqu'à la porte.

Plusieurs dossiers attendaient mon retour, dans le silence de mon cabinet. Ce n'était plus de la poésie ; mais je me mis résolument à l'œuvre. Avec

une puissance d'illusion dont je fus moi-même surpris, je m'initiai aux secrets de la logomachie administrative et, dans le chaos des précédents législatifs, dans les stériles jongleries des jurisconsultes de Byzance, je m'évertuai à saisir délicatement par les ailes cette idée pure, cette abstraction immatérielle dont M. Boulanger s'était plu à me vanter l'incomparable beauté.

La fortune ne sourit point à mes efforts. De mes premiers essais, la censure de mon chef ne laissa rien subsister. Mon travail revenait, couvert de surcharges, de ratures et de rectifications marginales. Je me demandais, avec effroi, si j'arriverais jamais à satisfaire ce maître si difficile et à franchir l'ingrate période des exercices d'assouplissement.

Brusquement mon horizon se rasséréna. Une note sur le régime fiscal des établissements de mainmorte me ramena la faveur de mon chef. L'histoire des corporations religieuses et des fondations charitables à travers les siècles se prêtait aux plus riches développements. Oubliant les recommandations de M. Boulanger, je ne craignis pas d'évoquer, avec un emportement lyrique, les tragiques ombres de la féodalité. Les donjons pavoisés d'oriflammes, la ruée farouche des épées et des lances, toute la splendeur guerrière du moyen âge servit de toile de fond à mon étude sur le droit de mainmorte.

M. Boulanger fut désarmé; il épargna mes épi-

thètes et mes images. Non content d'approuver mon essai, il m'annonça qu'il lui réserverait les honneurs de l'impression. On envoya mon manuscrit à l'Imprimerie nationale.

Une fois de plus la poésie attachait au cou de la triste abstraction son collier de gemmes ardentes. A l'oiseau sauvage des immensités bleues il avait suffi d'un léger coup de bec pour dégonfler la ridicule baudruche du style administratif.



Il est de bon ton, dans certains milieux, de gloser sur les hommes et les choses de l'Administration.

Les chroniqueurs à court decopie et d'esprit ont bientôt fait de crier haro sur les bureaucrates, ces dilettantes oisifs, dont la seule mission est d'étouffer sous le flot de leurs paperasses l'initiative des génies incompris.

Rien de plus superficiel et de plus injuste que cette critique hargneuse. Pour ne pas avoir les honneurs de la réclame, la tâche silencieuse des Employés de ministère n'en est pas moins méritoire. En dépit des banales plaisanteries que les justiciers de la presse décochent à l'effigie de M. Lebureau, nos organismes administratifs remplissent, sans défaillance, avec une modestie et un dévouement inlassables, leur rôle ingrat, mais nécessaire. Aux heures de crise, lorsque, sous la tourmente, menacent de se détraquer tous les res-

sorts moteurs de la vie nationale, les bureaux si décriés restent à leur poste, poursuivant leur œuvre anonyme, faisant face aux exigences du présent, préparant la voie à l'avenir.

Le noble souci du devoir professionnel, qui magnifie les plus humbles gestes, animait à un haut degré l'Administration centrale où je faisais mes premières armes. Indifférent aux faciles ironies du journalisme, chacun de nous creusait son sillon, avec une ardeur joyeuse et confiante.

Cette vie de bénédictin, grave et studieuse, s'adapta sans peine aux affinités secrètes de mon être. Qu'il s'agisse de poésie, d'archéologie, de philosophie ou de droit, je me suis toujours penché avec ivresse sur cette fontaine sacrée qui miroite dans le recueillement du cabinet de travail.

Quelque absorbante qu'elle fût, ma tâche professionnelle me laissait le temps de remplir envers mes collègues mes devoirs de confraternité. Nous nous rendions visite à tour de rôle. Pendant cet instant d'accalmie, la chronique bureaucratique battait son plein.

Est-il besoin d'affirmer que la plus franche cordialité régnait dans ces causeries, où chacun apportait sa note personnelle, avivée par la diversité des origines ? Toutes les catégories ethniques s'y trouvaient représentées. Un Alsacien aux yeux bleus et à la tête carrée y donnait la réplique à un Méridional de la vallée du Rhône, fluet et spirituel. En ma qualité de Bordelais, je me voyais souvent

pris à partie par un Nantais à la parole traînante : c'était la lutte entre la Loire et la Garonne. Pour apaiser notre litige, il ne fallait rien moins que l'intervention de l'Israélite Samuel, au pur profil de Sémite et aux grands yeux expressifs.



Un intermède attrayant m'attendait, une fois par semaine, dans le cabinet d'André Theuriet, transformé en salon littéraire.

Les derniers survivants du Parnasse, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Sully Prudhomme, fréquentaient ce cénacle discret où venait mourir l'haleine odorante du jardin des Tuileries. Je m'y rencontrai, un jour, avec un des plus fidèles disciples de Leconte de Lisle, revenu du fond de sa province pour reprendre contact avec Paris. Sa physionomie était de celles qu'on n'oublie pas. Simple et cordial, mais pensif, toujours penché sur l'idée du néant et de la fuite de l'éphémère, il ne sortait que rarement de son hallucination muette. Je demandai à Theuriet le nom de ce rêveur, au regard visionnaire :

— Pour les malades, me répondit Theuriet, c'est le docteur Henri Cazalis ; il exerce la médecine, là-bas, bien loin, sur les bords de ce lac aimé de Lamartine et où l'ombre d'Elvire viendrait rêver encore, si elle n'eût été mise en fuite par la rapsodie de Niedermeyer. Pour les poètes, il se nomme Jean Lahor. Bien qu'il ait négligé de frapper à la

porte des princes de la critique, je le tiens pour un génial créateur de rythmes et d'images. Lyrique et pessimiste, idéaliste et sensuel, il adore la musique sanglotante des tziganes et nul ne sait transcrire en vers, avec plus de puissance, le cantique des astres et de la mer.

Theuriet voyait juste. N'en déplaise aux détracteurs de la poésie parnassienne, le bouddhiste Jean Lahor est un grand poète, dont les cris de douloureuse extase retentiront toujours au cœur des générations futures. Au moment où je trace ces lignes, je viens de relire quelques pages de l'*Illusion*, cette œuvre troublante où il chante si voluptueusement la vision fugitive des apparences. Epopée bien humaine, secouée de tragiques frissons, mais dont le pessimisme s'enveloppe d'harmonie et de lumière.

Il me plaît d'indiquer cette haute cime aux éphèbes qui cherchent leur orientation dans le maquis du vers libre.

***

Ces entrevues avec les princes du Parnasse contemporain ne pouvaient qu'affermir ma vocation littéraire. J'entrevoyais déjà le moment où le recueil de mes poésies juvéniles, édité sur papier de luxe, en caractères elzéviriens, sortirait des presses de Lemerre. Cependant ce ne fut pas sous l'égide de la Poésie que je creusai mon premier sillon.

La question de l'impôt sur le revenu, qui a suscité dans ces dernières années une si copieuse littérature,

préoccupait, dès 1884, les milieux financiers et parlementaires. Il me parut à propos d'écrire la monographie historique de cette forme de contribution, de l'étudier dans ses origines obscures, d'analyser les événements qui lui ont servi de cadre, d'en suivre le développement à travers les siècles. J'interrogeai les lois fabuleuses de Manou; je demandai au tyran Pisistrate d'expliquer à notre législateur moderne le jeu et l'incidence de cette taxe du vingtième à laquelle il avait assujetti les Athéniens. J'appelai à la rescousse les grandes ombres de la féodalité : Philippe-Auguste imposant sa dîme saladine, Philippe le Bel prélevant le cinquième du produit des terres et des rentes, Jean le Bon obtenant des Etats de langue d'oïl la levée d'une contribution personnelle « dans la proportion du revenu de chacun ».

Pour conclure, j'exprimais le vœu que mon essai fût, comme le désirait Vauban pour sa *Dîme royale*, pris « en aussi bonne part que je le donnais, ingénument, et sans autre passion ni intérêt que le bien du peuple ».

Peu de jours après la mise en vente de ma brochure, M. Boulanger, alors Directeur Général, me fit appeler dans son cabinet. Sans autre préambule, les yeux traversés d'une lueur d'acier, il me déclara que j'avais commis une grave imprudence en exerçant ma verve, parfois même ma raillerie, sur un sujet qui retenait la légitime attention des Pouvoirs publics. En conséquence, il me pria de retirer mon opuscule de la devanture des librairies

parisiennes et d'arrêter toute publicité dans les journaux et revues. Plus tard, lorsque l'émotion soulevée autour de la question de l'impôt du revenu se serait apaisée, rien ne s'opposerait à ce que mon livre rentrât dans la circulation.

Après un mouvement de révolte difficilement réprimé, je m'inclinai devant le désir de mon chef. Et voici qu'un changement de scène inattendu se produisit. Satisfait de ma déférence, M. Boulanger, adoucissant le timbre de sa voix et la flamme de son regard, me déclara qu'il ne fallait pas prendre au tragique ce minime incident. Il appréciait mes services et, pour me donner un témoignage de son estime, il me demanda si je serais disposé à le remplacer, comme rédacteur attitré d'une grande revue mensuelle de droit fiscal : « J'écris dans ce périodique depuis vingt ans, me dit-il; je sais que vous aurez à cœur de continuer ma tradition et de soutenir, avec vaillance, le bon combat, dans le champ clos de la vérité juridique. »

Charmé de ce revirement, je ne pus qu'accepter l'offre flatteuse de mon chef. De leur côté, les directeurs du Recueil agréèrent avec empressement ma modeste collaboration. Intéressante, mais sans éclat, ma tâche était celle d'un arrêtiste. Elle consistait essentiellement dans l'analyse et la critique des jugements, arrêts et décisions formant la matière des fascicules mensuels de la Revue. Je consacrais le *leader article* de chaque cahier à l'étude des réformes à l'ordre du jour et à la recherche

des moyens propres à simplifier le jeu des rouages bureaucratiques.

J'installai mon cabinet de travail et mon appartement dans le quartier le plus riant de Passy, avenue Victor-Hugo, en face de l'hôtel où le puissant poète de la *Légende des Siècles* s'éteignait doucement, chargé d'années et de gloire. Située à égale distance de la Porte-Dauphine et de la Muette, notre nouvelle demeure ouvrait ses fenêtres sur l'avenue ; les fraîches haleines du Bois y entraient à flots. Pareil à la rumeur montante de la mer, le bruissement des platanes rythmait le mouvement de ma pensée et de ma plume. Pour mes débuts de publiciste, je ne pouvais rêver une plus attrayante salle de rédaction.

La naissance d'une fille accrut le charme intime de cette calme retraite où l'étude alternait avec la rêverie. Nous l'appelâmes Magdeleine. Le nom de celle qui répandit sur les pieds du divin Maître le flot de ses cheveux et le parfum de son âme s'harmonisait, mieux que tout autre, avec les yeux noirs de la nouveau-née et avec ma nostalgie de l'Orient, inassouvie. Désormais j'eus deux anges gardiens, Louise et Magdeleine. Je restais comme en extase devant cette envoyée du ciel qui me riait à travers ses boucles brunes, jusqu'au moment où ses paupières, lourdes de sommeil, se fermaient sous le doux baiser de sa mère. Groupe adorable qui eût tenté le crayon d'un pastelliste d'autrefois.

***

Le bois de Boulogne, dont le grand souffle venait mourir à nos fenêtres, devint, à partir du mois de mai 1885, le but habituel de nos promenades du dimanche.

Il n'est pas un bouquet d'arbres de ce parc merveilleux dont je n'aie respiré la fraîcheur, pas un sentier, pas une pelouse, où notre ombre ne se soit posée.

Le chemin de ceinture des lacs, la route de la grande cascade formaient en quelque sorte les lignes directrices de nos excursions. A l'exemple de Rousseau, j'herborisais tout en marchant. La flore parisienne, si variée, si délicate, offre aux curiosités du botaniste la plus riche moisson. Je me passionnais pour la détermination des genres et des espèces, aidé du *Manuel* de Bonnier, m'imaginant retrouver, dans l'azur ou le pourpre des pétales, les gemmes des pistils et la poussière d'or des étamines, un reflet des aurores éteintes.

Un jour de 14 juillet, je négligeai l'étude de la flore et je quittai les abris sous bois pour me mêler à la foule qui se pressait, enthousiaste, sur le passage du général Boulanger, remontant l'allée de Longchamp. Une tempête de bravos et de vivats salua l'arrivée de cet écuyer décoratif, qui paradait avec grâce sur son légendaire cheval noir. Cet homme, qui semblait alors personnifier l'âme de la patrie, avait vraiment les attributs extérieurs de

son rôle. Grand, bien pris, élégant, le regard vif et caressant, très à l'aise dans son attitude théâtrale, le général m'apparut, dans l'éclair de cette vision, comme la synthèse vivante de nos énergies nationales et de nos revendications imprescriptibles. Ce soldat de fortune, sans force de caractère et de très moyenne intelligence, faisait cependant luire sur nos fronts un rayon d'héroïsme ; il réveillait la France de son sommeil.

Un secret pressentiment m'avertit, sans doute, en cette minute inoubliable, que cet élu du destin, ce prophète de la revanche, resterait inférieur à la tâche grandiose qu'il avait si témérairement assumée. Il n'en est pas moins vrai qu'à mon retour du Bois je chantais, à l'unisson de la foule, le refrain « gais et contents », folle marseillaise du faubourg où, suivant le mot de Verlaine, sonne le pas de charge du « gosse effrayant de Paris ».

Effaçant de mon esprit l'image, déjà banale, du cheval noir, je mis à profit les derniers beaux jours de l'été pour faire, en fils pieux, un pèlerinage au pays de Jean-Jacques. Sur le seuil de la forêt de Montmorency, je visitai, non sans émotion, cet agreste Ermitage, que Rousseau et Mme d'Epinay auraient quelque peine à reconnaître, mais où fleurissent toujours les violettes et les primevères. Sur les pas de l'amoureux de Sophie, je refis le trajet de la Chevrette à Eaubonne, par les coteaux boisés de Margency et d'Andilly.

Arrivé à Eaubonne, mon premier soin fut de me

mettre en quête de la maison de Mme d'Houdetot. Le temps et les hommes l'ont à peu près épargnée. On m'admit, sans peine, à visiter le parc enchanté où Rousseau, ivre d'amour, joignit sa bouche à celle de Sophie, mais sans oser franchir le seuil du paradis entrevu, ni achever le duo voluptueux dont ce baiser n'était que le prélude.

Le jardinier me conduisit au fond du parc, vers le bosquet où Jean-Jacques, perdu dans ses manifestations oratoires, oublia de saisir au vol l'occasion fugitive. Le décor est demeuré le même. J'y retrouvai la cascatelle dont la rumeur couvrait le chuchotement de leurs lèvres, et, sous l'acacia déployant son branchage au-dessus du mur du jardin, le banc de gazon contre lequel faillit trébucher la vertu de Jean-Jacques. Il n'y manquait que le clair de lune et le chant du rossignol.

Ainsi vivifiée par nos fugues estivales dans la banlieue parisienne, ma vie bureaucratique devenait très supportable. En hiver, les représentations théâtrales continuaient, à un autre point de vue, cette œuvre d'assainissement.

Deux ou trois fois par semaine, nous passions la soirée au Français ou à l'Opéra-Comique ; parfois même je m'aventurais jusqu'aux régions lointaines de l'Odéon. Louise traçait notre itinéraire. Mais, qu'elle fût due au charme de la musique ou au pathétique des beaux vers, l'illusion scénique faisait affluer vers notre cœur, avide de beauté, un flot de jeunesse et de lumière.

Oubliant la tâche ingrate de la journée, je renaissais, avec un rire de délivrance, à l'amour de la vie. De la féerie théâtrale, je revenais, l'âme régénérée et toute neuve.

***

Malgré la compensation que m'avait si libéralement octroyée mon chef, M. Boulanger, je m'étais mal résigné à la mise sous séquestre de ma brochure sur l'Impôt du revenu.

Bien décidé à prendre ma revanche, j'écrivis, dans le silence de mon cabinet, à l'heure matinale où le bourdonnement de l'avenue Victor-Hugo ne couvre pas encore le léger murmure du vent dans les platanes, un volume de cinq cents pages, résumant et discutant, dans leur ordre logique, les règles de perception de la taxe sur le revenu des sociétés. C'était un manuel à l'usage des compagnies qui se trouvent tributaires de cet impôt. Aucun traité similaire n'existait encore en librairie. Mon initiative s'adaptait donc aux exigences de l'actualité et je trouvai immédiatement un éditeur, disposé à faire les frais d'impression et de publicité. Il fut entendu que mon livre paraîtrait sans nom d'auteur et que cet anonymat serait rigoureusement respecté.

Je ne me dissimulais point qu'une telle précaution retarderait la diffusion de mon œuvre ; mais il faut savoir se résigner à l'inévitable et ne pas appliquer, dans la conduite courante de la vie, la politique du tout ou rien.

Mais voici que, dans le feu de la correction des épreuves, j'appris que M. Boulanger quittait la Direction Générale pour entrer au Sénat. Je le félicitai avec une chaleur d'accent dont la sincérité n'était pas douteuse. Et, sans plus de sursis, je priai mon éditeur d'imprimer mon nom et ma qualité au frontispice de mon œuvre.

Tiré à deux mille exemplaires, dans les premiers jours de l'année 1887, mon livre obtint, malgré son prix élevé, un succès inespéré. Il comblait une lacune dans la littérature juridique, il répondait à un besoin. Sans la moindre intention ironique, j'offris à M. Boulanger un des exemplaires tirés sur hollande. Le nouveau sénateur de la Meuse dut sourire de mes audaces d'enfant terrible ; mais il me remercia très aimablement, me félicita et m'encouragea à continuer.



Un sentiment d'amertume se mêlait à ma revanche de publiciste. Je sentais que la littérature juridique, maîtresse jalouse, me prendrait bientôt tout entier et qu'il faudrait rompre avec la Poésie, l'enchanteresse de mes jeunes ans.

Avant de consommer cette rupture douloureuse, je résolus de me pencher encore une fois sur la source limpide où j'avais naguère si souvent apaisé ma soif. Je ferais mes adieux à la poésie en tressant une couronne sur le front de l'un de ses élus, André Theuriet, admis récemment à la retraite. Une mono-

graphie de ce Théocrite lorrain, qui a chanté, d'une voix si pure, « les grands chênes baignés d'une lumière douce », serait mon testament poétique.

Pour étudier sous son véritable jour cette physionomie aux aspects multiples, il était nécessaire de la suivre à travers les phases changeantes de son évolution littéraire et de reconstituer les milieux poétiques ou autres qui lui servirent de cadre. Theuriet m'avait initié lui-même aux mystères du passage Choiseul. Les graves Apollons qui fréquentèrent, avec lui, l'entresol de Lemerre, ne s'étaient point refusés à ma curiosité. Je connaissais Leconte de Lisle, Mendès et la plupart des chefs de file de la phalange parnassienne, à laquelle Theuriet se rattache, sinon par l'essence de son génie idyllique, tout au moins par la facture impeccable de ses vers.

Pour compléter ma documentation, il me restait à pénétrer dans les cénacles symbolistes, que le poète du *Chemin des bois* a traversés sans s'y arrêter. Mais je me trouvais ici en pays inconnu. Je n'étais point un habitué de ces caveaux et brasseries du quartier Latin où se réunissaient les disciples de Paul Verlaine, le poète de la folie sensuelle et de la mort exquise.

Le hasard me servit à souhait.

Un matin, en traversant le jardin du Palais-Royal, aux abords du Théâtre-Français, je vis venir à moi Dubut de Laforest, mon ancien camarade du collège de Nontron. Nous ne nous étions pas rencontrés depuis vingt ans; mais je le recon-

nus aussitôt. C'était bien toujours le joli garçon de la pension Couderc, séduisant et impulsif, d'une curiosité aiguë, sensuel sans mysticisme, à la fois lyrique et pessimiste, ne voyant dans la vie qu'un rêve stérile au bord du néant.

Dubut de Laforest me serra la main avec effusion. Entre Périgourdins la glace est vite rompue. Il me raconta sa vie. Nommé conseiller de préfecture, il avait, plus heureux que moi, dès l'âge de vingt-sept ans, abandonné l'Administration pour les Lettres. Il se flattait de n'avoir rien perdu au change. Ses nombreux romans, qui se vendaient bien, ses chroniques dans le *Figaro* lui permettaient de vivre largement, joyeusement ou, pour mieux dire, de réduire l'ennui de l'existence à son strict minimum. Aux applaudissements de la critique, il venait de publier, coup sur coup, *la Bonne à tout faire* et *le Cornac*. Il réunissait déjà les matériaux de *l'Homme de joie*. Cependant il ne se montrait point satisfait, prévoyant à brève échéance la crise du roman objectif et le retour offensif de la littérature impressionniste. Ce serait, disait-il, le règne du faux exotisme et des articles de bazar : turqueries de Stamboul, bibelots de Yokohama, états d'âme des Maoris de la Nouvelle-Zélande, Touareg originaires de Montmartre, Sahariens des Batignolles.

L'orage grondait. Je me retins de répliquer à Dubut de Laforest que, après tout, la psychologie de la jolie Rarahu couronnée de jasmin valait bien

celle de Mademoiselle Tantale. Ne voyant pas venir la contradiction qu'il attendait peut-être, mon ami se radoucit par degrés. Mis au courant de mes travaux littéraires et de mon enquête sur la poésie contemporaine, il s'offrit, avec la plus aimable spontanéité, pour me conduire au royaume des symbolistes, dans le palais de Lélian. Il fut convenu que je rejoindrais mon cicerone, à la sortie des bureaux, vers cinq heures, chez l'éditeur Dentu.

Je n'eus garde de manquer ce rendez-vous. Et nous voici, joyeux comme des échappés de collège, à déambuler vers la rive gauche, à la recherche de Paul Verlaine. Documenté sur les habitudes du poète, Dubut de Laforest s'arrêta sans hésiter, à hauteur du jardin du Luxembourg, devant un café de fort bourgeoise apparence. Verlaine nous y avait devancés. L'œil mi-clos, le chapeau de feutre mou rejeté en arrière, presque muet au milieu des bruyants éclats de voix de ses fidèles groupés autour de lui, le poète de la *Bonne chanson* semblait suivre une vision lointaine à travers la fumée bleue de sa pipe. Il se réveilla de son rêve pour tendre la main à Dubut de Laforest et m'adresser quelques mots de cordiale bienvenue.

Un sourire de malice au coin de sa paupière, Verlaine mit la conversation sur *le Gaga* et *la Bonne à tout faire*. Il ne se fit point faute d'illustrer ses commentaires de facéties d'essence rabelaisienne, avec une belle humeur rayonnante et une verve sans fiel.

J'observais à la dérobée ce mystique sensuel, naïf et pervers, qui a chanté la folie de la chair, en strophes d'un lyrisme éperdu. Il n'avait point la laideur que ses historiographes lui ont trop généreusement dispensée. Sans doute, son masque tourmenté n'était pas celui d'un olympien, ni même d'un premier ténor. Les pommettes saillantes, le nez camus, les petits yeux bridés semblaient pris à une estampe d'Hokousaï. Mais qu'importe! Verlaine n'en avait pas moins, pour parler comme Rachilde, la beauté d'un archange foudroyé. Le visage peu académique de ce créateur de frissons nouveaux portait l'empreinte de son âme candide et subtile, toujours exaspérée et vibrante au moindre souffle.

Notre moderne Villon me semblait beau à la manière du faune que le Corrège nous montre soulevant le voile d'Antiope endormie. La splendeur de son rêve, l'allégresse de sa vision voluptueuse magnifiaient, en l'idéalisant, sa physionomie de poète maudit.

Je ne demandais qu'à être conquis par Verlaine et je le fus, tout au moins à peu près, dans la minute de cette première entrevue. D'instinct, je me mis à l'unisson de cette pléiade enthousiaste qui se pressait aux côtés du maître et dont mon ami Dubut me nomma les principaux coryphées : Laurent Tailhade, Ernest Raynaud, Stuart Merril, Charles Morice, Moréas, Paterne Berrichon, Raymond de la Tailhède. J'en passe et des meilleurs.

Notre commune patrie, le Périgord, était représentée, dans ce cénacle, par une jeune femme aux cheveux mordorés et aux yeux profonds, nuancés d'aigue-marine. Son front pur et son visage d'une expression un peu hautaine avaient le modelé des camées antiques. Un sourire énigmatique animait la fleur mystérieuse de ses lèvres.

C'était Rachilde. Agée de vingt-cinq ans à peine, et déjà célèbre, elle avait conquis l'estime des lettrés et la faveur du public par des romans d'un réalisme suraigu, mais d'une langue saine et vigoureuse, où la richesse du fond s'allie à l'ampleur de la forme. Ironique et spirituelle, adorée des intellectuels et redoutée des sots, elle vint, dès la première heure, se pencher, fée secourable, sur le berceau du symbolisme naissant.

Dubut de Laforest enveloppait dans la même réprobation les versificateurs anciens ou modernes, mais il pardonnait à Verlaine. En notre double qualité d'admirateurs du poète et de Périgourdins, nous ne pouvions que savoir gré à Rachilde de mêler aux gerbes de roses et de myrtes, qui jonchent l'autel de Lélian, une fleur de bruyère cueillie, dans la rosée du matin, sur les collines de notre cher Périgord.

CHAPITRE VIII

SILHOUETTES PARISIENNES DE 1889 à 1895

Etude sur André Theuriet. — Exposition de 1889. — L'almée Matouha et la danse rituelle. — Concours Rossi à l'École de droit. — Enquête sur le livre foncier. — Commission extraparlementaire du cadastre. — Les grands premiers rôles, de Léon Say à Poincaré. — Un temple de la parole. — Henri Brisson vu de près. — Un disciple de Rousseau. — L'assimilation de l'Algérie et le prix Rossi de 1893. — Commission de l'Impôt sur le revenu.

Mon entrevue avec Paul Verlaine m'imposait de nouveaux devoirs envers la Poésie, à l'heure même où semblait s'affirmer le nécessité de rompre avec elle. La Bureaucratie exigeait cette séparation. Mon avancement administratif était, paraît-il, à ce prix.

Mais il est de ces adieux auxquels le cœur ne se résigne jamais. La monographie d'André Theuriet, qui devait marquer le terme de mon voyage aux pays bleus, fortifia, au contraire, ma vocation poétique.

J'écrivis mon œuvre avec une allégresse presque lyrique, heureux de me démontrer à moi-même,

par l'exemple de mon héros, que les élus de la Muse peuvent traverser l'enfer bureaucratique, le front haut, sans abdication ni déchéance.

La vie de Theuriet m'offrait une leçon et un encouragement ; elle me révélait la possibilité de résoudre le pathétique conflit qui s'élève entre la vision dorée du poète et la laideur du monde réel. Pour apaiser cet antagônisme, le mieux était d'appliquer l'ingénieuse méthode de l'auteur de *Sauvageonne* : partager son temps entre le rêve et l'action et ne gravir les hautes cimes de la hiérarchie professionnelle que pour se rapprocher du ciel, pour s'envoler, d'une aile plus sûre, vers les profondeurs étoilées.

Sur cette thèse, d'apparence paradoxale, je construisis le scénario de mon Essai. La matière prêtait aux plus riches développements. C'est ainsi que, chemin faisant, je me vis conduit à esquisser un irrespectueux parallèle entre nos écrivains professionnels et les « amateurs » qui, à l'abri d'une fonction, leur disputent non sans succès la faveur du public. On sait avec quelle âpreté les pontifes attitrés de nos chapelles littéraires dénoncent cette concurrence déloyale. A les entendre, l'accès des Revues et des théâtres devrait être rigoureusement interdit à ces irréguliers du roman ou de la poésie qui osent cumuler, en une synthèse sacrilège, le culte du beau et l'exercice d'une profession.

Je me fis un jeu d'établir que Theuriet, à la veille d'entrer à l'Académie, se riait de cette ridicule

excommunication. Certes, le poète du *Chemin des bois* fut un « amateur », dans toute la force du terme. Cet excellent écrivain publia la plupart de ses chefs-d'œuvre au cours de sa longue carrière de receveur d'Enregistrement, de rédacteur, de sous-chef et de chef de bureau à la Direction Générale. Mais l'esprit souffle où il veut. En dépit de ses attaches bureaucratiques, Theuriet a su chanter divinement, sur sa flûte rustique, l'ivresse du printemps et de l'amour. Les pures vocalises de ce rossignol sauvage de l'Argonne nous charmeront longtemps encore, n'en déplaise à nos cubistes patentés.

Ce fut vers la fin de l'été de 1889, au moment où l'Exposition universelle battait son plein, que ce modeste livre, écrit avec plus de sincérité que de talent, affronta, sous l'égide d'Alphonse Lemerre, le grand jour de la publicité. Son succès dépassa mes espérances. Deux éditions se suivirent à peu de mois d'intervalle. Les maîtres de la critique, entre autres Francisque Sarcey, appelèrent sur ce début l'attention de lettrés. Je fus bien vengé de l'autodafé de mon infortunée brochure sur l'impôt du revenu. Ma revanche était complète.

Une ombre légère se mêlait pourtant à ma joie. A certains indices, qui ne sauraient tromper, je compris que la naissante et bien faible notoriété qui souriait à mes débuts de publiciste susciterait tôt ou tard, contre moi, une levée de boucliers. Au détour des couloirs, les augures échangeaient des regards mystérieux sur mon passage. Les chuchotements

étouffés firent bientôt place aux allusions désobligeantes. Mon voisin de bureau, le jovial Faraguil, fulminait, d'une voix tonitruante, contre ces « poîtes » — c'était sa manière de prononcer « poètes » — qui, à la faveur de la tiède atmosphère des bureaux, épanchent leurs niaiseries sentimentales en vers inintelligibles. Rien de plus immoral, clamait-il, que ce monstrueux accouplement de l'Administration et de la « Poisie » : il faut choisir et se tenir à son rang.

A ces objurgations de mon ami Faraguil je répondais par un simple haussement d'épaules. Ces passes d'armes sans méchanceté n'altéraient pas notre franche camaraderie. J'aimais Faraguil et il me payait de retour.



Un bonheur n'arrive jamais seul. Loin de me tenir rigueur de mon livre sur André Theuriet, l'Administration me promut au grade de Sous-chef.

Cet avancement ne changeait rien à mes attributions et à mon travail. Je restais chargé de l'élaboration des études législatives et des requêtes devant la Cour de cassation. Mais mon horizon s'éclairait d'une lointaine lueur. J'entrevoyais déjà le jour où, franchissant un nouvel échelon, j'inscrirais sur mes cartes de visite le titre de chef de bureau ou, mieux encore, de Directeur.

L'essentiel était d'atteindre promptement cette suprême étape sans m'attarder à la contemplation

du paysage. Malheureusement pour mon ambition, je ne comptais ni protecteurs ni amis dans le monde administratif ou parlementaire. Le milieu ambiant m'était plutôt hostile. Je décidai de me recommander moi-même à l'attention du maître de l'heure, et, dans ce but, je transportai ma base d'opérations sur la montagne Sainte-Geneviève, à l'Ecole de droit.

C'est qu'en effet les circonstances me conseillaient ce mouvement stratégique. La Faculté avait mis au concours, pour le grand prix Rossi de 1890, un sujet rentrant, à certains égards, dans le cercle de mes connaissances techniques. Il s'agissait de rechercher, à la lumière de l'histoire et du droit comparé, si le régime du Livre foncier, si puissamment organisé en Allemagne, son pays d'origine, pourrait s'adapter, en France, aux conditions physiques et juridiques de la propriété immobilière.

Le problème proposé en ces termes à la sagacité et à l'érudition des concurrents était d'une envergure mondiale, puisque les pays tributaires du Livre foncier ou de ses dérivés forment un groupe compact de vingt et un Etats. Ce thème me séduisit par sa complexité même. Rien ne répondait mieux à la tournure de mon esprit, passionné pour l'archéologie, que de suivre l'évolution de la propriété foncière et du formalisme de ses transferts à travers les âges et les peuples.

Je me voyais déjà interrogeant les mystérieux vestiges du communisme agraire des Aryens du

Pendjab, des Hébreux et des Egyptiens au temps des rois Pasteurs. J'assistais à l'avènement de la propriété individuelle sous le règne de Bocchoris, au VIIIe siècle avant notre ère. L'hypothèque entrait en scène chez les Athéniens, ainsi que l'atteste le mariage de la blonde Hippocléia, fille de Democharès. Les graves cérémonies de la mancipation et de l'*in jure cessio* se déroulaient, suivant le droit des Quirites, à mes regards attentifs. Par une transition insensible, l'insinuation de la loi romaine me conduisait aux formes de l'investiture féodale. Ici se dresse, dans la clameur des beffrois et la fulguration des oriflammes, l'image tragique du seigneur foncier recevant de ses vassaux le serment de foi et hommage. Puis, de proche en proche, j'arrivais, par l'édit de Colbert et les lois de la Révolution, au régime de publicité réglé par notre Code.

Il fallait construire, sur cette esquisse à peine ébauchée, non une tour de Babel difforme, mais un édifice aux lignes harmonieuses. Je savais que l'Université de Paris, justement soucieuse de sauvegarder le prestige de ses concours, n'admet pas les travaux de seconde main. Je résolus donc de me documenter aux sources mêmes et, dans ce but, je me mis directement en rapport avec nos agents consulaires. Partout je reçus un accueil empressé.

***

Pendant que cette riche moisson s'accumulait dans le dossier de mon enquête, j'emplissais mes

yeux et mon esprit de toute la magie de l'exposition universelle.

Ma passion d'exotisme, ma fièvre de sensations nouvelles trouvaient un facile aliment dans cette mise en scène si artistement ordonnée. Il y avait, sans doute, dans la féerie de 1889, machinée comme un décor de théâtre, une forte part d'illusion. Il n'en est pas moins vrai qu'au milieu des articles de pacotille de ce bazar international quelques curiosités méritaient de retenir l'attention.

C'est ainsi que, parmi les fausses Orientales de la rue du Caire, je crus découvrir une véridique almée, la brune Matouha aux longs yeux de velours et à la peau dorée comme un fruit mûr. Cette prêtresse de la danse ne manquait point de pittoresque lorsque, dans une crépitation de tambourins et de crotales, les nattes de ses cheveux sombres rejetées sur le dos, la poitrine bombée sous la scintillante armature de ses colliers de sequins, elle rythmait, d'un chant rauque où semblait mourir un râle d'amour, l'ondulation voluptueuse de ses hanches sacrées.

Matouha logeait dans une étroite chambre donnant sur la cour de notre maison. Ce voisinage nous permettait d'échanger avec elle de menus propos. Un soir, elle consentit à interpréter, dans notre salon, en présence d'un ami Japonais, l'enseigne de vaisseau Ota, le mystère des danses rituelles de la Haute Egypte. Avec des gestes menus et des attitudes hiératiques, elle mima, virtuose impres-

sionnante, le voyage de l'âme, cherchant, au sortir de la tombe, à travers les ténèbres de l'Hadès, la route de l'Orient, pour y renaître au jour et à la vie.

Ce n'était point en suivant les arides sentiers de l'Islam que Matouha avait pu glaner cette poétique allégorie. Les prêtres d'Héliopolis n'ont pas révélé aux sectateurs du Prophète le mythe sublime du soleil mort, errant par la nuit infinie, qui sent tressaillir en lui le germe des aurores futures.

— Tu n'es donc pas Musulmane ? demandai-je à Matouha, qui haletait sous son voile de gaze, les bras dressés et les mains jointes en une incantation extatique.

Surprise de ma question impie, elle m'enveloppa d'un regard farouche, hautaine et distante comme une reine offensée. Non, elle ne reconnaissait pas la loi de Mahomet. Elle n'adorait qu'un seul Dieu : Phtâh, principe éternel de lumière et de vie.

A ces mots, mon ami Ota ne put se défendre d'un sourire sceptique. Bouddhiste fervent, il savait que la délivrance de l'âme se trouve, non pas dans une renaissance indéfinie, mais dans le nirvâna, où cessent la joie et la douleur du monde. « Elle a peu de philosophie, me susurra-t-il, et les geishas de nos maisons de thé dansent mieux. »

Mise en défiance par cet aparté et blessée dans sa dignité, Matouha écourta sa représentation. Me montrant, d'un geste irrité, le Japonais qui conti-

nuait à sourire, elle me jura, d'une voix basse et tragique, qu'elle ne danserait plus devant Anubis.

Dubut de Laforest, que je rencontrai dans mes promenades autour de l'Exposition, prit un plaisir extrême au récit de cet incident. Je tentai, mais en vain, de revoir Matouha. Il paraît que, désespérant d'être jamais comprise de cette frivole population parisienne, elle avait, sans attendre la fin de l'Exposition, repris le chemin de la Haute Egypte. Revenue à Philœ, la jolie almée initiait aux secrets du mythe solaire les touristes de l'agence Cook.

***

L'Exposition fermait ses portes. Le moment était venu d'organiser les matériaux recueillis dans mon enquête internationale sur le livre foncier et de construire, dans le silence de mon cabinet, le monument juridique dont la Faculté de Paris avait tracé les grandes lignes.

Je me mis à l'œuvre courageusement. Tous les soirs, de neuf heures à minuit, je revenais à mon manuscrit, m'appliquant à clarifier le lourd formalisme de la publicité germanique, et à frayer au travers de cette forêt inexplorée de larges trouées lumineuses. Avec une ardeur frémissante, je me penchais sur le nimbe doré qui tombait de l'abat-jour de ma lampe, tout entier au charme de l'abstraction pure, heureux de perdre mon re-

gard dans les lointains de la généralisation et de la synthèse.

Rien ne troublait mon recueillement. Tandis qu'au dehors la nuit roulait, entre les hautes façades, ses vagues de silence et de ténèbres, une aurore immatérielle se levait dans mon âme. J'ai connu, en ces heures studieuses, la joie du travail, l'ivresse de la marche en avant, par le dédale des chapitres et des paragraphes, vers le feuillet où doit s'inscrire, dans un halo de lumière, ce mot fatidique : fin.

Mon manuscrit, qui ne comptait pas moins de mille pages, fut déposé à l'Ecole de Droit dans le délai réglementaire. Quelques mois s'écoulèrent et, un matin, à l'heure où je prenais la route du ministère des Finances, une lettre du Secrétariat de la Faculté m'informa que mon Essai, seul retenu par les juges du concours Rossi, avait été honoré d'une récompense de trois mille francs.

Publiée par la *Gazette des tribunaux* et les grands quotidiens (1), cette nouvelle fit le tour des couloirs de la Direction générale, colportée et commentée par les excellents camarades. Faraguil, toujours bon enfant, me félicita d'avoir renoncé à la « poisie ». Il y a plus. Mon voisin de bureau immédiat, aujourd'hui directeur à Montauban, tint à m'accom-

(1) Voir, à la fin du volume, après la table, le compte rendu de cet ouvrage, dû à la plume d'un maître de la science du droit, M. le professeur agrégé Louis-Lucas.

pagner à la distribution solennelle des prix de la Faculté.

Les conséquences administratives que j'attendais de ce succès ne tardèrent pas à se faire jour.

Vulgarisée par mon Essai, la question du Livre foncier, jusqu'alors reléguée dans le domaine de la théorie, s'inscrivit au premier plan de notre programme de réformes législatives. S'associant à l'initiative de la Faculté de droit de Paris, le Gouvernement institua, dès 1891, une Commission extraparlementaire, à l'effet de rechercher comment le régime du Livre foncier pourrait s'implanter en France.

Après avoir pris connaissance de mon livre, le ministre des Finances m'adjoignit comme secrétaire à cette Commission.

Présidée par Léon Say, la Commission extraparlementaire du cadastre et du livre foncier, dont les mémorables discussions se sont prolongées jusqu'en 1906, tint ses assises au palais du Louvre, dans l'hôtel privé du ministre des Finances.

Le Parlement, les grands corps de l'Etat, l'Institut, le Palais, le monde de la Presse s'y voyaient largement représentés. Assis, en ma qualité de secrétaire, à côté de M. Léon Say, j'embrassais d'un coup d'œil l'imposante assemblée, groupée autour d'une table en fer à cheval. L'intérêt scientifique de nos réunions s'avivait d'un attrait de curiosité. La plupart des commissaires étaient pas-

fesseurs de droit, sénateurs, conférenciers, journalistes et statisticiens semblaient se donner le mot pour développer leurs thèses avec une richesse d'aperçus que Léon Say ne parvenait pas toujours à endiguer. C'était, à proprement parler, une école pratique d'éloquence. Chacun y apportait sa note personnelle, suivant ses aptitudes et son tempérament.

Le Président Léon Say n'avait pas à intervenir dans nos débats; mais il les dirigeait avec une aisance et une autorité d'autant mieux acceptées qu'elles s'enveloppaient d'un sourire. Sans hâte ni recherche, ingénument, l'illustre académicien savait décocher, au cœur des discussions les plus ardues, les flèches d'or de son humour intarissable. A vrai dire, le terme humour est impropre. Léon Say avait de l'esprit, dans la pure acception française de ce mot. Sa verve étincelait, aérienne et primesautière, incisive, mais ne laissant jamais le trait dans la blessure. L'ironie malicieuse qui luisait dans ses yeux crispait rarement ses lèvres. Ses contradicteurs étaient parfois tentés de le remercier des légers coups de griffe qu'il leur distribuait en un geste de courtoisie, négligemment, et comme sans y prendre garde.

Est-il besoin d'ajouter que ce Parisien, d'un esprit si affiné, se mettait peu en peine de réaliser extérieurement le type du surhomme ? A voir son beau et calme front auréolé de boucles blanches, sa moustache en brosse, son corps un peu replet,

ses gestes rares et mesurés, on l'eût pris volontiers pour un paisible magistrat de province. C'est qu'en effet cet homme vraiment supérieur ne s'imposait aucun effort pour paraître, pour occuper la scène et provoquer les applaudissements. Sûr de rayonner par sa lumière propre, il dédaignait les attitudes, affable dans son accueil, ennemi de l'ostentation comme de la familiarité, simple, mais distant.

Le Conseiller d'Etat Marquès di Braga, assis non loin de moi, aurait pu s'inscrire, lui aussi, sur la liste des orateurs éloquents avec esprit. Il excellait dans les mots à facettes, ciselés avec art, comme un article de joaillerie.

Voici le côté des professeurs de droit : MM. Bufnoir, Massigli et Léon Michel, tous prodigieusement érudits, très diserts, incomparables, dès qu'il s'agit de réfuter une hérésie juridique et de ramener l'attention sur les sommets dominants, vers les principes méconnus par un orateur. Faite d'abstraction, d'une sécheresse élégante, dédaigneuse des effets oratoires, ne visant qu'à la clarté et à la logique, leur sobre éloquence n'en était que plus impressionnante. Toujours sur la brèche, ces délégués de la Faculté de Paris exercèrent une influence prépondérante sur l'orientation des débats.

Les parlementaires, cela va de soi, assistaient, en nombre, à nos réunions. Parmi les figures les plus vivantes de ce groupe, il suffira de nommer : MM. Boulanger, Poincaré, Dauphin, Edouard Millaud et Boudenoot.

A la veille de quitter son fauteuil de sénateur pour celui de Premier Président de la Cour des comptes, mon ancien chef, Ernest Boulanger, semblait, sous ses cheveux poudrés à frimas, plus jeune et plus alerte que jamais. Toujours cette large intellectualité, servie par une mémoire impeccable et une rare faculté d'assimilation. De sa voix un peu grasseyante il se faisait un jeu de ramener les choses au point et de dégonfler les baudruches oratoires. Financier et jurisconsulte émérite, il s'affirmait comme un polémiste redoutable, sans grande envolée, mais sachant courir sus au sophisme et le démasquer d'un revers de main.

Auprès de lui, son jeune compatriote de la Meuse, entré depuis peu de mois dans la lice parlementaire, Raymond Poincaré, révélait des qualités d'un autre ordre. Mince, presque fluet, le menton fleuri d'un bouquet de barbe noire, il trahissait discrètement sa personnalité par la flamme de son regard, la mobilité de sa physionomie et le sourire désabusé qui errait, à certains moments, au coin de sa bouche. C'était dans le feu de l'action oratoire qu'éclatait toute sa puissance. Son éloquence était une lumière ; non pas une froide lueur d'astre mort, mais la splendeur vivante du verbe.

Quelque peu effacé par ce collègue de haute envergure, M. Cochery prenait cependant une part très active à nos discussions. Sans doute, il n'avait pas, au même degré que M. Poincaré, l'art de dé-

rouler sa pensé harmonieusement comme une étoffe précieuse. Son éloquence était celle des hommes d'action. Sorti de Polytechnique, il argumentait à la façon des ingénieurs. Volontiers, il aurait résolu les problèmes juridiques du Livre foncier par des équations et des formules de calcul différentiel. Il discourait avec feu, avec violence même, dédaigneux des nuances, indifférent à la musique des périodes. Sa voix puissante emplissait la salle de son flot sonore et soutenu. Malheur à l'imprudent qui osait l'interrompre. L'orateur semblait n'attendre que cet instant pour donner libre carrière à ses instincts d'athlète. Les bras croisés en une attitude de défi, le visage empourpré par la colère, il accablait son adversaire sous le poids de ses répliques, scandant sa parole vengeresse par l'oscillation rythmique de sa barbe blonde. On eût dit un lion qui secoue sa crinière. Georges Cochery n'était pas alors sans beauté.

Interprété par de tels acteurs, le scénario du livre foncier, avec ses tirades émouvantes où se croisaient les brusques éclairs des interruptions et des répliques, me donnait l'illusion d'une œuvre d'art.

Cette impression devenait encore plus vive lorsque le rédacteur politique du *Temps*, Paul Delombre, de sa voix chaude et bien timbrée, venait rappeler aux théoriciens épris d'absolu les inéluctables réalités de l'économie politique et financière. Ce conférencier si averti, d'un savoir encyclopédique, se faisait un jeu de répandre sur nos discus-

sions les plus arides le coloris de son imagination créatrice. Je ne suis pas éloigné de penser que le grave écrivain du *Temps* se doublait d'un poète. Cette dualité expliquerait les larges envolées qui emportaient parfois l'orateur bien au-dessus des contingences de notre ordre du jour. Peut-être, après tout, n'y avait-il là qu'une simple extériorisation de son âme généreuse et mouvante, riche en nuances et en contrastes.



Garder le silence dans ce temple de la parole était un héroïsme au-dessus de mes forces. Timidement d'abord, puis avec une assurance progressive, je me mêlai aux discussions et rompis plus d'une lance en faveur de la théorie si ardemment exaltée dans mon Essai sur le livre foncier et l'*Act Torrens*.

Quand elle n'aurait eu d'autre effet que de m'initier ainsi aux secrets de la gymnastique oratoire, mon œuvre n'aurait pas été absolument stérile ; mais elle me réservait des résultats plus significatifs. Ce fut sous l'égide de ma thèse relative aux formes de la publicité immobilière que je pénétrai dans l'intimité de M. Henri Brisson et que je me conciliai l'estime de cet homme d'Etat.

J'avais offert à l'ancien Président de la Chambre un exemplaire de mon livre. Sans s'effrayer du nombre de pages, il le lut, de la première à la der-

nière ligne. Tout en me félicitant de mon travail, il ne me cacha point qu'à son avis l'institution en France du livre foncier ne porterait ses fruits qu'à la condition de se solidariser avec la suppression totale ou partielle des frais de justice. Il faut d'abord, me dit-il, ouvrir de larges trouées au travers de cette brousse inextricable de la procédure où les hommes de loi guettent le malheureux plaideur qui demande justice. Nos anciens rois rendaient la justice à l'ombre du chêne de Vincennes. Sans aller jusque-là, notre République se doit à elle-même de dégager l'appareil judiciaire de son irritant et coûteux formalisme, d'élaguer les taxes parasites et multiformes qui encombrent l'accès du Prétoire. C'est seulement lorsqu'elle aura été préparée par ce travail de défrichement que l'expérience du Livre foncier aura quelque chance de prendre racine dans notre sol. La révision des frais de justice en est le préliminaire obligé.

Je savais avec quelle énergie M. Henri Brisson avait pris devant le Parlement l'initiative de cette réforme des tarifs et taxes judiciaires. Incorporée au budget de 1892, sa proposition était à la veille d'être discutée à la tribune de la Chambre. Il me permit de lui soumettre mes vues personnelles sur les répercussions financières, économiques et sociales du dégrèvement fiscal projeté. Engagée sur ce terrain, notre conversation se continua au delà de la première entrevue. Le désir d'étudier de près la personnalité d'un illustre contemporain, plus en-

core que l'attraction exercée sur mon esprit par la question des frais de justice, m'induisit à prolonger notre entretien.

Une légende s'est créée autour de M. Henri Brisson. A en croire la plupart de nos historiographes, ce grand républicain aurait exagéré jusqu'à la raideur la fermeté de ses doctrines. Jamais l'éclair d'un sourire n'aurait animé son austérité de Spartiate ; jamais un geste d'abandon n'aurait détendu la ligne rigide de son attitude.

Rien de plus faux que ce portrait. Certes, Henri Brisson restera, pour les parlementaires futurs, un exemple de droiture intransigeante, utile à méditer. C'était un homme d'un haut caractère, intraitable sur les principes, en qui semblait revivre l'âme ardente et héroïque de ses ancêtres de la Convention nationale. Mais l'unité inflexible de sa vie politique ne faisait pas que Henri Brisson fût retranché du monde des apparences et relégué, pour ainsi dire, dans une région surhumaine, inaccessible aux joies et aux tristesses de la vie. Loin de là, je reconnus, non sans surprise, que ce faux impassible avait une âme mouvante et prompte à l'enthousiasme.

Henri Brisson aimait Rousseau. Les *Confessions* et le *Contrat social*, voilà ses livres de chevet. Il passait ses étés, dans sa villa de Montmorency, pour y entendre, comme autrefois Jean-Jacques, le chant du rossignol monter dans le silence de la nuit limpide. Il parut s'intéresser vivement au récit de mon

pèlerinage à la Chevrette, à l'Ermitage et au parc enchanté d'Eaubonne :

—Je vois, me dit-il avec enjouement, que nous nous entendons sur maintes choses étrangères à la question des frais de justice et à celle du livre foncier. Nous sommes deux romantiques, ne cherchons pas à nous défendre. C'est Jean-Jacques qui parle dans la Déclaration des Droits de l'homme. Adorer la liberté, se passionner pour la justice, déclarer la guerre aux puissances de l'ombre coalisées contre l'ascension lumineuse de l'esprit humain, c'est encore faire du romantisme, et du bon. C'est rendre hommage à Rousseau.

Comme épilogue de mes visites à Henri Brisson, je publiai, au lendemain de la loi sur les frais de justice dont il fut le promoteur, un commentaire raisonné de cette réforme. Dans l'historique qui servait de préambule à ce traité je mis en lumière l'initiative si libérale de l'ancien Président de la Chambre. Grâce à lui, un rayon d'équité et de logique avait lui dans les ténébreuses oubliettes de notre fiscalité. Peu d'années après l'apparition de ce modeste livre, Henri Brisson me remercia publiquement du témoignage que je rendais ainsi à l'énergie de son action réformatrice. Dans la préface d'une monographie juridique écrite sur le même sujet par M. Fravaton, depuis lors Conseiller-maître à la Cour des comptes, Henri Brisson formula ce regret :

« Pourquoi M. B... (je n'inscris ici que cette initiale, pour ne pas effaroucher la pudeur de Zoïle),

pourquoi M. B... n'était-il pas, en 1891, Directeur Général de l'Enregistrement ? La belle trouée que nous aurions faite !»

***

Malgré ses proportions restreintes et son aspect purement juridique, mon Traité pratique sur la réforme des frais de justice fit son chemin dans le monde.

Mais, sans m'attarder à ce résultat, je me tournai, de nouveau, vers la Faculté de droit de Paris. Le thème du concours Rossi pour 1893 était une étude sur le régime des personnes et des biens en Algérie. La Faculté demandait aux concurrents de dégager les particularités législatives de cette population si disparate de Kabyles, d'Arabes, de Mozabites, d'Israélites et d'Européens, qui vit sous notre égide, rebelle à toute tentative de fusion ou d'unification.

Décrire l'organisation de la famille indigène, avec le mariage par achat, la polygamie, la répudiation, le lévirat, la tutelle perpétuelle des femmes, préciser l'état de la propriété immobilière en Algérie, en distinguant la terre *melk*, susceptible de propriété privée, de la terre *ârch*, dernier vestige du collectivisme agraire de la tribu, tel était le grandiose programme du concours. Il aurait tenté le pinceau d'un Fromentin autant que la sagacité d'un jurisconsulte.

Toujours épris des choses de l'Orient, je ne pouvais que me passionner pour un tel sujet. La famille arabe ne m'apparaissait qu'à travers l'ardente coloration du Sahel. Les dunes sahariennes et les massifs du Hoggar se profilaient à l'horizon de mon voyage ethnographique, estompés d'une délicate teinte violette. Et, au plus fort de mes laborieuses méditations sur l'origine de la terre *ârch*, la psalmodie aiguë du muezzin, tombant du haut d'un minaret, me rappelait que tout ici-bas est vanité, sauf la volonté d'Allah et la parole de son prophète.

A l'auteur de *la France nouvelle*, à ce charmant et génial Prévost-Paradol, que ma famille avait connu et dont elle avait pleuré, en 1870, la fin tragique, j'empruntai les premières lignes de mon étude. Cette épigraphe me porta bonheur. J'appris, un matin, de la bouche de mon Directeur général, M. Liotard-Vogt, que la Faculté, sur le rapport de M. Weiss, le savant professeur de droit international, venait de couronner mon œuvre, en lui attribuant le prix Rossi.

La fortune continuait à me sourire. Les affectueuses félicitations de mon grand chef, son empressement à se faire le messager de la bonne nouvelle, avaient, à mes yeux, plus de prix que la récompense elle-même. L'éditeur Chevalier-Marescq se chargea de la publication de mon livre et, par une claire matinée de juin 1894, j'offris un exemplaire de *la Législation civile de l'Algérie* au nouveau ministre des Finances, Raymond Poincaré.

La réponse de M. Poincaré ne se fit pas attendre. Quelques semaines après l'apparition de mon œuvre, un décret, rendu sur sa proposition, me nomma secrétaire de la Commission extraparlementaire de l'impôt sur le revenu.

Cette grande commission, dont M. Poincaré s'était réservé la présidence, comprenait, parmi ses membres, la plupart des parlementaire, magistrats, professeurs, publicistes et hauts fonctionnaires dont j'avais déjà fait le dénombrement à la Commission du livre foncier. Ma qualité de secrétaire des séances me valut le privilège de prendre place à la droite du Président, à côté de mon très sympathique collègue et ami, Edouard Arnoux, chef du personnel des Contributions directes. La physionomie si attirante d'Arnoux n'est pas de celles dont le contour s'efface dans le recul des années ; elle avait pour traits dominants une haute intellectualité, vivifiée par une rare puissance de travail, et une droiture à toute épreuve. Ajouterai-je que nos carrières professionnelles ont suivi une évolution parallèle? L'un et l'autre, nous avons successivement occupé, à la tête de nos administrations respectives, le poste de chef du Personnel à la Direction générale et celui de Directeur du département de la Seine.

Dans cette similitude de nos destinées, il me plaisait de voir, non pas une simple coïncidence, mais un symbole de l'accord harmonieux de nos esprits et de nos cœurs.

CHAPITRE IX

LE ROMAN D'UN CHEF DU PERSONNEL

Promotion inattendue. — Les mystères du personnel. Colères de jolies femmes. — Emigration au palais du Louvre. — La plage de Port-Maria. — Le contrôle des budgets. — Congrès international de 1900. — Chaude lumière de la Troade. — Prédiction du chef de bureau Faraguil. — Départ pour La Rochelle.

La commission de l'impôt sur le revenu clôtura ses travaux au moment où le rideau se levait sur l'année 1895.

J'avais confiance en mon étoile ; mais je n'espérais point recueillir, dès à présent, le fruit doré de mes modestes essais. Et voici que l'année nouvelle réalisa, presque coup sur coup, deux de mes plus hautes ambitions, en fleurissant du ruban rouge le revers de mon veston de travail et en m'apportant le grade de chef du Personnel de mon Administration.

Ma promotion inattendue à la situation très en vue de Chef du Personnel déconcerta bien des intrigues et déjoua certains calculs. Les coteries dont

j'avais négligé de solliciter l'investiture ne me pardonnèrent point cette bonne fortune insolente. Mais peu m'importait. Le poème d'azur qui rayonnait en moi m'isolait du monde extérieur. Pour les méchants et les jaloux je n'avais que dédain et pitié.

Confident immédiat du Directeur Général, dépositaire de sa pensée intime, j'étais chargé de préparer, sous son autorité, tous les mouvements du personnel de mon Administration, à Paris et en province. Attributions attrayantes, mais singulièrement délicates et dangereuses. Ayant pour règle de ne suivre, dans mes propositions d'avancement, que la ligne de l'ancienneté et du mérite, j'opposais un front d'airain aux solliciteurs qui essayaient de me détourner de cette immuable orientation. Maintes fois, il me fallut subir de rudes assauts; mais je tins bon, sachant que, dans ce poste de combat, la fermeté et l'endurance sont des vertus professionnelles auxquelles rien ne saurait suppléer. J'étais d'ailleurs soutenu et encouragé dans ma tâche ainsi comprise par l'exemple de l'un de mes prédécesseurs, M. Henry George, esprit supérieur, érudit et fin lettré, ouvert à tous les reflets venus d'en haut, mais d'une droiture irréductible, intransigeant sur les principes d'équité et de justice qui constituent la base d'opérations la plus essentielle d'un chef du Personnel.

Le cabinet dans lequel je donnais mes audiences s'ouvrait, clair et spacieux, par deux fenêtres sur

la place des Pyramides, au-dessus de la Jeanne d'Arc de Frémiet. Point de meuble historique ni de tableaux de maîtres. Seules, quelques estampes provenant de la chalcographie du Louvre atténuaient la nudité des surfaces murales. En revanche, une vague de lumière, venue des parterres des Tuileries, inondait de sa coulée transparente les dossiers et les cartons où s'agitent les destinées du Personnel.

Dans ce cadre riant, l'âme des solliciteurs ne pouvait que s'ouvrir à l'espérance. Les promesses y prenaient des reflets d'aurore, les refus s'y atténuaient en demi-teintes d'un charme mélancolique. Je m'appliquais à recevoir mes visiteurs, Sénateurs, Députés ou simples camarades de l'Administration, non pas avec la morgue d'un chef du Personnel, mais en homme qui a traversé les joies et les tristesses de la vie, ses ombres et ses rayons, et qui sait par expérience l'action magique d'un mot de réconfort sur les âmes endolories.



Parfois, au lieu d'un vénérable parlementaire à la barbe fleurie, c'était une délicate effigie féminine qui s'encadrait dans le velours de mon fauteuil.

Brunes ou blondes, vives ou langoureuses, minces ou potelées, les solliciteuses ont à leur service une force de persuasion contre laquelle il est difficile de se défendre. De leur gazouillement d'oiseau,

de leur silence même émane une éloquence subtile qui traverse les obstacles, à la manière des fluides radio-actifs. Comment résister à l'ardente prière de ces yeux sombres comme la nuit, à la rêverie de ces regards changeants et bleus comme les vagues ? Peut-on, sans cruauté, courber sous un refus ces nuques blanches, entrevues sous l'or des boucles folles ? Et que répondre à cette requête soupirée d'une voix étouffée : « Je sais que vous pouvez tout... Vous êtes bon... un mot de vous emportera la nomination de mon mari... laissez-vous fléchir... promettez-moi... dites-moi : oui ! »

Ma seule ressource, dans ces situations embarrassantes, était d'atermoyer, de répondre qu'il serait pris une note spéciale de la candidature ainsi magnifiée par la poésie des cheveux d'aurore et des yeux couleur de ciel. Un compliment à l'aimable visiteuse, un madrigal en l'honneur de son profil de patricienne, de son jeune corps aux souples attitudes et de sa démarche rythmique, suffisaient, le plus souvent, à effacer l'ombre un instant apparue sur son doux visage. On se quittait alors sur un « au revoir » sincère et joyeux. Mais il y avait aussi des sorties mouvementées, semblables à celles d'un ministre qui tombe sur la question de confiance.

C'était encore de la beauté. Rien de si troublant, de si délicieux que la colère des jolies femmes : celle des autres ne compte pas.



Le service des audiences journalières d'un chef du Personnel ne représente qu'une faible partie de sa tâche.

De deux à sept heures du soir, je m'occupais du travail des promotions et des nominations. A sept heures sonnantes, j'entrais dans le cabinet de mon éminent et très aimé Directeur Général, M. Liotard-Vogt, pour lui soumettre mes propositions. Nous discutions ensemble les titres respectifs des candidats en présence, interrogeant leur dossier, tenant compte tout à la fois de leurs états de services, de leurs aptitudes professionnelles, de leurs convenances et de leurs charges de famille. M. Liotard-Vogt, qui était né dans l'Enregistrement et que son mérite seul avait porté au sommet de la hiérarchie, examinait lui-même les titres des compétiteurs, soucieux de ne blesser aucun droit acquis et d'accorder la priorité au plus digne.

Ce Directeur Général appartenait à la grande école d'administrateurs où se formèrent les Duchâtel, les Calmon et les Tournus. C'était un chef, dans la plus haute acception de ce mot, si souvent profané. Sa vive intelligence ne nuisait pas à la générosité de son cœur. Erudit comme un encyclopédiste, versé dans la science du droit, initié à tous les mystères de notre alchimie financière, il était, avec cela, spirituel et agréable causeur.

Doué d'un réel talent d'improvisation, il savait se faire applaudir, lorsque les discussions parlementaires l'appelaient à la tribune, en qualité de Commissaire du Gouvernement.

La caractéristique essentielle de cet homme de bien fut de toujours résister, avec autant de fermeté que de bonne grâce diplomatique, aux influences extérieures qui cherchent à s'entremettre dans les mouvements du Personnel. Bienveillant aux laborieux et aux modestes, il tenait rigoureusement à l'écart les intrigants et les arrivistes.

Le Gouvernement se plut à reconnaître les qualités de ce grand chef, en l'appelant, au début de l'année 1896, à l'éminente situation de Procureur général près la Cour des comptes. Tout en me réjouissant de ce choix, si flatteur et si justifié, je ne pus me défendre d'un sentiment de regret.



Presque au lendemain du départ de M. Liotard-Vogt, on décida, en haut lieu, de transférer au Louvre le siège de notre Administration, sans doute dans le but d'endiguer l'influence que ma voisine immédiate, Jeanne la bonne Lorraine, aimée de Villon et de Theuriet, exerçait à mon insu sur la préparation des mouvements du personnel.

Le nouveau Directeur Général se vit chargé d'organiser les détails matériels de ce transfert. Notre exode s'accomplit par une chaude matinée de mai.

Jamais les lilas et les rosiers des Tuileries n'avaient exhalé de plus troublants effluves. Je regrettais mon cabinet de travail de la place des Pyramides, si clair et si riant, et ce ne fut pas sans émotion que, pour la dernière fois, j'en franchis le seuil.

Ma nouvelle installation, au premier étage du Louvre, en face de la place du Palais-Royal, était, certes,en harmonie avec mes rêves de grandeur administrative ; je dirais même qu'elle m'écrasait de sa majesté. Mais, faut-il l'avouer ? ce sombre monument me semblait imprégné d'une irrémédiable tristesse. A ces escaliers de marbre, à ces immenses couloirs il manque le prestigieux décor des élégances royales, la magie théâtrale des costumes de cour, le flot chatoyant des dentelles et des robes à traîne. Les ombres peu esthétiques des fonctionnaires en veston ne parvenaient pas à rendre la vie à cette nécropole.

La proximité immédiate du musée du Louvre atténua mes regrets.

De deux à trois heures, à la faveur d'une brève accalmie, je me rendais aux merveilleuses galeries dont je n'étais séparé que par le terre-plein du Carrousel. Je fréquentais surtout la salle des Primitifs. Sous le regard angélique des madones de l'Ombrie, une aube immatérielle se levait au fond de ma pensée! Quand la lourde atmosphère des bureaux devenait irrespirable, je me réfugiais auprès de mes grands amis, Giotto, le Perugin, Fra Angelico et Mantegna. De la contemplation de leurs

œuvres, je revenais, le front rasséréné, l'âme ouverte à la beauté des choses.

Témoin de l'allégresse qui transparaissait alors dans mes regards et mes paroles, mais sans en deviner la source, le Directeur Général m'observait à la dérobée, se demandant par quel mystère je pouvais m'exalter ainsi au contact des dossiers du Personnel.

***

Chaque année, au retour du mois d'août, je m'évadais, pour quelques semaines, de mon palais bureaucratique.

D'ordinaire, mes vacances s'écoulaient en Dordogne, à Bussière-Badil, chez mes beaux-parents, au seuil de ces verdoyantes châtaigneraies qui bercèrent si longtemps mon âme enfantine du murmure de leurs feuilles. Ma joie était exquise d'accompagner Louise et Magda sur les coteaux empourprés de bruyères et dans les vallons sauvages du Trieux et de la Tardoire. J'ai la religion passionnée de la terre natale. Je revois toujours, avec un plaisir neuf, ses forêts grondantes, ses étangs profonds, ses vives rivières de cristal. Un mois de repos en Périgord purifiait mon âme de toutes ses scories bureaucratiques. Au départ de Bussière-Badil, je me sentais plus confiant dans la vie, mieux armé pour la lutte, prêt à faire front aux bêtes de proie qui hantent la jungle parisienne.

Un deuil cruel vint assombrir, pour longtemps,

la sérénité de ce lumineux horizon. Presque coup sur coup, mon père, mon beau-père et la vénérable tante Adolphe, dont les contes bleus avaient enchanté mon enfance, furent ravis à ma tendresse par une fin prématurée. Le doux pays qui abrita mon berceau et le nid de mes amours ne m'apparut, dès lors, qu'à travers la tristesse de l'irréparable. A partir de ce jour, je renonçai à ma villégiature traditionnelle en Périgord et ce fut sur la côte océanique, en Saintonge ou en Bretagne, à Royan, Saint-Georges, Quiberon ou Pornic, que je vins désormais, au mois d'août, chercher l'oubli de Paris.

Parmi les stations, paisibles ou frivoles, qui s'échelonnent au bord de l'immensité bleue, celle de Quiberon avait nos préférences. Ici la mer est d'un azur profond, qui semble fait de la fusion du saphir et du lapis-lazuli. Rien n'y limite la portée du regard, ni l'essor de la rêverie. Nul casino ne déshonorait encore, à cette époque, la jolie plage de Port-Maria : on n'y entendait d'autre musique que l'éternelle mélopée des vents et des flots. D'ordinaire, notre promenade nous conduisait jusqu'à la pointe Conguel, blanchissante sous l'assaut de la houle, et nous revenions à l'hôtel par les sentiers perdus de la lande.

La grave beauté de ce désert de verdure s'harmonisait avec celle de l'océan, surtout aux premières heures du matin, lorsque, sous la floraison des œillets de mer, la lande se glaçait d'un léger reflet de pourpre. Cette immensité rose, où le souffle

du large creusait de brusques sillages, s'enfuyait devant nous à perte de vue, rejoignant la ligne bleue, frangée d'écume, qui tremble à l'horizon.

Une chapelle au clocher ruiné, en prière sous sa robe de clématites, marquait le terme de notre excursion. Nous aimions à nous arrêter, un instant, dans la nef, ouverte à la brise de mer, que les mouettes emplissaient du battement de leurs ailes blanches. Cette humble église, qui semblait rêver au bord du gouffre, prenait, à nos yeux, la valeur d'un symbole. Déjà attentive aux voix de la légende, ma fille Magda voulait y voir une de ces demeures enchantées où les héros du cycle breton sommeillent, bercés par la vague, attendant que Merlin vienne sonner le réveil de l'âme celtique.



Ce mois de liberté auprès de l'océan retrempait mon courage et me donnait la force de surmonter les tâches multiples qui, dès mon retour à Paris, m'enserraient de toutes parts.

Rédacteur de la *Grande Encyclopédie* de Berthelot, attaché à la *Jurisprudence générale* de Dalloz, comme annotateur des décisions judiciaires rendues en matière d'Enregistrement, je m'étais inscrit, dès la première heure, parmi les collaborateurs de la *Revue politique* et *parlementaire*. C'est ainsi que je publiai, dans cette revue, plusieurs études historiques ou critiques sur l'impôt du re-

venu, l'arbitrage international et le contrôle des finances de l'Etat.

Ce réveil d'activité, qui m'emportait si loin de mon horizon professionnel, eut bientôt à s'exercer dans une autre direction.

S'associant aux préoccupations du monde parlementaire, l'Académie des Sciences morales et politiques ouvrit un concours sur la question du contrôle des budgets, en France et à l'étranger. Etudier, dans le passé et dans le présent, chez les différents peuples, la formation et le mécanisme du contrôle financier, en retracer l'évolution millénaire, en décrire le fonctionnement moderne et proposer un programme de réformes : tel était le thème de ce concours. J'avais déjà effleuré ce vaste sujet dans la *Revue politique et parlementaire* ; je le repris courageusement en sous-œuvre. Guidé par mon instinct archéologique, je ne craignis pas de remonter, à travers la nuit historique, jusqu'aux anciens parlements et aux chambres des comptes. Je creusai patiemment le riche terrain d'alluvion où a grandi et prospéré, par une série de transformations insensibles, l'organisation financière de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie et des autres Etats. Le Japon, lui-même, m'apporta une fructueuse contribution.

L'Institut sourit à mes efforts et récompensa mon travail. Paul Delombre, qui avait, en 1896 et 1897, comme Président ou Rapporteur général de la Commission du budget, donné une si vive impul-

sion à l'idée du contrôle budgétaire, accepta la dédicace de mon livre. Cette attestation discrète de nos sentiments réciproques de sympathie affectueuse, plus encore que la haute distinction académique, servit de sauf-conduit à cet effrayant volume de six cents pages.

Grâce aux commentaires élogieux de la grande presse, le *Contrôle des budgets publics en France et à l'étranger*, édité par la maison Chevalier-Marescq, se répandit promptement dans le monde savant et dans les milieux parlementaires. Une nouvelle édition parut, moins de deux ans après la première. Et, comme pour attacher une sanction à ce succès académique, le ministre des Finances me nomma, le 4 mai 1900, membre d'une commission chargée de rechercher les moyens propres à fortifier l'action de notre contrôle financier.

Présidée par M. Labeyrie, Premier président de la Cour des comptes, cette commission poursuivit ses travaux jusqu'à la veille de l'Exposition universelle. La mission de Rapporteur me fut confiée et il me sera permis de dire, sans témérité, que nos savantes discussions ne demeurèrent point stériles. Il y a là un faisceau d'idées et de faits auxquels le législateur a déjà fait d'utiles emprunts et où il pourra puiser plus largement encore dans l'avenir.



Jamais je ne ressens mieux l'allégresse du travail,

l'ivresse de l'action que lorsque je plane dans le ciel de la connaissance, à mille mètres au-dessus des buts utilitaires. C'est pourquoi, sans plus m'inquiéter des conséquences pratiques qu'un esprit plus positif aurait su dégager des travaux déjà accomplis, j'assumai, d'un cœur intrépide, la tâche supplémentaire que la jeune Exposition, le sourire aux yeux, m'apportait dans un pli de son manteau.

Un arrêté du ministre du Commerce, M. Millerand, me nomma Secrétaire général du Comité d'organisation du Congrès de la propriété foncière. En cette qualité, je me vis appelé à prendre une part prépondérante à la mise en état de cette importante section de l'Exposition universelle de 1900.

C'est ainsi que m'échut la mission de provoquer les adhésions des personnalités dont la place semblait marquée d'avance dans ces assises solennelles du crédit foncier et de la propriété immobilière. Il fallut, de plus, réunir tous les textes législatifs ou réglementaires, tous les écrits publiés en France et à l'étranger sur cette grave question de droit international.

Le dépouillement et la suite de ma volumineuse correspondance avec les jurisconsultes étrangers, les réponses aux demandes de renseignements me courbèrent plus d'une fois sur ma table de travail, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais tout m'apparaissait alors en beauté. Je me comparais mentalement au matelot de quart qui surveille, sous le frémissement des étoiles, les embûches de

la mer orageuse. Le souffle de l'infini gonflait ma voile.

Le titre de Secrétaire général d'un congrès de l'Exposition m'ouvrait, à toute heure, l'accès de cette cité de rêve. Pour user plus librement de cette prérogative, nous avions transféré notre habitation privée dans un coquet appartement de la rue Vineuse, à deux pas du Trocadéro et de l'entrée de l'Exposition.

Avec mes deux compagnes, Louise et Madga, j'ai vécu de bien douces heures, dans le décor changeant de ce prestigieux caravansérail.

Fidèles à nos souvenirs de 1889, nous gardions notre préférence pour la section de l'Orient, harmonieusement étagée sur la colline du Trocadéro. Le théâtre égyptien nous comptait parmi ses clients les plus assidus. Sa troupe, recrutée au Caire et sur le littoral de l'Asie mineure, était une vivante Babel; toutes les races et tous les dialectes de l'Islam semblaient s'y être donné rendez-vous.

Un groupe de Syriennes, venues de Damas et de Bagdad, soulignait de sa note éclatante cet exotisme plus ou moins véridique et, somme toute, assez banal. Ces jeunes femmes, aux formes sculpturales et à la démarche rythmique, étaient fort agréables à voir, avec leurs tuniques de soie, serrées à la taille par une écharpe rouge ou verte, leurs larges pantalons bouffants sur les délicates babouches brodées de turquoises, et leur long voile blanc, lamé d'or, ne livrant de leur visage, à la curiosité de l'infidèle,

que les immenses yeux noirs, agrandis par une touche de henné.

D'une voix gutturale et comme noyée d'ombre, elles psalmodiaient, sur le mode mineur, une mélopée triste et voluptueuse, scandée par le sourd bourdonnement des tambourins. Le décor ajoutait à l'illusion : divans aux broderies anciennes, tentures fleuries d'arabesques, mosaïques de faïence et narguilés incrustés de nacre, rien ne manquait à cette reconstitution d'un conte des Mille et une Nuits, pas même le pacha à barbe de fleuve.

Le côté piquant de l'aventure fut que ce pacha, qui rêvait sur ses coussins, au chant des houris, exerçait à Alexandrie la profession prosaïque de géomètre. Désireux d'assister à l'Exposition, sans bourse délier, il n'avait rien vu de mieux que de s'engager dans une troupe théâtrale en formation. D'ailleurs fort bel homme, intelligent et aimable causeur, d'origine grecque et polyglotte émérite. Il nous présenta sa sœur Haféfa, infiniment séduisante dans sa veste violette, frangée de plusieurs rangs de perles, retombant sur la jupe blanche brodée de flammes de pourpre. Un voile mauve, attaché derrière la tête par une agrafe, découvrait son front étroit, barré d'une chaînette d'or où s'enchâssait une opale. Point de parure de sequins sur sa gorge de jeune déesse. Un simple collier d'ambre enserrait son cou délicat. Que dire de ses yeux graves et doux où se réverbérait l'infini de la mer et du ciel ?

Haféfa était née en Anatolie, sur la côte de l'Hellespont, au pied de l'Ida chargé de forêts, dans la plaine lumineuse où le Simoïs se réunit au Scamandre. Je ne sais si elle baigna jamais son corps précieux dans l'onde sacrée de cette rivière, comme au temps d'Hélène, pour aviver l'or de sa chevelure ; mais elle était aussi blonde que la fille de Léda. Le soleil de la Troade avait touché de son ardent baiser les lourdes nattes qui descendaient sur ses épaules. Elle réalisait le type de la beauté grecque dans toute sa pureté : une Charite de marbre, s'éveillant frémissante, sous le baiser d'Endymion.

Mais Haféfa était chrétienne ; elle tenait à distance ses admirateurs. Ses grands yeux s'assombrissaient à la moindre manifestation indiscrète ; elle se dérobait, même aux adorations silencieuses, d'un geste léger d'oiseau effarouché. Son frère m'en donna la raison : elle n'attendait, paraît-il, que la fin de l'Exposition, pour se marier avec un honorable fonctionnaire de la municipalité d'Alexandrie. N'ayant d'autre dot que sa beauté en fleur, elle se croyait juridiquement tenue de verser à la communauté conjugale l'intégralité de cet apport. De là sa farouche intransigeance.

Cette vertu à base juridique ne fut pas un des moindres phénomènes de l'Exposition.

***

L'apothéose de 1900 touchait à sa fin. Les fon-

taines lumineuses s'éteignirent et la ville morte du Champ-de-Mars fut livrée au marteau des démolisseurs. Les congrès internationaux auxquels je venais de prendre part n'avaient point épuisé mon activité fébrile et je repris, en lui donnant une ampleur inusitée, ma tâche de publiciste. A la demande du directeur de la *Revue politique et parlementaire*, je fis paraître dans ce recueil, sous le pseudonyme d' « Emmanuel des Granges », à la veille même du débat législatif qui allait s'ouvrir sur cette question, une étude historique sur le droit d'association à travers les âges.

Rien de plus passionnant que le problème juridique de la personnalité morale des associations, approfondi à la lumière de l'histoire. Sans méconnaître les droits de l'Etat et les exigences de nos intérêts économiques qui réclament, paraît-il, la libre circulation des biens, je retraçai le rôle glorieux joué par l'Église, dans l'émancipation de la pensée humaine et le relèvement des âmes asservies au joug de la matière. Les revendications de la société moderne ne m'empêchèrent point de rendre justice à ces institutions monacales, à ces phalanges héroïques qui abritaient dans leurs monastères, au milieu de la barbarie ambiante, les restes sacrés de la civilisation évanouie. Avec une ferveur presque lyrique, je mis en scène, dans une suite de tableaux, l'armée évangélique des gens de mainmorte, annexant peu à peu à son domaine immatériel, pour le plus grand bien de l'humanité

souffrante, les richesses périssables de ce monde et s'arrogeant le privilège régalien de créer des personnes morales, des êtres de raison qui ne meurent jamais.

Cette étude historique ne passa point inaperçue. Nombre de parlementaires parmi les plus illustres, entre autres Waldeck-Rousseau, me félicitèrent vivement de mon travail. Grâce à l'entremise de mon ami Dubut de Laforest, qui écrivait alors au *Figaro*, sous la signature de Jean Tolbiac, le polémiste Cornély consacra un *Leader-article* de ce quotidien à l'analyse critique de mes idées.

Cependant, malgré les satisfactions que m'apportaient ces modestes essais, je dus reconnaître, à la longue et non sans amertume, que le cumul de mes travaux de publiciste et de mes attributions professionnelles m'imposait une dépense d'énergie au-dessus de mes forces. Mon voisin de bureau, le fidèle Faraguil, qui m'observait du coin de l'œil, me déclara sans ambages que mes tentatives resteraient stériles et que je n'arriverais pas à concilier ces deux puissances rivales, la littérature et l'Enregistrement. Rien de bon ne saurait provenir de cet accouplement sacrilège. Le seul résultat de mon entreprise hasardeuse, tout à fait comparable à celle de la quadrature du cercle, serait de ruiner mon autorité de Chef du personnel, d'offrir un nouvel aliment à la chronique malveillante des couloirs, de me rendre neurasthénique et de hâter l'heure de ma retraite. Et, avec cette verve un peu rabe-

laisienne dont il avait le secret, l'excellent camarade conclut en ces termes :

— Si vous voulez, malgré tout, vous aventurer sur le terrain mouvant de la « poisie », venez me rejoindre, chaque soir, mon cher ami, après la signature de votre courrier, à la maison Bodéga, à l'angle de la rue de Castiglione et de la rue de Rivoli. Vous y dégusterez un fin Manzanilla, aux reflets d'ambre, où la gitanelle Carmen n'aurait pas dédaigné de tremper le bout de sa langue rose. Vous m'en direz des nouvelles. C'est là, où je ne m'y connais pas, une véritable « poisie », au sens le plus élevé de ce mot, à laquelle n'atteindront jamais ces niaiseries, de longueur inégale et sans valeur marchande, qu'on appelle des vers.

Je fis quelques réserves sur l'esthétique du bon Faraguil ; mais je dus m'avouer qu'au fond il avait presque raison. La tâche que j'avais assumée pesait, de jour en jour, plus lourdement sur mes fragiles épaules et je m'ingéniais à découvrir, sans y parvenir, le moyen de m'évader enfin de ma servitude administrative. Il me tardait de quitter ce Louvre banal et d'arborer mon pavillon, là-bas, bien loin, dans une de ces villes de rêve que le divin Baudelaire nous représente endormies dans leur robe d'hyacinthe et d'or, sous les feux du soleil couchant. Et voici que le hasard, cet incomparable metteur en scène, vint coopérer à la réalisation de mon désir. Au moment où je m'y attendais le moins, la Direction de la Rochelle devint

vacante, par la mort inopinée de son titulaire. Depuis longtemps, ce poste administratif s'était inscrit sur la liste des situations auxquelles je pouvais légitimement prétendre. En une vision brève comme un éclair, je me reportai à l'époque où, simple receveur de 6e classe, évadé un instant de ma fonction, je contemplais, aux abords de la digue de Richelieu, l'immensité mouvante de la mer. Quel enchantement de finir ma carrière orageuse dans cette Venise occidentale, qui reçut naguère la confidence de mes jeunes espoirs !

Ma candidature fut agréée. Un décret du 24 avril 1901 me nomma Directeur à La Rochelle, à l'heure même où les premières hirondelles du jardin des Tuileries annonçaient le retour de la saison des roses.

Les deux fées dont le pur sourire rayonne sur mes joies et mes tristesses, Louise et Magda, furent heureuses de cette orientation nouvelle de notre destin. Il leur tardait de quitter le tumulte et la poussière de Paris pour respirer, sous les pins de la promenade du Mail, le souffle de l'Océan. Avec un entrain juvénile, le nouveau directeur hâta ses préparatifs de départ, jetant toute amertume par-dessus bord, charmé de se prendre comme sujet d'expériences et d'ajouter un autre échelon à ceux qu'il avait déjà surmontés.

Il m'était, certes, difficile de ne pas emporter avec moi le mirage nostalgique de la féerique cité à laquelle je tenais, depuis vingt ans, par toutes les fibres de mon être. Mais cette mélancolie avait

sa douceur secrète. Pour atténuer le regret de Paris absent et toujours aimé, il me suffisait d'écouter cette voix profonde qui montait, avec la tendresse d'un adagio, des rayons de ma bibliothèque :

> Tais-toi, triste cœur, et cesse de te plaindre !
> Derrière la nuée, le soleil luit encore...

C'est en méditant cette adjuration pathétique du poète d'Evangéline que je résignai mes fonctions de Chef du personnel et fis mes adieux aux camarades de la Direction générale. Mon excellent ami et collègue Faraguil n'accueillit point d'un cœur léger la nouvelle de mon départ. Au cours de notre dernier et cordial entretien, il me prit la main, en étudia les lignes, puis, d'une voix ombrée de mystère, me déclara que cette fugue à La Rochelle n'était qu'une fausse sortie, une mauvaise plaisanterie :

— Vous nous reviendrez, s'écria-t-il, l'âme rassérénée par votre villégiature provinciale et mieux armé que jamais pour la lutte. Ce jour-là, nous reprendrons ensemble nos conférences poétiques, sous les auspices de Bodéga, à l'heure du porto et du madère triple sec.

A la grande stupeur du bon Faraguil, je répondis que mon plus cher désir serait, dès le lendemain de mon installation à La Rochelle, de faire un crochet vers Rochefort, pour m'enfuir, à la suite de Pierre Loti, sur l'immensité bleue, hors du monde maudit, à la découverte de ces îles aus-

trales que le flot éternel berce de son grave cantique. Mais Faraguil se montra irréductible : — Tout cela, me dit-il, c'est encore de la « poisie » et, je le répète, vous nous serez rendu à brève échéance, sans qu'il soit nécessaire de vous adresser un cablogramme à Tahiti ou à Nouka-Hiva.

CHAPITRE X

DE LA ROCHELLE A PÉRIGUEUX

La Rochelle à vol d'oiseau. — Parc enchanté. — Soirées de la préfecture. — Le monde rochelais. — Au pays d'Emile Combes. — Magie des soirées océaniques. — Nomination à Périgueux. — Race voluptueuse et spirituelle. — Le nouveau directeur général, M. Cappatti. — Médaillon de M. Gauthier. — Convocation mystérieuse. — Nomination de Directeur à Paris.

Je pris possession de mon poste de Directeur de l'Enregistrement et des Domaines à La Rochelle, le 28 mai 1901.

Toute blanche sous les flèches d'or du soleil, adossée à ses sombres remparts démantelés, la cité héroïque regarde l'Océan. L'immense miroitement de la mer l'enveloppe et la pénètre. Par ses canaux, ses bassins, son havre d'échouage et son avant-port circule, en un flux rythmique, la respiration de l'abîme. Entre les deux tours, vêtues d'une grisaille exquise, qui se dressent à l'entrée de la rade, c'est un va-et-vient perpétuel de barques de pêche, ouvrant, comme des mouettes, leurs ailes glacées de

rose. Des deux côtés de chaque rue, sous les galeries à arcades où s'alignent les vitrines des magasins, monte une coulée de fraîcheur et d'ombre, poussée par le souffle du large.

Partout un charme de vétusté et de mystère. Mais ce n'est point le calme banal de la vie provinciale. Baignée d'une chaude lumière, La Rochelle offre, à certaines heures, sous la réverbération du soleil et des flots, une physionomie presque orientale. On dirait une de ces villes moresques, aimées du pinceau de Fromentin, qui dorment leur sommeil millénaire, obsédées par la vision de leur splendeur éteinte.

Ma direction était installée, au bas de la rue Réaumur, à proximité du parc Charruyer et de la promenade du Mail, dans un vieil hôtel, d'une architecture archaïque, aux vastes pièces tapissées de tentures de haute lice. Avec ses longs corridors obscurs, ses porches aux voussures profondes, ses rares fenêtres au ceintre surbaissé, cet étrange édifice avait un peu l'aspect fatidique de la maison Usher du conte de Poe.

Mais autour de ce morne château régnait un parc admirable, où de claires pelouses alternaient avec des bosquets ombreux, peuplés d'essences rares. Au-dessus d'une forêt de cycadées et de fougères arborescentes, des magnolias chargés de roses blanches, des eucalyptus au feuillage glauque, des araucarias aux girandoles vernissées, érigeaient leurs pyramides majestueuses. Au centre de la prin-

cipale pelouse, encadré de massifs de chrysanthèmes, un champ de roses déployait son apothéose de couleurs et de parfums. De larges allées, aux courbes harmonieuses, s'enfuyaient au travers de ce prestigieux décor, pour se rejoindre vers la charmille qui marquait, au fond du parc, l'extrémité de mon domaine.

Mon cabinet de Directeur s'ouvrait sur cette solitude fleurie, pleine de rayons et de murmures. Dans cette retraite enchantée, il me fut facile d'oublier ce tumulteux Paris dont j'avais si longtemps respiré la fièvre. Semblable à un pastel dont le temps a bu les couleurs, l'image de la rue de Rivoli m'arrivait de plus en plus lointaine et indistincte.

Quel changement heureux dans mes attributions! Ici, j'étais mon maître, l'arbitre souverain de mon temps et de mon travail. Responsable de la marche de mon service, mais libéré de toute servitude bureaucratique, j'interrompais, chaque jour, la lecture de mes dossiers, au moment précis où la houle océanique, revenant du large, se ruait à l'assaut de la jetée. Rarement je résistais à cet appel des vagues. Le cantique des flots m'apaisait comme une prière. Dans cette immensité de poésie et de rêve, l'Enregistrement, aggravé du Domaine, s'évanouissait sans laisser plus de traces que la poussière des embruns.

Telles que je les comprenais, mes fonctions de directeur n'avaient d'ailleurs rien de rebutant.

Ayant pour principe de voir les choses de haut,

je me gardais bien d'intervenir dans les détails infimes du service et de décourager, par une ingérence méticuleuse, l'initiative de mes collaborateurs. La paperasse fut victorieusement endiguée et le formalisme jugulé. J'appliquai à l'instruction des affaires les excellentes méthodes que m'avait jadis inculquées le Directeur général Boulanger. Faire vite et bien, sans nonchalance ni précipitation de mauvais aloi, avec le souci constant de tenir la balance égale entre le Fisc et le contribuable : telle fut notre devise.

Je n'eus pas à regretter cette petite révolution du palais. Quelques bureaucrates irréductibles crièrent au scandale, mais le public me rendit justice. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que la Direction de La Rochelle, réputée accablante, marcha désormais toute seule, sans grincements ni secousses, avec la régularité d'un mécanisme de précision. Groupés autour de leur chef, les quarante receveurs du département formaient une famille étroitement unie, animée du même esprit de dévouement et de solidarité dans l'accomplissement de son devoir professionnel.



Ma situation de chef de service m'imposait certaines obligations politiques ou mondaines avec lesquelles les hauts fonctionnaires parisiens n'ont guère à compter.

Mais ce joug était doux à porter.

Très lié, depuis mon passage au bureau du Personnel, avec les sénateurs et députés de la Charente-Inférieure, je n'avais rien à craindre au point de vue politique. Le préfet de La Rochelle me réserva le plus gracieux accueil. C'était un homme d'un haut caractère, libéral, l'esprit ouvert à toutes les nobles idées qui passionnent notre génération.

L'hôtel de la Préfecture était, pour ainsi dire, limitrophe de celui de la Direction. Je fus, dès lors, conduit par la force des circonstances et l'attrait d'une sympathie mutuelle, à fréquenter assidûment, avec Louise et Magda, les salons de l'Elysée préfectoral.

Ces réceptions furent toujours empreintes de la plus délicate cordialité.

Parisienne avertie, non moins séduisante par la vivacité de son esprit que par l'expressive mobilité de son visage où étincelaient deux grands yeux noirs, la femme du préfet recevait avec une grâce et une distinction incomparables. Elle se plaisait à évoquer, au cours de nos causeries confiantes et sans apprêt, le mirage de Paris absent, mais toujours aimé. « Voici mes Parisiens ! » s'écriait-elle, quand devant nous s'ouvrait la porte de son salon. Un peu malicieuse, la préfète nous demandait alors si La Rochelle avait pris tout notre cœur et s'il n'y restait pas une petite place pour ce divin Paris, d'où elle était, elle aussi, exilée ! On devine notre réponse. Volontiers, entre Parisiens irréductibles, nous laissions tomber le masque. Il arri-

vait, maintes fois, que la chronique montmartroise, franchissant les barrières du protocole, traversait, d'un rapide frémissement d'ailes, la grave conversation des notabilités rochelaises et des personnages officiels.

Les soirées de la Préfecture réunissaient l'élite des fonctionnaires et de la société rochelaise. Etincelant de lustres et pavoisé de roses, le majestueux salon offrait un cadre merveilleux à ces fêtes mondaines. Autour des tables de jeu, réservées aux figurants dont l'âge avait affaibli les aptitudes chorégraphiques, se groupaient le président de la chambre de commerce, le maire, des armateurs, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, le directeur des douanes, le commissaire de l'inscription maritime. D'ordinaire, une saynète, réduite aux proportions d'un dialogue à deux et allégée de toute mise en scène, était jouée, comme intermède, par l'inspecteur d'Académie et sa jeune femme. Les danseuses faisaient trêve à leurs farandoles pour écouter, d'une oreille distraite, à l'abri de l'éventail, les ardentes supplications de l'inspecteur. Ces duos langoureux, soupirés avec des trémolos dans la voix, faisaient courir sur les épaules blanches des jolies Rochelaises un frisson de rires mal étouffés : « Il prend son rôle au sérieux, me susurrait la préfète ; mais, convenons-en, ce n'est pas tout à fait Paris, et la rumeur des vagues océaniques orchestre mal la délicieuse cantilène de Manon. »



La fréquentation de la Préfecture me reposait très agréablement de mes travaux administratifs et j'aurais pu, à la rigueur, m'en tenir à cette manifestation de la vie mondaine de province.

Mais la haute société rochelaise ne l'entendait pas ainsi. Périodiquement, les armateurs et les personnalités les plus en vue du monde commercial et industriel donnaient des fêtes somptueuses auxquelles je me voyais invité en ma qualité de chef de service.

Par la magie de leur mise en scène, les dîners et les soirées de l'armateur Alcide d'Orbigny, maire de La Rochelle, étaient un enchantement. L'ordonnateur de ces solennités réunissait, à un haut degré, les traits caractéristiques de cette forte race rochelaise, qui a su conserver, à travers les âges, son énergie, son sens artistique affiné et son esprit d'individualisme. Grand, maigre, osseux, le visage encadré d'une longue barbe, Alcide d'Orbigny n'était pas sans offrir une certaine ressemblance extérieure avec son illustre compatriote Fromentin. Protestant, cela va sans dire, comme il convient au premier magistrat de l'ancien rempart du calvinisme, mais sachant s'élever au-dessus des questions confessionnelles. Même dans les milieux catholiques les plus irréductibles, il ne comptait que des sympathies.

Dès le premier jour, il me fut donné d'apprécier

la droiture de son caractère et son libéralisme. Apprenant que je m'occupais, à mes moments perdus, de recherches archéologiques, il eut à cœur de me documenter sur les richesses monumentales de l'antique cité. Passionné pour sa ville natale, l'aimant jusque dans ses défauts, il ouvrit largement à ma curiosité les trésors artistiques dont il avait la garde. Mon admiration était sincère et il m'en sut un gré infini. Il ne souffrait d'ailleurs ni restrictions, ni sous-entendus en cette matière. M'étant avisé, un jour, de protester, non sans vivacité, contre l'insolence des moustiques rochelais, inféodés à la redoutable tribu des anophèles et propagateurs de paludisme, Alcide d'Orbigny redressa sa haute taille et d'une voix caverneuse :

— C'est pure rêverie, me dit-il ; il n'y a point de moustiques à La Rochelle; à peine quelques inoffensifs cousins, moins obsédants que ceux de votre Palais-Royal.

Je me le tins pour dit. Il demeura entendu que la moustiquaire tendue autour de mon lit n'avait que la valeur d'un symbole.



Malgré leur esprit d'indépendance, les Rochelais sont attachés à la tradition; ils veulent que les cérémonies officielles s'accomplissent suivant le rite protocolaire et ne dégénèrent pas en un vain simulacre vide de sens.

Nulle part mieux qu'à La Rochelle les visites du premier janvier ne m'ont révélé leur portée profonde et leur impressionnante beauté.

Avec la gravité d'ambassadeurs entrant dans le salon diplomatique, les directeurs des divers services financiers présentaient, ce jour-là, leur personnel au préfet, au maire, au général, à l'évêque et au président du tribunal. Les félicitations, les vœux, les remerciements s'échangeaient, avec le plus grand sérieux, sur un ton ému où semblait se répercuter le battement de nos cœurs.

Ainsi interprété, le scénario du premier janvier se dépouillait quelque peu de sa cruelle banalité; mais je devais, parfois, tendre ma volonté pour réprimer, sous la gravité officielle de mon maintien et de mes paroles, un franc éclat de rire que le bon Rabelais n'eût certes pas désavoué.

La revue du 14 juillet et les distributions de prix étaient particulièrement somnifères, même quand le maître Bouguereau daignait les magnifier de sa présence. Je me souviens de ce beau vieillard, assis sur le devant de l'estrade, entre le préfet et l'inspecteur d'Académie, écoutant, avec une docilité résignée, l'allocution pathétique du professeur de philosophie: peut-être voyait-il, en ce moment, au plus profond de son rêve, les blanches océanides surgir de l'écume des flots.

De loin en loin, un incident inattendu avivait de sa note pittoresque ou joyeuse la monotonie de ces manifestations.

Pour prendre contact avec le personnel administratif de la Charente-Inférieure, M. Combes, alors président du Conseil des ministres, nous convoqua, un jour, à la sous-préfecture de sa bonne ville de Saintes. Les directeurs des services financiers défilèrent devant lui, à tour de rôle. Très droit malgré son âge, le regard vif et scrutateur, parfois traversé d'une lueur d'ironie ou de défi, le front fuyant, le nez busqué, la moustache tombante et la barbiche agressive, Emile Combes s'annonçait, même quand il gardait le silence, comme un conducteur d'hommes, autoritaire, armé pour la lutte et peu disposé à se laisser duper par les apparences.

A chacun de nous, de sa voix brève et tranchante, cet homme d'Etat distribua la bonne parole. Il me recommanda de faire fleurir, dans les rangs de mon personnel, la vertu républicaine, la plus essentielle de toutes. Un de mes collègues, qui me suivait immédiatement, prononça, comme entrée en matière, un speech fort bien tourné : il se réjouissait, disait-il, de pouvoir présenter au président du Conseil les nombreux agents de son service, venus, à sa voix, de tous les points du département.

A ces mot, M. Combes sourit ; un éclair malicieux brilla dans son regard.

Un peu décontenancé par ce jeu de physionomie, mon collègue reprit, après un léger temps d'arrêt :

— Oui, monsieur le Président, l'imposant cor-

tège qui se presse sur mes pas est une manifestation significative de...

L'orateur n'acheva pas sa période, coupée par le rire des assistants. Furieux, il se retourna : le mystère lui fut aussitôt dévoilé. Séparé de lui par la foule, son personnel errait encore à sa recherche dans les couloirs de la sous-préfecture.

— Continuez ! lui dit Emile Combes, votre discours n'en est pas moins excellent...

Et mon collègue et ami se hâta vers la fin de sa harangue, sans plus faire allusion aux masses profondes accourues à son appel.

***

La féerie océanique tenait, dans ma vie, une large place.

A partir du mois de mai, je prenais, tous les soirs, avec Louise et Magda, le chemin de la falaise. Sans nous arrêter au parc Charruyer, contigu à la Direction, nous remontions la romantique promenade du Mail jusqu'aux abords de la digue Richelieu. Un escarpement de la côte nous attirait par la douceur de ses pelouses et de ses ombrages profonds. De cet observatoire, la vue planait sur l'immensité de l'océan. A peu près seuls, à l'abri d'un massif de chênes-verts et d'arbres de Judée, nous assistions au drame toujours changeant de la marée montante. Tantôt les lames se développaient à nos pieds, en un large glissement d'ailes ; tantôt elles se ruaient à l'assaut de la falaise, affolées et gron-

dantes, enveloppant notre esplanade de leur poussière écumeuse et de leur farouche clameur.

A notre gauche, au delà du jardin du casino, signalée à peine par l'étoile intermittente de ses phares, la somnolente cité, blottie entre ses quais et sa digue, à l'abri de ses tours crénelées, se livre aux premières caresses de la houle. L'une après l'autre, les barques de pêche reviennent du large et se hâtent vers le port, penchées sous l'effort de leurs voiles, un fanal allumé à la pointe du mât d'avant.

Mais c'est surtout à droite, sous les rouges lambris du ciel occidental, que le mystère de l'océan évolue dans son indicible beauté. Les gouffres où le soleil se plonge se transforment en une fournaise d'or et de feu. De longues traînées de sang, aux tragiques éclats, annoncent l'agonie du jour et la victoire des ténèbres. Mais le rideau tombe. Sur la cime des flots apaisés, la nuit couronnée de violettes s'avance sans bruit, roulant des millions d'étoiles dans sa traîne.

Tous les soirs, nous assistions à cette grandiose répétition d'un spectacle toujours nouveau dans son uniformité. Nous rentrions, les membres las, mais l'imagination rajeunie, heureux de sentir un sang plus vif battre dans nos veines et d'emporter, sur nos lèvres, l'âpre baiser des embruns.

***

En notre qualité de Parisiens impénitents nous

fréquentions assidûment le joli théâtre de La Rochelle. Trois fois par semaine, nous retenions notre loge dans cette salle de spectacle, petite mais élégante, située à deux minutes de la Direction. La troupe n'était point de premier choix. Mais, grâce aux intelligentes subventions de la municipalité, des tournées d'artistes parisiens venaient, périodiquement, suppléer à l'insuffisance du personnel attitré. A la faveur de cet expédient, il nous fut donné d'applaudir *Manon*, *Samson et Dalila*, *Carmen*, *Louise*, *Cyrano de Bergerac*. Les décors, un peu fatigués, se prêtaient, avec une ingénieuse docilité, aux situations les plus diverses.

Je crois bien avoir reconnu, dans *Faust*, *Werther* et *Zampa*, le mancenillier qui forme la toile de fond du dernier acte de l'*Africaine*. Mais la flore théâtrale se moqua toujours des classifications de la botanique. Quelle que fût la fantaisie du décor, l'illusion divine n'en accourait pas moins à l'appel des violons et des flûtes, pour mêler à notre ombre son pur rayonnement.

Peut-être me serais-je définitivement fixé en cette ville aussi artistique qu'hospitalière, si un événement inattendu n'était venu réveiller mon humeur vagabonde.

La direction de Périgueux allait vaquer. Je m'inscrivis au nombre des candidats. Ma suprême ambition était de revenir, fils pieux, terminer mes jours de directeur, au doux pays natal, à l'ombre de la tour romaine de Vésone, sur les bords de

l'Isle au flot clair. Et puis, il faut bien le dire, en dépit des objurgations de M. d'Orbigny, je ne pouvais m'habituer aux maringouins de La Rochelle, ni subir, plus longtemps, leurs morsures aussi venimeuses que les caresses de certains amis.

N'ayant aucune raison de me vouer à la malaria, l'Administration et le ministre accédèrent volontiers à mon désir.

Nommé Directeur à Périgueux, je m'installai dans ma nouvelle résidence, le 23 septembre 1903.

***

Pour donner à ma Direction un cadre adapté à mes goûts, j'achetai, dès mon arrivée à Périgueux, un élégant hôtel situé au boulevard de Vésone, dans le quartier de la Cité le plus riant de la ville. Il me suffisait de descendre l'avenue et de franchir le pont du chemin de fer pour accéder au verdoyant square que la tour romaine domine de sa haute stature.

Ma maison, édifiée sur le type des villas de l'avenue Raphaël de Passy, répondait à toutes les exigences du confort moderne.

Le jardin, dont les tilleuls servaient de velum à la salle à manger, nous offraient, en été, une inépuisable corbeille de fleurs et de fruits. Les pêches aux joues veloutées, les reines-Claude à la pulpe d'or, les duchesses aux formes voluptueuses chargeaient, à les rompre, les espaliers. Vers le milieu de septembre, la treille qui courait le long des allées

ouvrait l'écrin de ses gemmes d'améthyste et de topaze. Tout autour de cette exposition d'horticulture, escaladant le sommet des murs, une forêt de rosiers grimpants. C'était une orgie de parfums et de couleurs, où se fondaient tous les tons de la gamme florale, du rose pâlissant au pourpre sombre.

Comme fond de tableau, la tour et les cinq coupoles byzantines de la cathédrale émergeant, toutes blanches, des masses de verdure du couvent de la Visitation.

Du côté du boulevard, le panorama qui se développait sous les fenêtre de mon cabinet de Directeur n'était pas moins merveilleux. Les hautes collines boisées qui surplombent la vallée de l'Isle déroulaient à l'horizon leur somptueuse draperie. Entre la cime abrupte d'Ecornebœuf et la croupe puissante des Boissières je voyais s'enfuir le mystérieux ravin de Campniac où s'éleva la première Vésone celtique. Je pouvais ainsi, dans le feu même de mes opérations professionnelles, jalonner l'itinéraire de mes futures excursions archéologiques.

Il existe une correspondance secrète entre le caractère d'un paysage et celui de ses habitants. Cette loi souffre des exceptions; mais je l'ai vérifiée à Périgueux. Les autochtones de cette cité gallo-romaine, mollement assise dans le cirque de ses collines harmonieuses, offrent tous les contrastes de leur terre natale, tour à tour noyée d'ombre ou de lumière. D'une vivacité charmante, ils décèlent leurs attaches méridionales par l'imprévu de leurs

reparties, leurs saillies, leur verve jaillissante. Mais cette gaîté s'enveloppe d'esprit; elle n'a rien de l'exubérance phocéenne : son essence est plus délicate. Race voluptueuse et légère, qui s'enivre d'un rayon d'azur, mais qui s'attarde volontiers, à certaines heures, aux sentiers de la rêverie.

La Dordogne, terre de prairies et de rivières cristallines, est aussi la patrie des forêts profondes. De là, sans doute, l'originale dualité du tempérament périgourdin : scepticisme et enthousiasme, ironie ardente traversée de grands souffles de mélancolie. Avec cela, aux jours de danger, la vaillance agressive des cadets de Gascogne. Trois ombres historiques gardent les avenues de la mentalité périgourdine : Montaigne, Fénelon et Bertran de Born.



Originaire de la Dordogne, je fus accueilli par les Périgourdins comme l'enfant prodigue, avec une affabilité proche de l'effusion.

Moins solennels que ceux de La Rochelle, les salons de Périgueux me parurent encore plus attrayants par leur laisser-aller et leur cordialité chaleureuse. Le babil des Périgourdines aux longs yeux noirs y sonnait clair comme un chant d'oiseau, ennemi de la tristesse et de la contrainte. Peu ou point de femmes littéraires : tout ce que le Périgord contient de bas-bleus a pris le parti fort sage d'émigrer à Paris. Sur les bords de l'Isle on s'in-

quiète moins du nouveau roman que du prochain bal de la Préfecture.

Nous eûmes bientôt fait de nous mettre à l'unisson de cette race fine et ardente, éprise des joies savoureuses de la vie. Ma fille Magda, qui inaugurait son dix-huitième printemps, était aussi bonne pianiste que danseuse infatigable. La saison des bals l'emporta dans son léger tourbillon. On dansait à Périgueux, nuit et jour, éperdument. Plusieurs fois par mois, les salons de l'Enregistrement s'ouvraient au flot des valses et des matchiches, jusqu'au moment où les premiers feux de l'aube faisaient pâlir la lumière des candélabres et des girandoles.

Ces veillées dansantes, agrémentées du souper froid de minuit, débutaient d'ordinaire par un récital de piano ou une séance de chant. Interprétées par notre mezzo attitré, la blonde Solange aux yeux d'ondine, les romances surannées du répertoire de province nous ramenaient au temps de Loïsa Puget.

L'ingrate opération des inventaires cultuels touchait à sa fin, lorsque je reçus de Paris des nouvelles sensationnelles. Un directeur départemental, sorti des rangs, venait d'être promu au poste de Directeur général. Tout le personnel applaudit à ce choix. Notre nouveau chef, M. Cappatti, avait franchi, l'un après l'autre, tous les échelons hiérarchiques. Ayant vécu de notre vie, il connaissait nos joies et nos tristesses, nos besoins et nos espoirs. Il paraissait mieux qualifié que tout autre pour présenter au

ministre le cahier de nos légitimes revendications.

Personnellement, je ne pouvais que me réjouir de l'arrivée au pouvoir de M. Cappatti, un de mes fidèles amis des bons et des mauvais jours. Ame chaude et aimante, ne sachant pas se reprendre une fois qu'il s'était donné, il entretenait avec moi depuis plusieurs années une correspondance affectueuse. Il m'estimait ; sa confiante sympathie m'était acquise. Une de ses premières préoccupations fut de préparer mon retour à Paris, en créant autour de mon nom, dans les régions ministérielles, une atmosphère favorable.

La virtuosité, enveloppée de tact, dont mes collaborateurs avaient fait preuve dans la mise en œuvre des inventaires cultuels permit à mon grand chef de parler haut. Ce n'est pas tout. L'Inspection générale des Finances, qui venait de vérifier à fond mon service, corrobora de son témoignage celui de M. Cappatti. Enfin, M. Poincaré, qui détenait alors le portefeuille des Finances, n'avait point oublié la collaboration de son ancien Secrétaire des commissions du livre foncier et de l'impôt sur le revenu. Au courant de mes relations littéraires avec son ami et compatriote lorrain, André Theuriet, il m'avait honoré maintes fois de sa sympathie.

Le terrain était donc préparé pour une intervention de M. Cappatti en ma faveur. J'aurais pu mettre en mouvement nombre d'influences politiques ; mais je préférai m'en rapporter à l'arbitrage exclusif de mon chef suprême. Ma juste cause devait

triompher, puisque mon Directeur général la prenait sous son égide.

Cependant, à l'heure même où je comptais arriver à bon port, je crus que tout allait être remis en question. Le ministère démissionna. Retrouverais-je auprès du nouveau titulaire du portefeuille des Finances la bienveillance que m'avait témoignée son prédécesseur ?

Un de mes amis du sénat, M. Gauthier, ancien ministre des Travaux publics, se chargea de dissiper mon incertitude. Au retour de sa saison à Lamalou-les-Bains, il voulut bien interrompre son voyage pour se reposer, une nuit, dans ma villa de Périgueux et s'entretenir, avec moi, de la situation qui m'était faite par le départ de Raymond Poincaré.

Je connaissais l'ancien ministre, de longue date, grâce à l'entremise de son Directeur de cabinet, Paul Doucet, un de mes amis de la première heure. Mais c'est dans notre entrevue de Périgueux que la physionomie de cet homme d'Etat, si mobile et si expressive, m'est apparue sous son véritable jour. Elle rappelle, dans ses lignes essentielles, l'effigie si populaire de Henri IV. Cheveux et barbe d'argent encadrant un profil fièrement accusé, front large, moustache retroussée cavalièrement sur une bouche énergique et volontaire, regard étincelant où se trahit l'ardeur d'une âme généreuse : telles m'apparurent les caractéristiques de cette figure attirante.

L'interlocuteur de M. Gauthier est, de suite, conquis par la franchise de son abord, sa bonne humeur et sa crânerie. En cette personnalité fortement trempée s'affirment une droiture intransigeante, le mépris des petites habiletés et des transactions. Mais son inflexible attachement aux principes s'enveloppe de bonté. Cet ardent démocrate est, avant tout, un homme de cœur. La chaleur de son âme rayonne dans sa parole émue, tout flamme et mouvement. Son éloquence n'est pas celle d'un rhéteur académique, mais celle d'un esprit d'avant-garde, qui marche sur la position ennemie, dans un magnifique don de tout son être. En lui la parole n'est qu'une forme de l'action.

Dans le suggestif abandon d'une causerie affectueuse l'ancien ministre me parla longuement de la situation financière du pays et des ménagements qu'elle réclamait. Chargé du rapport général de la commission de finances du Sénat, il avait mis à profit quelques semaines de repos à Lamalou pour resserrer en une claire et vivante synthèse les données de son enquête et le résultat de son examen. Il voulut bien entr'ouvrir à ma curiosité le manuscrit dont il corrigeait les épreuves. Et je constatai que, sous sa plume, la question budgétaire se dégageait de ses ombres, avec une ampleur et une richesse d'aperçus incomparables. Par son esprit de généralisation, la méthode de ses développements, la netteté incisive du style, ce chapitre de philosophie financière aurait mérité d'être pré-

senté aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes.*

Le culte des lettres est d'ailleurs de tradition dans la famille de ce grand parlementaire. Au moment même où, dans son rapport général et dans son livre magistral de l'*Impôt sur le revenu*, M. Gauthier révélait, avec sa maîtrise financière, un remarquable talent d'écrivain, sa fille, Mme Cère, publiait un recueil de poèmes, d'une exquise suavité.

Mais ce n'était point pour dialoguer avec moi sur les questions d'ordre financier ou littéraire que M. Gauthier avait fait le voyage de Périgueux. Il voulait surtout peser mes chances de retour à Paris, soit comme Administrateur à la Direction générale, soit comme titulaire de l'une des deux directions de la Seine. Je ne lui cachai point que ma nomination à Périgueux avait comblé mon désir le plus cher et que, très volontiers, j'attendrais paisiblement, loin des agitations du boulevard parisien, l'heure de la retraite et de la liberté reconquise. Mais, tout en m'accordant que les Périgourdines ont les yeux plus doux encore que ceux des Parisiennes, M. Gauthier me déclara qu'il était temps de rompre le charme de ma villégiature provinciale et de rentrer, avec un nouveau courage, dans le feu de l'action.

***

Cette conférence amicale ne resta point infructueuse.

CHAPITRE XI

PARIS, RUE DE LA BANQUE

Rue de la Banque, n° 13. — Paysages parisiens. — Les loisirs d'un Directeur. — Fugues au Palais de justice. — L'Union des amicales. — Une saison à Saint-Georges-de-Didonne. — Intermèdes artistiques et mondains. — Galas du temple de la Bourse. — Aphorisme d'un économiste. — Un bâtonnier périgourdin. — Soirées intimes. — Rosette symbolique.

Me voilà donc promu, contre toute espérance, à la situation enviée, mais redoutable, de Directeur de l'Enregistrement du département de la Seine.

Après avoir reçu l'investiture du Directeur général et du Ministre, je m'installai, dans l'hôtel de la Direction, le 7 février 1907.

Cet hôtel, d'aspect monumental, est situé au cœur du quartier le plus vivant et le plus affairé de Paris, au milieu de la rue de la Banque, en face de la caserne de la Garde républicaine, à proximité de la Bourse, dont on aperçoit la colonnade. Les services de la Direction occupent la plus grande partie de l'édifice et leur aménagement laisse peu à désirer. Avec ses majestueux escaliers de pierre, ses larges

Ainsi s'accomplissait la prophétie du camarade Faraguil. Vainement mes pieux fossoyeurs avaient-ils réuni leurs efforts pour rouler sur moi la pierre du tombeau : je sortais enfin de l'hypogée pour reprendre ma place au soleil.

Cependant, malgré ma joie, je n'envisageais point sans mélancolie notre départ de Périgueux. Il me semblait laisser un peu de ma vie dans cette cité riante et je dus me raidir contre l'émotion, en serrant les mains des nombreux amis qui m'accompagnèrent au quai de départ.

Mais Paris m'appelait : que répondre à une ancienne maîtresse, qui s'offre en un geste d'amour, à l'heure même où on la croit perdue pour jamais ?

Je ne pouvais qu'obéir à mon destin.

CHAPITRE XI

PARIS, RUE DE LA BANQUE

Rue de la Banque, n° 13. — Paysages parisiens. — Les loisirs d'un Directeur. — Fugues au Palais de justice. — L'Union des amicales. — Une saison à Saint-Georges-de-Didonne. — Intermèdes artistiques et mondains. — Galas du temple de la Bourse. — Aphorisme d'un économiste. — Un bâtonnier périgourdin. — Soirées intimes. — Rosette symbolique.

Me voilà donc promu, contre toute espérance, à la situation enviée, mais redoutable, de Directeur de l'Enregistrement du département de la Seine.

Après avoir reçu l'investiture du Directeur général et du Ministre, je m'installai, dans l'hôtel de la Direction, le 7 février 1907.

Cet hôtel, d'aspect monumental, est situé au cœur du quartier le plus vivant et le plus affairé de Paris, au milieu de la rue de la Banque, en face de la caserne de la Garde républicaine, à proximité de la Bourse, dont on aperçoit la colonnade. Les services de la Direction occupent la plus grande partie de l'édifice et leur aménagement laisse peu à désirer. Avec ses majestueux escaliers de pierre, ses larges

couloirs aux nombreuses fenêtres, ses antichambres et ses dégagements multiples, cette citadelle fiscale a toute l'apparence d'un ministère.

Une aile du bâtiment est réservée à l'habitation personnelle du Directeur. Nous aurions, certes, préféré un appartement de notre choix, à Passy ou dans le quartier de l'Etoile. L'éternelle trépidation de la rue de la Banque, sillonnée de lignes d'autobus, encombrée de taxis, de bicyclettes, de tri-porteurs et de gavroches narquois aux gestes épileptiques, soumit à une cruelle épreuve mes nerfs accoutumés à la somnolence provinciale. Mais, cette réserve faite, notre installation était des plus confortables. Par son ampleur harmonieuse et la noblesse de son style, le salon offrait un cadre on ne peut mieux approprié à la mise en scène des réceptions. Les tableaux et les bibelots qui nous ont suivis sous toutes les latitudes nuançaient cet apparat officiel d'une délicate touche artistique. Enfin, des palmiers, des araucarias, des gerbes de fleurs à profusion nous restituaient l'illusion de la campagne absente.

Ce n'était plus la flore exubérante de Périgueux ou de La Rochelle ; mais, nulle part mieux qu'ici, les roses n'exhalent leur âme odorante.

Pour ces douces captives le sourire des Parisiennes a toute la magie d'un rayon de soleil.



Je n'eus garde d'oublier Henri Brisson dans mes visites d'arrivée.

L'ancien Président de la Chambre n'avait point changé. Les années avaient passé sur son visage, sans en altérer la noblesse. Sa voix sonnait toujours grave et profonde, avec des fluctuations d'ombre et de lumière, ardente ou voilée d'amertume, suivant que la beauté ou la laideur du monde se projetait sur l'écran de sa pensée.

En termes affectueux, M. Brisson me félicita de mon retour, depuis longtemps attendu. Et, comme je le remerciais d'y avoir coopéré, en me consacrant, dans la préface d'un livre récent, quelques lignes élogieuses : « Je sais, me répondit-il, que cette manifestation n'a pas été partout chaleureusement accueillie. Regretter que vous n'ayez pas été Directeur général à l'époque déjà lointaine où j'aurais pu, fort de votre concours, mettre en coupe l'antique forêt des abus, c'était faire un geste symbolique dont personne n'a méconnu la portée. »

S'animant par degrés, Henri Brisson m'engagea vivement à réagir, dans le cercle de mes attributions, contre la routine, la paperasse et le formalisme, ces ennemis de tout progrès. Avoir l'esprit administratif, ce n'est point s'immobiliser dans le nirvâna cher aux Bouddhistes ; c'est, au contraire, marcher, d'un pas agile, vers la conquête des réformes réclamées par la logique et la justice, ces deux augustes clientes de la République. Il est temps de rénover nos mœurs et nos méthodes bureaucratiques. Il faut que le contribuable, en se présentant aux guichets du Fisc, ne s'imagine plus franchir le

seuil de cette cité de douleurs où doit être laissée toute espérance. Les chefs de service peuvent beaucoup, par leur exemple et par leur action, pour amener ce résultat si désirable. Il dépend d'eux, par leur initiative éclairée et leur libéralisme, d'habituer le public à voir dans l'impôt l'offrande sacrée que tous, petits et grands, riches et pauvres, déposent, pieusement, sur l'autel de la Patrie.

Ces adjurations éloquentes de mon vénérable interlocuteur me traçaient un devoir doux à remplir. Telle que l'envisageait Henri Brisson, à la lumière des principes, la réforme administrative se développait sous mes yeux avec l'ampleur d'une fresque. C'est dire que j'aurais apporté, de grand cœur, ma modeste contribution à cette œuvre de progrès.

Mais aurais-je jamais le loisir de m'attaquer à une entreprise de cette envergure?

Je n'avais pas trop de toute mon énergie pour diriger et contrôler l'action journalière de l'armée des 185 agents dont j'étais le chef responsable. Toute ma matinée, jusqu'à onze heures, se dépensait dans l'opération minutieuse du dépouillement, de l'analyse et de la distribution de mon volumineux courrier. Je réservais l'après-midi aux audiences. A cinq heures, l'huissier de mon cabinet me présentait les lettres et décisions qui attendaient ma signature.

Je jouissais alors d'une liberté relative, troublée de loin en loin par les appels du téléphone. Mais

cette brève accalmie offrait une marge à peine suffisante aux travaux qu'un chef de service ne saurait, sans déchoir, déléguer à ses collaborateurs : revision des mémoires et de la correspondance préparés par mon bureau du Contentieux, questions de Personnel, contrôle des services de vérification et d'inspection. Je devais me contenter de quelques heures par semaine pour remplir mes devoirs d'arrêtiste au Recueil périodique de Dalloz.



L'assistance judiciaire près la Cour de cassation aggravait sensiblement cette tâche déjà si intense. Deux fois par mois, je me rendais au Palais de Justice, pour y disserter gravement, pendant cinq heures, sur la recevabilité des moyens de cassation présentés à l'appui des demandes d'assistance.

Cette diversion à mes travaux ordinaires n'était pas dénuée d'intérêt, je l'accorde volontiers. La promenade sur les quais, du Louvre au Pont-Neuf, est une des plus attrayantes de Paris. Tout y est mouvement, vie et lumière. J'écoutais, comme un vague rappel de ma jeunesse enfuie, le frémissement du fleuve dans sa robe de moire. Cette musique berceuse avait jadis orchestré mes causeries avec le poète du *Chemin des bois*. Mais où sont les neiges d'antan ?

M'arrachant à cette tendre et douloureuse obsession des jours vécus, je me hâtais vers la petite place Dauphine, oasis d'ombre et de silence, en-

dormie sous le feuillage de ses marronniers, dont rien ne trouble le charme provincial. Ma rêverie s'arrêtait à la grille dorée du palais et, peu d'instants après, au sortir de la délicieuse galerie de Saint-Louis, j'entrais dans la salle de conférences de l'ordre des avocats, affectée aux réunions du Bureau d'assistance.

Mes collègues, professeurs de droit ou avocats à la Cour de cassation, m'initièrent aux secrets de la plaidoirie juridique. Il y avait plaisir et profit à entendre des maîtres de la parole comme Mornard, Labbé, Aubert, Dambéza et Bressolles, développer oralement leurs conclusions de rapporteurs. Exposé de l'affaire, résumé du point de fait et de droit, appréciation des moyens invoqués au soutien d'un pourvoi, tout ce scénario se déroulait, avec la même ampleur, mais avec moins de solennité qu'à la barre, sans effets d'audience ni jeux de manches flottantes.

De ces luttes oratoires, où les épées se croisent, rapides et vibrantes, je garde la plus agréable vision.



Dans le débordement de ces travaux inhérents ou juxtaposés à mes attributions naturelles, j'eus cependant à cœur de tenir, autant que possible, la promesse faite à Henri Brisson.

Un de mes amis de Bordeaux, sans se laisser décourager par les difficultés d'une telle entreprise,

venait de fonder une revue hebdomadaire, spéciale aux hommes et aux choses de l'Enregistrement.

« Place au travail ! Place au mérite ! » Cette éloquente devise, inscrite par le camarade Bonnal au frontispice de *l'Union des Amicales*, symbolisait clairement les tendances et le but de ce nouvel organe. Il s'agissait de réunir en un faisceau indivisible, autour de nos grands chefs aimés et respectés, les énergies et les initiatives individuelles, vouées par leur isolement à l'impuissance ; de créer une tribune publique largement ouverte à la discussion toujours courtoise des projets qui intéressent l'avenir des agents et la bonne exécution du service. Fermement attachée aux lois intangibles de la hiérarchie et de la discipline, ennemie des personnalités, *l'Union des Amicales* n'exerçait sa critique que sur les idées et les systèmes, à un point de vue purement objectif. Elle ne recevait le mot d'ordre d'aucun syndicat ou groupement professionnel. Rénover une réglementation archaïque, la dégager de ses parties mortes ou surannées, déclarer la guerre aux chinoiseries condamnées par l'expérience, recueillir et interpréter les vœux d'un personnel toujours à la peine et rarement à l'honneur : tel était le plan de campagne des fondateurs de l'*Union*. On me demanda mon adhésion: je la donnai avec joie.

Comme entrée en matière, je saisis l'occasion que m'offrit, en mai 1909, le banquet annuel de l'Amicale parisienne, pour prononcer un discours-programme, traçant les grandes lignes de l'œuvre si

vaillamment assumée par l'*Union*. Aux applaudissements de l'auditoire, j'envoyai un salut fraternel aux camarades girondins qui avaient pris sur eux de lancer cette nouvelle feuille, sacrifiant à l'intérêt collectif leurs loisirs, leur repos et leur tranquillité. Il est rare que les réformateurs soient payés de gratitude et puissent oublier, sur un lit de roses, les fatigues de la lutte.

A la suite de cette manifestation, les ennemis de la Revue naissante changèrent de tactique. Les corbeaux se muèrent en blanches colombes. De toutes parts, des concours empressés s'offrirent à la jeune Revue, avec l'arrière- pensée de l'atteindre dans ses œuvres vives et de la conduire aux abîmes.

Personne ne fut dupe de cette tactique savante. Rosine ferma sa porte aux galants suspects qui osaient soupirer sous son balcon les couplets de Lindor. Une fois de plus, Basile se vit éconduire lamentablement, aux éclats de rire de la galerie. L'*Union des Amicales* garda son autonomie, son indépendance et, les mains libres de tout contact équivoque, plus que jamais déférente envers l'autorité de cet homme de cœur et d'esprit qu'était M. Marraud, notre Directeur général, elle poursuivit son exploration courageuse dans les ténèbres du labyrinthe.

Un publiciste de grand talent et de ferme caractère, Rédacteur à la *Petite Gironde* et poète à ses heures, Félix Barrère, rédigeait le leader-article de chaque numéro hebdomadaire. Ces chroniques, d'un

tour alerte, où la discussion s'enveloppait d'une ironie de bon ton, obtinrent un vif succès. C'était de la polémique à la Prévost-Paradol, ailée, aérienne, accomplissant, sans acrimonie, mais sans faiblesse, son œuvre de justice. *L'Union* s'imprimait à Bordeaux; mais, entre ses rédacteurs girondins et ses amis de Paris, il existait une mystérieuse télégraphie sans fil. Il n'est donc point surprenant que les articles de cette Revue aient parfois reflété la couleur de ma pensée.

Il n'y avait, dans ce phénomène, qu'une application des lois de Marconi.

Pour obéir à la mutuelle attraction de nos cœurs, plus puissante encore que celle des ondes hertziennes, je réunissais de loin en loin à ma table, dans une intimité affectueuse, les amis, bordelais et parisiens, que l'*Union* groupait sous son oriflamme. Ces joyeuses soirées n'avaient rien de commun avec la bénédiction des poignards. Personne n'aurait pu s'alarmer de cette conjuration du Château-Lafite et du Château-Yquem. Toujours enthousiaste, mon excellent camarade Bonnal y donnait, de sa voix chaude, la réplique au grave et loyal Doucet, l'ancien Directeur du Cabinet de M. Gauthier. Pour ramener le calme, la jolie Mme Bonnal, au pur visage mat, si séduisante avec ses doux yeux de diamant noir, coupait nos tirades pathétiques de ses vocalises de rossignol. Les fusées de rire de Magda portaient le coup de grâce à notre éloquence en déroute.

***

Une villégiature à Saint-Georges-de-Didonne resserra les liens de sympathie qui nous unissaient à notre ami Bonnal. Jamais cette station océanique n'avait mieux justifié les descriptions de Pelletan et de Michelet. Sous un ciel changeant, d'une délicatesse de tons infinie, adossée à sa forêt d'yeuses et de sapins, la conche de Saint-Georges développait, dans une lumière dorée, sa courbe harmonieuse. Cette plage de sable fin, que semblent se disputer la houle frangée d'écume et la dune incendiée de soleil, invite aux longues promenades. Nous nous y attardions volontiers, de la verdoyante pointe de Suzac aux roches de Vallière, heureux de respirer le souffle du large et l'âpre senteur des plantes marines.

Le charme de ce décor s'accentuait à la tombée de la nuit, lorsque la tour de Cordouan allume son étoile dans la brume violette du ciel occidental. Tout se taisait autour de nous, sauf le sombre soupir de la mer endormie. On devenait lyrique. Sur le mode cher à Byron on saluait l'heure indicible où la déesse Astarté, s'abandonnant aux farouches caresses de l'océan, dévoile dans la rose lueur du couchant le secret de sa beauté blonde.

Par une association d'idées exempte de toute malice, je déclarais alors à mon ami Bonnal que notre vénérable bureaucratie devrait bien, à l'exemple d'Astarté, livrer son corps flétri à l'étreinte sau-

vage du flot. Peut-être sortirait-elle de l'épreuve, rajeunie et régénérée.



Peu de temps après mon retour de Saint-Georges-de-Didonne, j'annonçai à mes amis les fiançailles de ma fille avec un officier du Génie.

Il était écrit que ma bien-aimée Magda renouerait les traditions guerrières de mon ascendance maternelle. Au fond de sa tombe, l'âme de mon grand-père, le vieux médaillé de Sainte-Hélène, dut tressaillir de fierté.

Le mariage civil fut célébré, dans la première semaine de décembre 1908, à la mairie de la rue de la Banque, au milieu de l'affluence des amis et des curieux. L'ancien ministre des Travaux publics, M. Gauthier, avait fait trêve à ses occupations de Rapporteur général des finances du Sénat, pour assister ma fille en qualité de témoin. De nombreuses personnalités financières et militaires vinrent nous saluer. Dans une allocution fort bien tournée, le Maire nous souhaita la bienvenue et les paroles sacramentelles furent échangées sous un dais de fleurs et de verdure. Ce premier acte de la fête s'acheva, sans aucune mélancolie, au restaurant Marguery.

Quant à la bénédiction nuptiale, elle fut donnée aux jeunes époux dans cette imposante basilique de Bussière-Badil où je m'étais marié moi-même. Devant l'autel qui avait reçu mon serment le plus

sacré, ma fille prononça, à son tour, les paroles irrévocables qui lient deux âmes pour l'éternité.

Je ne pouvais que me réjouir du bonheur de Magda, mais son départ fut cruel à mon cœur.

Au lendemain de notre séparation, une lourde tristesse sembla s'appesantir sur cet hôtel de la rue de la Banque où, hier encore, rayonnait l'angélique sourire de cette fille si tendrement chérie. L'une après l'autre, les étoiles de mon ciel vacillèrent dans l'ombre et s'éteignirent. Mes fonctions me devinrent odieuses. J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas m'évader de ma prison bureaucratique et revenir en Périgord. J'imaginais que, loin de Paris, là-bas, au fond des solitudes natales, au seuil de nos forêts si douces aux âmes désenchantées, j'entendrais les mots d'espérance qui apaisent et consolent.

Le confident habituel de mes joies et de mes peines, le chef de bureau Faraguil, ne me cacha point que je devenais ridicule et qu'il suffisait, pour dissiper ma misanthropie, de quelques visites à l'établissement Bodéga. Il ne dépendait pas de moi de suivre à la lettre cette ordonnance du cher camarade, le téléphone de la Direction faisant rage à l'heure de l'apéritif; mais j'en retins le principe. Insensiblement, je m'évadai de ma rêverie douloureuse, pour jouer mon rôle de modeste figurant dans cette féerie mondaine et artistique à laquelle tout bon Parisien doit payer son tribut.

Le quartier de la rue de la Banque est, à cet

égard, privilégié. L'Opéra, la Comédie-Française, le Palais-Royal et l'Opéra-Comique marquent les sommets d'un périmètre dont ma Direction occupe le centre. Placé au point d'intersection de ces lignes de lumière, je vais où mon caprice m'appelle. Manon m'enchante au même degré que dona Sol et la voluptueuse habanera de Carmen ne saurait me faire oublier les imprécations de Camille. Mon éclectisme a pourtant des limites ; il s'est toujours énergiquement refusé aux représentations de l'Opéra, lorsque Wagner tient l'affiche. Dussé-je m'attirer le sourire de pitié de nos snobs, je n'arrive pas à vaincre l'impression de fatigue et d'ennui qui s'exhale des lourdes mélopées wagnériennes. C'est Nietzsche qui nous l'atteste : « La musique de Wagner est de la « mauvaise musique, la plus mauvaise qui ait peut-être jamais été faite : lorsqu'un musicien ne sait plus compter jusqu'à trois, il devient Wagnérien (1). »

On ne saurait mieux dire. Si Dante refait jamais son voyage aux enfers, il pourra constater que, pour les réprouvés de la cité des pleurs, la pire torture est d'entendre à perpétuité les récitatifs barbares de l'*Anneau du Nibelung*. Que les fanatiques de Wagner se le tiennent pour dit !

***

La saison théâtrale est aussi, pour un chef de ser-

(1) *Le Crépuscule des Idoles*. p. 36.

aux côtés du syndic des agents de change, le ministre des Finances, le Garde des Sceaux, les premiers présidents de la Cour de cassation et de la Cour des comptes, le bâtonnier des avocats, le procureur général, les présidents de la Çour d'appel et du tribunal civil, et nombre d'anciens ministres à la veille de le redevenir.

La dernière coupe de Rœderer vidée, le cortège se reformait à la suite du président du banquet pour se rendre au salon et, de là, au théâtre aménagé dans une aile du palais. Des comédies, des opérettes et des danses nous retenaient dans ce sanctuaire jusqu'à une heure avancée de la nuit. Comment se résoudre au départ, quand Jeanne Granier et Marie Leconte interprètent, de leur voix de cristal, les *Gros chagrins* de Courteline, ou lorsque Simon-Max et l'adorable Diéterle nous entraînent à la Croisade, sur les pas de Franc-Nohain ?

Ajouterai-je que la grande attraction de la soirée était l'entrée en scène des danseuses en vedette, Zambelli et Trouhanowa? A cette minute suprême, tous les flamines du temple de la Bourse, tous les princes de la finance, les ministres eux-mêmes, semblaient s'hypnotiser en une contemplation religieuse. Notre sagesse officielle enviait la folie de ces jeunes corps, pâmés sous le baiser des archets convulsifs.

Mon voisin, économiste et statisticien très averti, me confiait alors, d'une voix émue, qu'il n'avait jamais mieux compris qu'à cette heure les lois

rythmiques qui gouvernent l'évolution de la richesse et les fluctuations des valeurs. Je lui répondis, sur le même ton, l'engageant à étudier sur le vif, pour en enrichir ses diagrammes statistiques, les courbes harmonieuses et singulièrement expressives qui, en ce moment, s'offraient à sa vue. Mais, avec un sourire désabusé, mon interlocuteur m'affirma que c'étaient là des jeux d'agents de change, interdits aux simples économistes.

Les artistes du corps de ballet de l'Opéra n'apportaient pas leur gracieux concours aux dîners annuels du bâtonnier de l'ordre des avocats ; mais l'éloquence, l'esprit, la verve primesautière y coulaient à flots. Les maîtres du Barreau parisien n'ont pas besoin d'un accord de violon ou d'un soupir de flûte pour pénétrer les lois mystérieuses du rythme et du nombre. Leur parole est une musique; leurs phrases s'organisent et se développent en larges volutes oratoires, à la manière des vagues accourues des profondeurs de l'infini. Les danses les plus suggestives de Salomé n'apprendraient rien à ces magiciens du verbe.

Il serait puéril d'esquisser ici des comparaisons ou des parallèles ; mais il me sera bien permis de dire que, parmi les bâtonniers qui m'ont invité à leur table, le nom de mon compatriote périgourdin, Raoul Rousset, a laissé dans mon souvenir une trace lumineuse. Il n'y a point, dans le monde du Palais, de physionomie plus attirante et plus haute. C'est un avocat d'affaires, au sens le plus

noble de ce mot ; sans se spécialiser de parti pris, sa science juridique, mise en œuvre par une dialectique puissante, une parole claire, précise, sûre d'elle-même, s'est détournée des faciles succès de la cour d'assises, pour se consacrer à la plaidoirie des causes civiles. Il a continué, en les relevant, les grandes traditions de l'éloquence judiciaire. Ses confrères se sont honorés eux-mêmes en lui conférant la dignité du bâtonnat.

Mais l'illustre avocat a d'autres titres à ma sympathie admirative : il est né à Savignac-les-Eglises, presque dans la banlieue de Périgueux, sur les bords de l'Isle au flot clair. Bien qu'il soit depuis longtemps naturalisé Parisien, il garde le culte de la petite patrie, de notre douce Dordogne qui rêve, au seuil de ses forêts de chênes, sous la caresse de son ciel bleu. Chaque année, au retour des vacances judiciaires, il aime à oublier, dans son château de la Bonnetie, les luttes orageuses du prétoire parisien. Il a, au même degré que moi, la passion de notre terre natale. Unies dans ce sentiment de piété filiale, nos âmes ne pouvaient que se sentir attirées l'une vers l'autre.

C'est dire que les dîners officiels et les soirées offerts par le bâtonnier Rousset aux personnalités du monde judiciaire, de la haute finance et du Parlement prenaient, à mes yeux, l'aspect de fêtes souriantes, imprégnées d'une exquise cordialité et d'une bonne grâce toute périgourdine. Dans ce milieu si accueillant, il me fut facile d'entrer en

contact avec les célébrités contemporaines qui s'inscrivent, à des titres divers, sur le livre d'or du barreau parisien : membres du conseil de l'ordre, bâtonniers passés et futurs, hommes d'Etat en disponibilité reprenant la toge jusqu'au prochain remaniement ministériel.

Ainsi se ravivèrent mes relations avec les anciens ministres Puech, Baudin et Millerand, pour ne citer que ceux-là. Ces parlementaires, si dissemblables d'allure, excellent, les uns et les autres, dans l'art délicat de la causerie ; les salons mondains leur savent gré de ne pas dépenser toute leur virtuosité à la tribune du Palais-Bourbon. Et ce ne fut pas la moindre de mes surprises d'entendre, un soir, M. Puech, mon voisin de table, exalter de sa voix chaude la sauvage beauté du Rouergue et, dans une rapide échappée, évoquer le triste Rieupeyroux, où je fis mes premières armes d'Enregistreur.

A ce rappel inattendu de mon aurore enfuie, une ombre se leva, dans le halo de ma pensée, indistincte, mais étrangement vivante par le douloureux éclat de ses grands yeux mouillés de pleurs. Je me tus, laissant mon interlocuteur, très en verve, me décrire les aspects sévères du Causse Noir et des monts du Levezou.

Je rencontrai, d'ailleurs, chez le bâtonnier, d'autres visages déjà connus. Me Chenu, le prédécesseur immédiat de Raoul Rousset, était de ce nombre ; il m'avait immédiatement conquis, autant par l'élévation de son caractère que par sa parole

vive et nuancée, où le charme s'allie à la force. Je n'étais pas, non plus, un étranger pour Raymond Poincaré, mon ancien ministre, qui, en attendant sa rentrée en scène, reprenait sa place dans les rangs du conseil de l'ordre. De loin en loin, j'allais le voir, à l'heure où, penché sur sa table de travail, il étudiait lui-même les dossiers contenant les matériaux de ses admirables plaidoiries. J'ai toujours, sans lettre d'audience, franchi la porte de son cabinet de l'avenue des Champs-Elysées. Mon livre sur André Theuriet, notre ami commun, me servait de sauf-conduit.

Dans ce dénombrement des grands premiers rôles du Conseil de l'ordre je n'ai garde d'omettre Michel Gondinet. Vingt ans se sont écoulés depuis le jour où, pour la première fois, j'ai serré sa main dans la mienne. Chargé par la *Grande Encyclopédie* de rédiger la biographie d'Edmond Gondinet et désireux de me documenter à une source sûre, j'écrivis au neveu du célèbre auteur dramatique. La réponse de Michel Gondinet ne se fit pas attendre ; il m'offrit, avec les précisions demandées, les œuvres complètes de son oncle.

Née d'une affinité littéraire, notre amitié ne pouvait que se resserrer avec le temps. Aussi ai-je salué avec joie, dès mon retour à Paris, l'avocat éminent à qui l'auteur de *Clara Soleil* semble avoir légué la fleur de son esprit.

***

Parlerai-je de ces soirées exquises qui, en dehors

des galas officiels, réunissaient périodiquement autour de ma table frugale mes collaborateurs immédiats? Toute solennité était exclue de ces agapes familiales, enveloppées d'une chaude atmosphère de confiance et de solidarité affectueuse. Ni toasts ni tirades à effet. De la franche camaraderie, rien de plus.

C'est sur cette note discrète que fut fêtée, en janvier 1911, ma promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Félicitations et remerciements s'échangèrent en comité intime, à l'heure où la mousse ardente du Clicquot délie les Enregistreurs de leur réserve professionnelle. Intimidés par les gauloiseries de l'incorrigible Faraguil, les orateurs esquissèrent un mouvement de retraite et renoncèrent à la parole. Mais on se consola bien vite de ce léger mécompte. Le plus éloquent des discours ne nous aurait rien appris. D'avance, nous savions que le nouvel officier de la Légion d'honneur n'était, dans la circonstance, que le prête-nom de ses collaborateurs, le porte-drapeau de l'héroïque phalange dont il éprouvait chaque jour le courage et l'endurance. Cette rosette couleur de feu qui venait fleurir sa poitrine avait alors à ses yeux toute la valeur d'un symbole. En son muet langage elle attestait le mérite hors de pair de la grande famille de l'Enregistrement, de ce personnel d'élite d'une intellectualité si haute qui sait projeter sur ses tâches les plus humbles un rayon d'infini et de beauté.

CHAPITRE XII

LA GRANDE GUERRE. ÉPILOGUE.

A la veille du drame. — Intellectuels et surhommes. — Une chanson de geste. — Heures tragiques. — Paris sous la tourmente. — De Charleroi à la Marne. — Le lion de Belfort. — Épilogue. — Dernier adieu à la Chartreuse de Parme. — Science et religion.

Cette vie parisienne, à laquelle me mêlait ma situation officielle, ne fut jamais plus fébrile qu'à la veille des événements de 1914.

On eût dit que le monde cherchait à s'étourdir aux approches de la tempête. Mais cette fureur de plaisir avait quelque chose de triste. Ce n'était plus la vive farandole menée par Pierrot et Colombine, le rire aux lèvres et des fleurs au corsage. Les bouviers argentins réglaient le scénario de nos fêtes galantes. Célébré comme une renaissance de la danse ionienne, le tango des pampas, aux gestes de laideur, fit le tour des salons mondains. On vit nos plus délicates entravées s'alanguir, en des poses suggestives, aux bras de leurs vaquéros symboliques.

Que dire de la littérature de cette heure de décadence? Les dilettantes, à bout de souffle, s'ingéniaient à vaincre l'indifférence du public par l'amorce violente du paradoxe et du scandale. Il fut alors de bon ton, dans certains milieux soi-disant intellectuels, de bafouer le patriotisme, ce hochet vulgaire, de ridiculiser l'idée de revanche, de dénoncer l'amour de notre sol sacré comme un bas chauvinisme, une régression vers la barbarie antique.

Par une prodigieuse outrecuidance, les esthètes qui proféraient ces blasphèmes se réclamaient de Nietzsche et plaçaient leurs doctrines de mort sous l'égide de Zarathoustra. Au théâtre et dans le roman, dans les cénacles et dans la rue, on ne rencontrait que Nietzschéens et Nietzschéennes. Les surhommes étaient légion. Chacun voulait vivre sa vie, coûte que coûte, même au prix des plus inavouables abdications.

En vérité, Nietzsche ne méritait point cette injure. Il n'y a rien de commun entre les effusions lyriques de ce philosophe sans esprit, qui fut surtout un poète, et les puériles aberrations de ses prétendus élèves. Certes, tout n'est pas à louer dans ses recueils d'aphorismes. Les pages sacrilèges qu'il écrivit, au seuil de la paralysie générale, sur le Christ et la sublime loi d'amour, marquent son front d'un stigmate ineffaçable. Mais, cette réserve faite, on ne saurait nier que ce visionnaire, perdu dans les nuées, plane parfois d'un vol libre et puissant au-dessus des laideurs et des vulgarités de la vie.

Son idéal ne manque point de noblesse. Nietzsche professe le culte des héros ; il veut que l'élite gouverne la foule, que Prospéro purifie de toute sa lumière l'âme monstrueuse de Caliban. Et, c'est pour les hausser à ce rôle de conducteurs de l'humanité, qu'il ordonne à ses disciples d'être durs, non pas seulement envers les autres, mais encore et surtout pour eux-mêmes.

Il serait cruel d'insister sur le contraste qui s'accuse entre cette conception hautaine de Nietzsche et les fantaisies de nos snobs d'avant 1914. Le douloureux prophète de l'éternel retour n'a pu que s'offenser de l'encens brûlé sur son autel par cette caravane de poètes sans rime ni mesure, d'intellectuels antipatriotes, d'anarchistes de salon, de bas-bleus en délire et de Vestales du tango.

Paix à leur mémoire ! Il n'est pas un de ces Byzantins, nous en avons la conviction intime, qui n'ait senti, à l'heure du danger, s'éveiller en lui une âme de héros.

***

Ecœuré de cette mascarade d'une société névrosée, je m'isolai, au début de 1914, dans un recueillement délicieux, sans autres confidents de ma pensée que les poètes aimés : Baudelaire, Leconte de Lisle et Verlaine. Quelle joie de m'envoler avec eux, par delà les ombres de la vie, vers les hauteurs de l'absolu ! Et voici qu'un miracle inespéré se produisit. Au plus profond de la forêt enchan-

tée où s'attardait ma tristesse, je retrouvai la source jaillissante de l'extase lyrique. La Poésie qui m'attendait, comme la Belle au bois dormant, se réveilla sous mon baiser et, dans ses yeux, je lus le sourire qui pardonne.

Une chanson de geste fut le gage de notre réconciliation.

Dès ma première jeunesse, j'avais été hanté par la surnaturelle figure de Bertran de Born, ce féodal héroïque, dont les strophes d'airain clament si superbement la folie ardente des batailles, la ruée des épées contre les boucliers, le fracas des lances qui se brisent et des heaumes qui se fendent. Etait-ce un obscur pressentiment du drame où la Patrie allait bientôt jouer son existence qui m'attirait vers ce tragique châtelain d'Hautefort, dont la plus douce ivresse était celle des coups donnés et reçus ? Je ne sais. Toujours est-il que j'essayai de faire passer dans ma *Chanson de Bertran de Born* un peu du frémissement des sirventes aux ailes de flamme.

Rien de plus pénible que de se citer soi-même. Zoïle me permettra cependant de transcrire ces quelques vers soupirés sur la viole d'amour par mon farouche héros :

> Maheut (1), je vous ai vue, hier, ô ma charmante,
> Au sortir du tournoi. Dans la foule bruyante
> J'essayais d'endormir mon cœur inapaisé
> Et de jeter un froid linceul sur le passé.

(1) Il s'agit de la blonde Maheut de Montignac, dame des pensées de Bertran de Born.

Et voici qu'au milieu du triomphal cortège,
Vous m'êtes apparue, avec ce front de neige
Et ces yeux d'ombre, dont le sourire cruel
Me promet tour à tour ou l'enfer ou le ciel.

Vos fins cheveux de soie à votre taille altière
Faisaient un long manteau de vivante lumière ;
Et, par instants, du haut de votre palefroi,
Vos regards de déesse, abaissés jusqu'à moi,
Semblaient dire : « Guerrier, baise mes pieds de reine,
Viens! J'ai soif de tes pleurs; à ma beauté hautaine
Il faut de jeunes cœurs que gonflent des sanglots,
Purs comme l'eau des lacs, profonds comme leurs flots.
Après m'avoir chanté la splendeur de ton rêve,
Ta tristesse infinie et ton extase brève,
Quand mon amour t'aura tout entier consumé
Comme un parfum léger que dévore la flamme,
Alors, dans un baiser je donnerai mon âme
A mon vainqueur, à mon unique bien-aimé! »

Ce livre de vers était de circonstance. Au moment même où il sortait des presses de l'éditeur Grasset, la société des Félibres périgourdins se préparait à inaugurer le buste de Bertran de Born. Il fut entendu que l'un de mes poèmes aurait, dans cette solennité, l'honneur d'une lecture. Par surcroît, je me vis conférer le titre de maître-ouvrier de l'école félibréenne! La prophétie que mon ami Hardy m'avait faite au début de ma carrière se réalisait enfin. Il ne me manque plus que de m'affilier à la Société archéologique du Périgord. J'espère que ce plaisir ne me sera pas refusé. La poésie est sœur de l'archéologie; l'amour des vieux monuments est inséparable de la passion des beaux vers.

Accueillie avec faveur par les Revues et les or-

ganes de la grande presse, *La chanson de Bertran de Born* me valut les félicitations précieuses de la comtesse de Noailles, de Jean Aicard, de Maurice Barrès, de Sébastien-Charles Leconte et d'André de Lorde, pour ne citer que ceux-là parmi les maîtres écrivains qui m'honorèrent de leurs suffrages. Il est vrai qu'en revanche, certains critiques me reprochèrent aigrement ma fidélité à la formule romantique. On ne me pardonna, dans quelques milieux, ni mes rimes riches, ni mon respect de la césure et du rythme traditionnel. Je reconnais ma faute, très humblement ; mais, même en poésie, j'ai pour principe de rester intelligible et de ne me moquer ni de la syntaxe, ni du lecteur. Quoi qu'en pensent les esthètes du nouvel art poétique, je ne me résignerai jamais à faire rimer « barbare » avec « préparent », et « incivils » avec « Rouget de Lisle ».

A ce point de vue, je mérite une condamnation sans appel.

***

A l'heure précise où mes strophes évoquaient les ombres tragiques des justiciers du moyen âge, une formidable déflagration déchirait les lourdes nuées accumulées sur notre frontière de l'Est. C'était la guerre! la course frénétique des peuples et des races vers la mort, vers l'incendie, vers le néant, dans une vision d'apocalypse. La misérable petite planète dont l'ombre se réfléchit, presque imperceptible, sur l'écran bleu de l'infini, allait emplir, de

nouveau, les espaces stellaires de sa clameur d'épouvante.

Pour nous, Français, héritiers de la civilisation latine, la question qui se pose, dans sa simplicité tragique, est celle d'Hamlet : être ou n'être pas ! Il s'agit de savoir si la douce France de Roland, de Saint-Louis, de Jeanne d'Arc et de Napoléon, terre de lumière et de beauté, doit pour jamais disparaître sous le flot fangeux des hordes vandales. Tous les cœurs sont préparés à ce duel sans merci. La population parisienne, si légère, si impressionnable, est admirable d'entrain patriotique. Nos incorrigibles gavroches ont des âmes de héros.

Cependant l'armée française, débordée à Charleroi par les masses ennemies, se repliait sur la Marne et von Kluck poussait déjà ses pointes d'avant-garde au delà de Compiègne, presque sous le tir des canons de Saint-Denis et de la Briche. Tout semblait annoncer que Paris, encerclé de fer et de feu, allait revivre la fulgurante tragédie de 1871. Les esprits les moins timorés envisageaient cette éventualité et il faut bien reconnaître que l'exode des Pouvoirs publics à Bordeaux donnait à ces conjectures un certain degré de vraisemblance.

Je suis fier d'avoir vécu ces minutes pathétiques, ferme à mon poste, sans me séparer un seul instant de mon Personnel. Je n'avais point à compter avec les raisons impérieuses qui obligeaient mon Directeur général et ses principaux collaborateurs à quitter le palais du Louvre pour suivre le Gouver-

nement sur les bords de la Garonne. Je restai donc à Paris, prêt à faire face à la tourmente, bien décidé à défendre, jusqu'au dernier souffle, les intérêts confiés à ma garde.

Malgré toutes mes instances, celle qui porte mon nom refusa de séparer son sort du mien et de rejoindre ma fille dans notre villa du Périgord. Mourir ensemble, c'est encore s'aimer, me disait-elle; ce qui importe, c'est de finir en beauté, la joie au cœur et les yeux tournés vers le ciel.

Rien ne fut changé à notre installation, dans l'hôtel de la rue de la Banque. Nous laissâmes, à leur place accoutumée, les tableaux et les bibelots de notre salon, réservant aux amis de Mme de Staël le soin de les emballer méthodiquement, à destination d'une blonde et sentimentale Gretchen.

Les seuls objets que je m'ingéniai à soustraire à la rapacité teutonne furent les portraits de Louise et de Magda, la médaille de Sainte-Hélène de mon grand-père maternel, et le manuscrit de mes poésies inédites. J'étais décidé à sauver mon œuvre du naufrage, pareil au poète Camoëns que j'avais chanté autrefois.

Dans cette phase initiale de la guerre, les aéroplanes ennemis venaient régulièrement, presque tous les jours, survoler le quartier de la Bourse. Une de leurs bombes tomba, par une claire matinée de septembre, sur la toiture de l'immeuble qui fait face à l'hôtel de la Direction. Ce fut, jusqu'à la nuit, un défilé continuel de curieux dans notre rue. Per-

sonne ne semblait ému, sauf le malheureux locataire, le journaliste italien Schiza, dont l'appartement avait été saccagé par l'explosion de l'obus. Il me fut donné d'ailleurs, peu de jours après, d'étudier, de plus près, les propriétés de la lyddite. Je suivais, un soir, le trottoir de la rue de Richelieu, faisant ma promenade habituelle, lorsque, à la hauteur du square Louvois, à l'angle de la bibliothèque nationale, une vive lueur bleue sembla jaillir du sol, à deux pas de moi, pour s'épanouir en un magique éventail de flamme blanche, avec un fracas de tonnerre.

C'était la carte de visite d'un aviateur boche. Manifestation bruyante, mais stérile. A peine une égratignure légère au mur de la bibliothèque. Je rapportai de cette expérience une sensation neuve, avec le regret de n'avoir plus, hélas ! ni mes vingt ans, ni mes galons de sergent au 107ᵉ de ligne, pour jouer ma partie dans le formidable orchestre qui grondait aux portes de Paris.

Plus heureux que moi, mon ancien camarade de régiment, Charles Prévot, mobilisé comme capitaine, dès l'ouverture des hostilités, remplit, avec une crânerie que les ans n'ont pas affaiblie, son devoir patriotique.

***

Pendant les lourdes journées d'attente qui suivirent la bataille sanglante de Charleroi, je procé-

dais, chaque matin, à la revue d'appel de la petite armée administrative placée sous mes ordres.

Toutes les éventualités furent examinées dans ces conférences quotidiennes. Je donnai aux comptables les instructions les plus précises pour assurer au dernier moment la sauvegarde des deniers de l'Etat et des titres de recouvrement. Grâce aux mesures concertées avec la Caisse centrale du Trésor public et la Banque de France, pas un centime des recettes de ma Direction ne serait tombé aux mains de l'ennemi.

C'est une justice à rendre à mon Personnel : groupé autour de son chef responsable, il donna, en ces heures d'angoisse, un magnifique exemple de courage civique. Toutes nos énergies vibraient à l'unisson. Je sentais qu'aucun sacrifice ne serait au-dessus du dévouement de cette troupe d'élite. Les vétérans que je conduisais au bon combat sauraient remplir leur devoir, tout leur devoir. Je lisais dans leurs yeux leur grave et inflexible résolution.

Mais voici que, de Senlis à Verdun, nos clairons chantent dans l'air bleu du matin. La victoire s'est levée sur les bords de la Marne. Surprise par l'attaque de flanc de Gallieni, la horde monstrueuse se disloque et reflue sous la poussée de nos baïonnettes, après sept jours de batailles géantes.

Cette épopée surhumaine ne s'est pas achevée au grand soleil, dans la ruée des clairons sonnant la charge. A la guerre de plein air et de mouvement a succédé la guerre de tranchées. Plus d'ava-

lanches d'hommes et de chevaux à travers l'océan des plaines. Rien que la morne faction dans la nuit des fossés bourbeux, sous le déluge des shrapnells. Qu'importe! Nos petits soldats au rire sonnant clair sauront forcer la bête immonde au fond de son cloaque. Ils ont juré de rendre l'Alsace à la mère-patrie et ce serment sera tenu.

Paris, si maître de lui, si beau de fierté silencieuse et d'endurance héroïque, garde toujours sa tenue de guerre. Le quartier de la Bourse, d'ordinaire bruyant et mouvementé, prend, à certaines heures, l'aspect de Bruges-la-Morte. Les autobus ont disparu; les taxis et des fiacres aux allures de fantômes sont les seuls survivants de la circulation parisienne. La nuit venue, un voile d'ombre tombe sur la ville, à peine troué, çà et là, par la lueur diffuse de quelques réverbères. La foule, où domine l'élément féminin, s'écoule sans bruit. La rue ne s'anime, à certaines heures, qu'aux abords des kiosques de journaux et des théâtres. Mais, sous ce calme tragique, on sent battre plus follement que jamais le cœur généreux de Paris.

Des poètes se lèveront pour chanter cette épopée plus grandiose que la geste de Roland et dont le dernier acte aura, comme toile de fond, Jeanne d'Arc chevauchant, sous un dais de bannières et d'oriflammes, vers l'horizon où pointe la flèche de Strasbourg. Déjà, dans ses admirables *Poèmes de France*, écrits au jour le jour, Paul Fort a éternisé la honte des sinistres tortionnaires de Louvain,

des incendiaires de la cathédrale de Reims, des lâches assassins de Miss Cavell. Moi-même, dans une ode venue des profondeurs de mon âme, j'ai évoqué le Lion de Belfort, debout sur son socle de granit et le mufle tourné vers la frontière, répondant, de sa grondante voix, à l'appel de nos clairons. La divine Bartet m'a promis de dire en public mes strophes et de mêler à mon œuvre éphémère un reflet de son immortalité! Quand donc me sera-t-il donné de l'entendre clamer, de sa voix d'or, ces dernières strophes de mon poème :

Il s'est enfin levé ce jour lent à venir
Où la Patrie aura ce choix : vaincre ou mourir !
La diane a sonné le réveil, voici l'heure !
Soldats ! L'aube qui monte est l'aube de Valmy !
Debout ! A la frontière ! Au Rhin ! A l'ennemi !
L'Alsace attend, l'Alsace pleure ....

Malheur à vous, rhéteurs, qui dites : oublions !
S'éteindrait-elle en nous la race des lions ?
L'âme du peuple franc est-elle à jamais morte ?
Oublier, c'est trahir ! Oublier ! Mais le Hun
Souille encor votre sol sacré, morts de Verdun !
Attila campe à notre porte !

Aussi je te salue, O lion de Belfort !
Je me ris de l'énigme insolente du sort,
Quand je vois flamboyer ta pesante paupière,
Lorsque, penché sur toi, j'entends de sourds sanglots,
Où semble errer la plainte innombrable des flots,
Battre ta poitrine de pierre !

Que ne puis-je, héros tragique, à ton signal,
M'ouvrir dans la mêlée un chemin triomphal,

Et, quand j'aurai rompu mon épée et ma lance,
Ecrasé par le nombre, effroyable, sanglant,
M'endormir, fils pieux, à côté de Roland,
Sur le cœur de la douce France !

Mais, faut-il l'avouer ? Je préfère à toutes ces effusions lyriques *la Madelon* de nos poilus. L'ode la plus éblouissante n'atteint pas à la beauté de la lettre, rédigée dans la boue d'une tranchée, qui m'annonce aujourd'hui les citations et la croix de guerre décernées à l'un de mes collaborateurs immédiats, mué en capitaine d'artillerie. Ne dépasse-t-elle pas en sublimité toutes les imaginations des poètes épiques cette mort de mon jeune Rédacteur, le lieutenant Parenteau, tombant sur le parapet de la tranchée ennemie, avec ce cri : « En avant, mes enfants ! pour la France et la République ! »

A l'heure présente, la seule poésie qui convienne est celle que rugissent nos canons.

***

Il est temps de tourner la dernière page de cet album, écrite à la veille de l'armistice, à l'heure où la bête féroce s'enfuit vers le Rhin, traquée par nos héroïques poilus. A mon ami Paul Fort, qui sut envoyer si allègrement le mot de Cambronne comme étrenne aux pacifistes des pays neutres (1), il appartient de nous montrer, sous l'éclair de ses strophes vengeresses, le seigneur de la guerre, le sinistre fantoche Siegfried, désertant son poste de

(1) Paul Fort, *Poèmes de France*, 1914-16, n° 25, p. 200.

combat et se hâtant vers la Hollande, poursuivi par les huées de son peuple. Le prince de nos poètes saura, mieux que tout autre, orchestrer le chant de flamme de nos clairons et annoncer aux filles du Rhin le crépuscule des dieux germaniques. Je n'ai donc pas à célébrer ici, dans une lueur d'apothéose, le retour de nos deux provinces délivrées, ni à sortir du cadre que je me suis tracé, dès les premières lignes de ce livre.

C'est d'ailleurs en toute confiance que je remets le soin de conclure aux amis, connus ou inconnus, qui m'ont suivi à travers les phases changeantes de ma destinée.

La vie n'a pas été toujours tendre pour moi. Il m'a fallu du courage et de la philosophie pour surmonter tous les obstacles et déjouer les embûches tendues sur ma route.

Le mot de Stendhal n'a rien perdu de son actualité : malheur à qui se distingue ! Plus d'une fois, j'ai vérifié, à mes dépens, la cruelle et profonde signification de cet aphorisme. Mais j'ai rendu coup pour coup à mes ennemis, en bon Périgourdin qui sait l'art des ripostes meurtrières. Le souvenir de ces luttes ardentes n'a laissé aucune amertume dans mon esprit. La lutte a son ivresse ; c'est une des formes de la joie de vivre.

Et puis, à côté des êtres de proie qui rôdent dans la brousse, j'ai rencontré des âmes de lumière. Deux anges au pur regard, Louise et Magda, se sont penchés sur mes nuits de fièvre et d'insomnie, avec le

léger frémissement de leurs ailes blanches, versant à ma pensée souffrante le dictame de leur tendresse.

La nature elle-même, toujours jeune, toujours triomphante, est venue à mon aide aux heures de doute et d'angoisse. Sa voix enchanteresse a endormi toutes mes douleurs, apaisé mes plus cuisantes blessures. Je reviendrai bientôt vers elle. Ma jolie villa de Périgueux n'attend que mon retour pour se fleurir de toutes ses roses. Dans cette riante retraite, à l'orée des forêts profondes qui entourent les ruines de la Vésone celtique, il me sera facile d'effacer de mon esprit les dernières brumes de l'Enregistrement, de remplir mes devoirs d'archéologue et de poète, de recueillir les voix harmonieuses qui montent des paysages et des monuments de ma chère Dordogne. A la réalisation de ce programme j'associerai mes fidèles amis de la première heure : le capitaine Prévôt, l'ancien camarade du 107e ; le girondin Bonnal, au cœur vaillant et à la parole de flamme ; Jules Fournieux, qui vit retiré dans sa bastide féodale de Domme ; enfin, mon aimable voisin de Bussière, Sauvo des Versannes, qui excelle, en sa double qualité de chasseur et d'avocat, à surprendre le lièvre au gîte et la vérité juridique dans le dédale de nos lois.

Est-il besoin d'ajouter que je garde un souvenir ému de l'Administration dont j'ai suivi les sentiers, tour à tour noyés d'ombre ou baignés de lumière, de l'aube au crépuscule de mes jours ? De ce voyage aux contrées de l'Enregistrement j'ai rapporté une

riche moisson d'idées et de faits, des croquis inédits, des états d'âme nouveaux. Presque au sortir des forêts profondes qui bercèrent de leur murmure éternel les premières années de ma vie, je me suis vu appeler à Paris par le hasard de la destinée. Pendant trente ans, j'ai respiré l'air subtil de la prodigieuse cité. Mes rêves les plus doux ont pris leur essor dans ce palais enchanté où la Direction générale accomplissait naguère ses rites magiques. Les madones des Primitifs, les jolies marquises de Latour et de Watteau, les villageoises de Greuze se penchaient sur ma table de travail. Et, entre deux dissertations juridiques, je me hâtais d'aller reprendre mon flirt avec cette adorable Vigée-Lebrun, que j'ai déjà aimée dans une vie antérieure et dont le délicieux sourire fait battre mon cœur comme à vingt ans.

Dans cette Chartreuse de Parme, fermée aux vulgarités de la vie, si hospitalière aux contemplateurs et aux poètes, mon humeur vagabonde se plia graduellement à la discipline et à la règle. L'homme d'action qui sommeillait en moi se réveilla de son rêve stérile, au contact des énergies ambiantes, sous la direction ferme et tutélaire des Boulanger et des Liotard-Vogt, dont je m'honore d'avoir été le collaborateur immédiat. Quoi qu'on en dise, l'Administration centrale fut, de mon temps et reste encore aujourd'hui une école incomparable, où les modestes ouvriers du budget s'initient au culte du vrai et du beau et apprennent à magnifier, d'un

pur rayon venu d'en haut, leur humble tâche journalière. Nous acceptions, joyeusement et sans les discuter, les ordres de nos chefs. Point de pessimistes dans cette armée de bénédictins laïques. Le rire sonnait clair parmi nous. Les humoristes y donnaient la réplique aux juristes et aux poètes. Témoin le bon camarade Faraguil, qui, pour apporter sa contribution à l'essor du socialisme contemporain, ne vit rien de mieux que d'établir les bases et d'élaborer les statuts de l'association internationale du « retour à l'homme des cavernes ».

Il fut décidé, en assemblée générale et sur ma proposition, que ce premier groupement de l'humanité future aurait son siège social aux Eyzies, en Périgord, sur les rives de la Vezère, sous le contrôle immédiat de MM. de Quatrefages et de Cartailhac. Messieurs les bourgeois n'ont qu'à se bien tenir !



Et voici que de cette inoffensive manifestation de l'ironiste Faraguil, projetée sur l'écran de mes souvenirs, surgit une redoutable question, déjà formulée par le poète des *Chants du crépuscule* : « De quoi demain sera-t-il fait ? » Verrons-nous jamais un renouveau de jeunesse et de vie se lever sur ce vieux monde ? Quand pourrons-nous, sur les pas de Rimbaud, « saluer la fuite des tyrans et des démons », et « adorer Noël sur la terre » ? (1)

(1) *Une saison en Enfer*, p. 102.

Il est à craindre que cette adjuration émouvante du poète ne reste longtemps sans écho.

La science, que j'adore à l'égal de la poésie, m'a odieusement trahi: elle n'a produit que des fruits de mort. Le progrès, amère ironie! A la lueur du cataclysme qui submerge l'Europe de ses vagues de feu et de sang, nous touchons du doigt le néant de ces vocables chatoyants et sonores. La marche ascendante de l'humanité s'achève en une honteuse régression vers les ténèbres de la préhistoire, avec cette différence que la hache de silex est remplacée par les canons monstrueux, les jets de vitriol et les gaz empoisonnés. C'est le triomphe de la barbarie organisée. L'assassinat, l'incendie, le pillage réglementés avec une précision méthodique: voilà quel a été pour l'Allemagne, ce peuple de penseurs, de philosophes, d'artistes et de poètes, le plus clair résultat de la culture scientifique.

Connaître, c'est souffrir! Ce cri de Manfred sonne plus désespéré que jamais. Non! La connaissance ne suffit pas comme justification de la vie. Ni l'allégresse qui s'attache à la recherche de la vérité, ni cette ivresse surhumaine qui naît de la contemplation de la beauté ne nous livrent le secret du drame angoissant de ce monde. Un des maîtres les plus éminents de la Sorbonne, enlevé par une fin prématurée à l'affection de ceux qui ont pu comme moi apprécier la noblesse de son caractère, Félix Le Dantec, m'en faisait, hier encore, le douloureux aveu. Au moment où nous entrions dans la phase

la plus sombre de la guerre, à la date du 29 janvier 1917, ce regretté ami m'offrit un des premiers exemplaires de son nouveau livre *Le problème de la mort et la conscience universelle*. La lettre cordiale qui accompagnait cet envoi contenait les lignes suivantes :

« C'est en enthousiaste que, pendant vingt ans,
« j'ai fait, aussi complètement que possible, le tour
« des connaissances humaines ; et, quand j'en ai
« vu le bout, je me suis demandé pourquoi l'homme
« s'acharne, avec tant de persévérance, à se dé-
« montrer qu'il n'est rien. »

Dans cette plainte d'un accent si profond, où semble se prolonger un écho de l'Ecclésiaste, le grand intellectuel ne trahissait-il pas la désillusion et la souffrance du mystique perdu dans le désert de la connaissance pure, loin des oasis et des sources vives ? Nous le croirions volontiers, étant de ceux à qui Le Dantec avait découvert un peu du secret de son âme avide de clarté et de logique, fermée aux stériles effusions sentimentales, mais attentive à ces appels mystérieux qui, de loin en loin, viennent jusqu'à nous des profondeurs de l'invisible. Sans craindre de mal interpréter sa pensée, nous pouvons dire avec lui que la science, malgré ses prodiges, ne nous a donné jusqu'à ce jour d'autre certitude que celle de notre fragilité, de notre néant. C'est en vain que, dans sa balance, elle pèse l'astre et le grain de sable, la nébuleuse et l'atome ; elle n'arrivera jamais à soulever le voile des causes

premières. Mais il y aura bientôt deux mille ans que le mot de l'impénétrable énigme fut révélé à d'humbles pêcheurs de Galilée par un homme envoyé de Dieu. La charité chrétienne, la loi évangélique de renoncement et d'amour, voilà, qu'on le veuille ou non, la seule explication plausible du songe d'ici-bas.

C'est vers cette étoile radieuse que l'humanité de demain devra diriger sa marche, si elle ne veut pas sombrer dans un irréparable désastre.

Pour moi, cette orientation est déjà un fait accompli. J'ai mesuré le vide des systèmes de métaphysique et de morale imaginés par les docteurs du nihilisme moderne. A mesure que s'allonge devant moi l'ombre des jours vécus, je vois, à l'horizon de mon rêve, étinceler, plus distincte, la ligne blanche de la mer de Tibériade. Le lac brise ses courtes vagues dorées sur les falaises des monts de Galaad. Autour de moi, immobiles sous leur linceul d'hysopes, d'asphodèles et d'immortelles rouges, les cités mortes, au nom évocateur, Emmaüs, Corozaïm et Magdala, dorment leur sommeil millénaire. Dans la nuit angélique le Thabor éternel dresse son front teinté de rose, et, par les sentes de la montagne, les filles de Gâlil, aux voiles flottants, aux lourdes chevelures chargées de sequins et aux bras encerclés de bracelets d'argent, descendent une à une, comme aux temps bibliques, vers la fontaine voisine.

C'est là, dans ce paysage lumineux, où semble

errer encore l'ombre du divin maître, que, par un dédoublement de ma personnalité (1), je viens reprendre conscience de ma destinée immortelle, ouvrir mes yeux aux clartés de l'infini, emplir mon cœur d'un espoir qui ne saurait tromper.

La religion au grave sourire s'est penchée, comme une mère, sur toutes les joies de ma vie, pour les exalter et les purifier; sur toutes mes douleurs, pour les apaiser de sa voix consolatrice. Les cloches saintes qui annoncèrent aux anges mon baptême ont chanté mon épithalame ; je veux qu'elles pleurent, demain, sur mon tombeau.

(1) Plus heureuse que moi, ma fille Magda contemple, à l'heure actuelle, ce mystique paysage ; je me propose de la rejoindre prochainement, à Adana ou à Alep.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

vraiment fort remarquables ont fait juger digne d'être couronné. C'est ce mémoire qui est aujourd'hui devenu l'ouvrage capital que nous présentons aux lecteurs des *Pandectes mensuelles*.

« Ce qui le distingue au premier chef, c'est la méthode et l'art qui ont présidé à sa composition. On sent l'auteur maître de son sujet, et, qu'il s'agisse du point de vue historique, du point de vue doctrinal, critique ou comparatif, c'est toujours la même érudition, toujours la même rectitude de jugement et la même sûreté de vues que l'on se plaît à retrouver partout. A cet égard, le livre n'offre point de surprise : il est partout égal à lui-même, c'est-à-dire excellent. L'histoire du droit français est magistralement traitée; on ne saurait trop louer aussi la partie sous laquelle l'auteur trace, avec une sagacité peu commune, le tableau des dispositions actuellement en vigueur de la loi française et des critiques qu'elles appellent. Quant au droit des autres pays, il n'est étranger que de nom pour M. Besson. Il se montre aussi familier avec lui qu'avec notre législation nationale, et il se meut, comme en se jouant, au milieu de ses prescriptions multiples et souvent contradictoires. N'omettons pas non plus de signaler, d'une façon toute spéciale, la dernière partie de l'ouvrage, celle où se trouve formulé le type de la législation idéale rêvée par l'auteur et qui, présentée par lui, se déroule dans des développements harmonieusement combinés et remplis d intérêt.

. . . .

. . . .

« Dans un livre où tout est à louer, il faut cependant savoir donner une limite à ses éloges. Aussi bien bornerons-nous l'expression de ceux dont nous sommes heureux de joindre le modeste tribut aux suffrages des maîtres éminents qui ont couronné cette belle monographie, en ajoutant qu'il n'est pas possible d'approfondir un sujet d'une façon plus complète, avec plus de science juridique et d'érudition, avec plus d'élévation d'esprit et de hauteur de vues que ne l'a fait M. Besson.

« Et, en applaudissant au choix éclairé de M. le ministre des Finances, qui, désireux d'unir à son tour le précieux témoignage de sa haute considération à la flatteuse distinction dont il avait été l'objet de la part de notre première Faculté de droit de France, a appelé l'auteur à siéger au sein de la commission extraparlementaire du cadastre, nous ne saurions mieux faire que de recommander à l'attention du législateur, lorsque, dans un avenir que nous souhaitons prochain, cette commission aura accompli son œuvre, et que l'heure de la discussion publique aura sonné, le livre de M. Besson comme le meilleur et le plus capable de lui inspirer des réformes utiles et de le guider dans la voie du progrès. »

P. Louis-Lucas.

Professeur agrégé à la Faculté de droit de Dijon.

LE CONTROLE DES BUDGETS
EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

PAR

Emmanuel BESSON

Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques.

(*Deuxième édition*).

Un volume de 636 pages.................. **9 francs.**

Dans la lutte économique engagée entre les nations, l'avenir est aux peuples, qui, sachant modérer leurs dépenses et en faire un emploi judicieux, ménagent le mieux les sources vives de la production nationale. Or cette action modératrice ne saurait s'exercer fructueusement que si elle est secondée et éclairée par un contrôle vigilant des dépenses publiques. Ce contrôle s'impose surtout à l'heure actuelle, en présence du flot montant de nos charges budgétaires, de l'aggravation des sacrifices imposés aux contribuables et de la nécessité de garantir l'équilibre du budget par une surveillance plus attentive et plus efficace de l'administration des crédits. Ainsi que l'écrivait M. René Stourm, dans le rapport sur les conclusions duquel l'Institut a distingué l'œuvre de M. Emmanuel Besson, « le contrôle est l'examen de conscience, le jugement craint ou attendu, qui empêche de dévier de la bonne route, qui punit, dès qu'on s'en écarte ».

Etudier, à la lumière de l'histoire et du droit, l'organisation du contrôle financier, dans le passé et dans le présent, chez les différents peuples ; remonter aux sources de cette institution, en retracer l'évolution plusieurs fois séculaire, en décrire le fonctionnement moderne, en prenant comme types généraux et termes de comparaison les systèmes français, anglais et italien ; noter les points faibles de la réglementation existante, indiquer les améliorations désirables et possibles : tel était le vaste programme proposé par l'Académie aux méditations des concurrents et que M. Emmanuel Besson a su réaliser. Par la richesse de sa documentation, l'ampleur de ses aperçus et son indépendance, l'ouvrage où cet auteur rend compte de son enquête aussi impartiale qu'approfondie, était digne à tout égard de la récompense que l'Institut lui a décernée. Ce livre, dont une deuxième édition n'a pas épuisé le succès et dont l'un de nos grands quotidiens, *le Temps*, soulignait hier encore l'exceptionnelle importance, dans son leader-article consacré à la séance solennelle d'inauguration du nouveau palais de la Cour des comptes, s'est imposé et s'impose toujours à l'attention des hommes d'Etat, des parlementaires et des financiers, de tous ceux en un mot qui ont le souci de notre stabilité budgétaire, cette question de salut public.

Poitiers. — Imp. Marc Texier.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER